

Ettie Kruger

2

Otto Krüger

Hamburg.

Otto Krüger

H



HISTORIETTES
ET
CONVERSATIONS
A LA PORTEE DES ENFANS
ET
A L'USAGE DE LA JEUNESSE,
SUIVIES DE
LYDIE DE GERSIN,
OU
HISTOIRE D'UNE JEUNE ANGLAISE DE HUIT ANS, POUR SERVIR A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DES JEUNES FRANÇAISES DU MEME AGE.

PAR
MADAME V......

OUVRAGE REVU ET CORRIGE
PAR
A. K.

CINQUIEME EDITION.

A LEIPSIC,
CHEZ H. A. KOECHLY.
1836.

Bonjour Jules,

Venez vous asseoir sur ce tabouret, qui est à mes pieds.

Bon. Posez votre livre sur mes genoux.

Je prendrai une grande épingle pour vous montrer vos lettres.

Nous allons bien nous amuser, voyez.

Ce livre est fait tout exprès pour rejouir les enfans.

C'est un grand plaisir de savoir lire tout seul.

Vous serez bien aise, quand vous saurez lire.

Vous trouverez dans votre livre de très jolies histoires.

Elles sont justement à votre portée.

Allons, commençons.

Etes-vous prêt?

Oui ma chère maman.

Mon cher papa, où est Jules?

Oh! devinez.

Où est donc ce petit garçon?

Il faut le chercher.

Voyez dans tous les coins.

Ne bougez pas, Jules.

Papa ne saura pas vous trouver.

Peut-être qu'il n'est pas ici?
Pardonnez moi, il est dans la chambre.
Il est bien caché.
Voyez, cherchez le encore.
Je ne le trouverai pas.
Je le crois bien.
Le voici! le voici!
Il était caché sous le tablier de maman.

~~~~~~~~~

Qui frappe?
Jules, allez voir qui est à la porte.
Ah! c'est notre chère cousine.
Bon jour, Babet; venez me baiser.
Vous n'avez pas encore déjeûné?
Eh bien, vous déjeûnerez avec mon fils.
Vous en souvenez-vous, Jules?
Babet vous donna dernièrement la moitié de son gâteau.

Aujourd'hui, vous lui donnerez de vos fraises.

C'est un grand plaisir de donner aux autres de ce que nous avons.

DEMANDES.

A quoi sert la plume et le crayon? A écrire.
A quoi sert le canif? A tailler les plumes.
Lequel ne dit pas la vérité? Le menteur.
Qui n'a pas tort? Celui qui a raison.
Qui n'est pas riche? Le pauvre.
Que faut-il pour allumer une chandelle? Du feu.

Que faut-il pour lire et pour écrire? Des livres, du papier, des plumes, et de l'encre.
~~~~~~~~~

Que faut-il pour arroser les plantes? De l'eau et un arrosoir.

~~~~~~~~

Voilà deux hommes à cheval sur le grand-chemin.
Je crois les connaître.
Eh, oui. C'est Mr. le Bailli, qui va prendre l'air avec son fils.
Il faut qu'il soit bien content de lui pour le mener ainsi promener.
Voilà ce que l'on gagne à être sage.
Ils sont déjà bien loin.
On ne les voit plus.
Jules, quand vous serez grand,
Quand vous saurez bien lire,
Votre papa vous donnera des bottes;
Il vous donnera un joli cheval gris pommelé,
Et vous pourrez aller vous promener avec lui.
Il me tarde bien de voir l'air que vous aurez à cheval.

~~~~~~~~

Il fait déjà grand jour.
Ouvrez les yeux, petit paresseux.
Allons, levez-vous.
Nanette, venez habiller Jules.
Vous voilà déjà prêt?
Descendons. Le déjeûner nous attend.
Voici du lait tout frais et un petit pain molet.
Entendez-vous ce petit pauvre qui est à la porte?
On voit bien qu'il n'a pas déjeûné: il pleure.
Jules, donnez lui de votre pain.
Oh! voyez comme il mange de bon appétit!

Ses larmes ne coulent plus, voyez-vous?
Vous devez être bien content de l'avoir rendu si joyeux.

Maman, où est Minet? le joli Minet!
Il vient de se cacher sous le buffet.
Oh, je vais l'attraper!
Que faites-vous donc?
Vous le tirez par la queue?
Prenez-y garde.
Il va vous égratigner.
Attendez qu'il vienne.
Il ne vous fera pas attendre long-temps.
Je vous le disais bien.
Tenez, le voici.
Caressez-le bien doucement.
Vous le frottez à contre-poil.
Il n'aime pas cela.
Pourquoi faire de la peine au pauvre Minet?

J'entends crier.
Il faut que ce soit ma pauvre Louise.
Comment! C'est vous Jules?
Vraiment, je ne l'aurais pas imaginé.
Je le pardonne à Louise.
La pauvre petite! elle ne sait pas encore parler.
Mais vous qui savez déjà parler! fi donc!
Certes, si votre papa le savait il en serait bien faché.
Il s'est bien trompé sur votre compte.
Il disait l'autre jour que vous étiez déjà un homme.

Le joli homme, vraiment, qui se met à crier pour une bagatelle.

~~~~~~~~

Qu' aviez-vous à pleurer tout-à-l'heure?
Voyez, maman, ma bonne maman, cette bosse que j'ai au front.
Eh quoi! vous pleurez pour si peu de chose?
C'est que cela me fait bien mal.
Et comment vous êtes-vous blessé?
Cette vilaine table! j'ai voulu passer par dessous.
Elle m'a cogné la tête.
Et vous l'appelez vilaine pour cela?
Mais oui.
Elle n'a pourtant pas bougé de sa place pour venir vous frapper?
Non, maman.
N'est ce pas vous qui êtes allé vous heurter contre elle?
Hélas! oui.
Ainsi donc, qui de vous deux a tort?
Pour moi, je ne vois que les étourdis qui méritent d'être grondés.

~~~~~~~~

Venez, Jules, venez.
J'ai bien de bonnes nouvelles à vous apprendre.
Voici Nanette qui revient de la foire.
Attendez donc, vous n'avez pas besoin de courir.
Je lui ai fait signe de monter.
Elle a bien des choses dans son tablier.
C'est vous, Nanette? Entrez.
Voyons. Que nous apportez-vous?

Ha, ha! un petit chariot! des quilles! un bilboquet!

Pour qui tous ces joujoux, je vous prie?

C'est pour Jules, Madame.

Pour moi! O grand merci, ma chère Nanette.

Eh bien, mon fils, vous le voyez, Nanette pense toujours à vous.

Si vous alliez jamais la maltraiter, nous ne serions plus bons amis.

Vous seriez trop méchant.

~~~~~~~~

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, joli papillon?

Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te quête?

Bon! le voilà de l'autre côté de la haie.

Le méchant oiseau ne l'attrapera pas.

~~~~~~~~

Il fait bien froid aujourd'hui.

L'eau de ma cuvette est gelée.

La neige a couvert tout le jardin d'un tapis blanc.

De quoi est faite la neige?

Jules, voulez-vous le savoir?

Rien n'est plus facile.

Allez en ramasser dans votre main.

Bon. Venez la mettre auprès du feu.

Voyez comme elle fond.

Il n'y a plus de neige.

Il ne reste que de l'eau.

La neige est faite d'eau.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

Venez Jules. Je veux vous apprendre le nom des différens cris des animaux.

Je vais essayer en même temps de les contrefaire.

Le chien aboie.
Le cochon grogne.
Le cheval hennit.
Le taureau beugle.
L'âne brait.
Le chat miaule.
L'agneau bêle.
Le lion rugit.
Le loup hurle.
Le renard glapit.
Le moineau pépie.
Le corbeau croasse.
La tourterelle gémit.
Le pigeon roucoule.
Le rossignol ramage.
Le coq chante.
La poule glousse.
La cicogne craquette.
La pie babille.
Le serpent siffle.
La mouche bourdonne.
L'homme parle.

~~~~~~~~

Jules, combien avez-vous de mains? J'en ai une, deux. Vous avez deux mains et combien avez-vous de doigts à chaque main?

Comptons.

Un, deux, trois, quatre, cinq. Ainsi chaque main a cinq doigts, qui s'appellent : le pouce, l'index, le grand doigt ou le doigt du milieu, le doigt annulaire, et le petit doigt.
~~~~~~~~

Les mains et les doigts ont des jointures.

Les doigts de la main et du pied ont des ongles.

Le gros doigt du pied s'appelle l'orteil.

~~~~~~~~

Jules, combien avez vous de pieds? Deux, et à chaque pied j'ai cinq doigts.

L'un de vos deux pieds, que voici, se nomme le pied droit, et l'autre le pied gauche.

Au dessus de chaque pied vous avez une jambe.

Au dessus de chaque jambe vous avez une cuisse, qui se joint à votre corps.

~~~~~~~~

Le cheval et tous les autres animaux, qui ont quatre jambes. On les appelle communément quadrupèdes, et il y en a, qui sont d'une grande utilité à l'homme.

~~~~~~~~

Les poules, et tous les autres volatiles, ou oiseaux, ont deux pieds, deux ailes, et un bec de corne.

Pourquoi Jules n'a-t-il pas des ailes?

C'est que Jules n'est pas un oiseau.

Jules a des mains.

Les oiseaux n'ont pas de mains.

Ils ont des pattes pour se percher sur les branches des arbres.

Ils ont des ongles au bont des pattes pour fouiller dans la terre, et chercher de quoi se nourir.

Les oiseaux n'ont point de dents.

Comment font-ils donc pour manger?
~~~~~~~~

N'en soyez pas en peine.
Les oiseaux ont un bec.
Voici la cage où est mon serin.
Voyez comme il prend des grains de millet de sa mangeoire avec le bout de son bec.
Le petit gourmand! il est bien adroit à les croquer.

~~~~~~~~

Combien de jambes ont les poissons?
Ils n'ont point de jambes, mon cher fils.
Ils ne marchent pas.
Ils nagent dans l'eau, comme les oiseaux volent dans l'air.
Ils se servent de leurs nageoires, comme les oiseaux de leurs ailes.
Vous seriez bientôt mort, si je vous mettais dans l'eau.
Le poisson serait bientôt mort si je l'ôtais de l'eau.

~~~~~~~~

Jules, venez dans le jardin.
Voyez-vous quelque chose qui remue la terre?
Comme il se tortille!
Il n'a pas de jambes, ce pauvre animal.
Il n'a point d'ailes.
Il n'a point de nageoires.
Il ne marche pas.
Il ne vole pas.
Que fait-il donc?
Il se traine, il rampe.
Il vit dans la terre, comme les oiseaux dans l'air, et les poissons dans l'eau.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

Les arbres sont composé des racines, du tronc, et de la cime.

Ils ont aussi des branches et des rameaux, sur lesquels paraissent les feuilles, les fleurs, et les fruits.

Les racines s'étendent bien loin sous la terre.

Elles sont comme les jambes et les pieds de l'arbre.

Elles lui servent à se tenir de bout et à résister aux vents.

Le tronc est le corps de l'arbre, les branches sont ses bras et les rameaux ses doigts.

Sur les rameaux viennent des feuilles et des fleurs.

Voici une fleur sur ce pommier.

Cette fleur restera-t-elle longtems sur l'arbre?

Non, mon ami.

Elle se flétrira, peut-être dès ce soir.

Mais savez-vous ce qui viendra à sa place?

C'est le fruit.

La pomme est le fruit du pommier.

Si la fleur tombe ce soir, aurons-nous une pomme demain?

Oui, mais elle ne sera pas bonne à manger.

Car elle ne sera pas plus grosse qu'un noyau de cerise.

Puis elle grossira tous les jours.

Qnand elle sera bien mûre, nous la mangerons.

Ce sera un grand plaisir.

~~~~~~~~

Jules, je vais vous apprendre le nom de quelques arbres fruitiers.
~~~~~~~~

Le pommier, le cerisier, le poirier, le prunier, le pêcher, l'abricotier, le noyer, le neflier, le châtaignier, le cognassier, et le murier.

~~~~~~~

Les fleurs ont-elles aussi des racines?
Oui, mon ami.
Tenez, voici un pavot.
Il est plus haut, que vous.
Je vais l'arracher.
Voyez vous ses racines?
Elles sont comme des brins de gros fil.
Regardez à présent la fleur.
Au milieu sont les graines.
Si l'on met une de ces graines dans la terre,
Il viendra un pavot comme celui-ci.

~~~~~~~

Le soleil s'est levé aujourdhui, et il se levera pareillement demain matin.

Le temps qui s'écoule dépuis un lever du soleil jusqu'à l'autre, se nomme un jour.

Cet espace de tems se divise en vingt quatre heures. On compte aussi le jour depuis minuit jusqu'au retour de minuit.

Sept jours pareils forment ce qu'on nomme une semaine.

Voici les noms de chacun de ces jours: Dimanche, Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi.

Trente ou bien trente et un jour forment un mois, et il y a douze mois dans l'année, lesquels se nomment: Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.

L'année se divise aussi en quatre saisons, savoir : le Printemps, qui commence au mois de Mars ; l'Eté, qui commence au mois de Juin ; l'Automne, qui commence au mois de Septembre ; l'Hiver, qui commence au mois de Décembre. Ainsi chaque saison dure environ trois mois.

JANVIER.

Vous devez bien aimer ce mois ;
Il commence par le jour des étrennes.
Il fait pourtant bien froid,
Il n'y a pas de feuilles sur les arbres.
Il tombe de la neige.
L'eau qui coulait, est gelée.
La rivière charie des glaçons.
Les garçons patinent ou ils glissent sur la glace.
Il n'est que quatre heures, et il fait déjà nuit.
Rentrons à la maison. Picard, donnez-nous des lumières, je vous prie, et faites bon feu.

FÉVRIER.

Dans le mois de Février il fait bien froid encore.
Mais les jours sont un peu plus longs.
L'herbe commence à percer la terre.
Quel bruit font ces corbeaux ?
Ils vont faire leurs nids.
Voilà un laboureur qui laboure son champ, pour y semer les petits grains.
Courage, mon ami. Que Dieu vous donne une bonne recolte !

MARS.

C'est le vingt un du mois de Mars que le

printemps commence. Il fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits.

La violette, la primevère, la jacinthe, la germandrée petite sont les premiers dons du printemps. L'aubépine est en fleur.

Avril.

Les oiseaux chantent. Les arbres sont en fleurs. Les fleurs naissent en foule dans les jardins. Il pleut et le soleil luit.
Voilà un arc-en-ciel. Oh les belles couleurs! Il disparaît. L'hirondelle est revenue.

Elle vient nous annoncer que le printemps est de retour.

Mai.

Oh le joli mois! c'est dans le mois de Mai que les fleurs naissent en foule dans les jardins et dans les champs. Les espaliers fournissent des cerises précoces et les couches de fumier des fraises.

Le muguet, l'imperiale, la tulipe, la rose, le lis, l'oeillet, le narcisse, la giroflée, l'ané-mone, la renoncule, le jasmin, le chèvre-feuille, le bluet et plusieurs autres fleurs em-bellissent la fin du printemps.

Juin.

Levez-vous, mon cher enfant. Il ne faut plus rester si long-temps au lit.

Voyez comme le temps est beau!

Allons d'abord cueillir des fraises.

Ah! les belles groseilles rouges et blanches, voyez ces gadelles; (groseille verte) voici des cerises précoses. Elles sont mûres à présent. En voilà une bien belle. Vous auriez de la

peine à la faire entrer dans votre petite bouche.

Voyez-vous tous ces paysans là-bas dans la prairie ?

Allons voir ce qu'ils font. Quel est ce bruit?

C'est le faucheur qui aiguise sa faucille.

Il va couper le foin.

Allons, jeunes filles, prenez vos fourches et vos rateaux.

Etendez le foin sur la terre, pour qu'il puisse sécher au soleil.

Quand il sera sec, il faudra le mettre en tas.

Puis nous enverrons notre grand chariot pour le chercher.

On le portera dans le grenier de l'écurie.

Et le cheval de papa sera bien aise d'en trouver cet hiver à son ratelier, lorsqu'il n'y aura plus d'herbe dans la prairie.

JUILLET.

Il fait bien chaud, heureusement que nous avons de bons fruits dans ce mois pour nous rafraîchir.

Il fournit à nos tables des abricots, des cerises, quelques sortes de poires, des fraises, des framboises, des airelles, (myrtilles) et des melons.

Il y a long-temps qu'il n'est tombé une goutte de pluie.

Elle viendrait fort à propos maintenant.

Jules, ne manquez pas d'arroser ce soir votre jardin.

Venez faire un tour dans le parc.

Nous entendrons chanter les oiseaux.

Et nous trouverons de la fraicheur sous l'ombrage.

Août.

Le mois d'Août est plus abondant en fruits; il nous donne toutes sortes de prunes, des pêches, des melons, des mûres et des figues.

Le bled est dans ce mois jaune comme de l'or et on commence à le scier ou à le couper.

Holà Mathieu! Courez assembler vos gens.

Qu'ils viennent scier ce bled.

La moisson sera bonne cette année.

Il fait bien chaud, mes amis.

Ne perdez pas courage.

Rassemblez bien toutes les tiges que vous venez de couper.

Faites-en des gerbes.

Le chariot les attend pour les emmener dans la grange.

Nous le ferons battre avec des fléaux.

Le grain quittera l'épi. Nous garderons la paille pour servir de litière aux chevaux et aux vaches.

Nous enverrons ensuite moudre le bled au moulin.

Le meunier nous le rendra en farine.

De cette farine le boulanger fera du pain.

Et le pâtissier, des gâteaux.

Nous aurons de quoi vivre et nous régaler toute l'année.

Jules, voyez-vous cette vieille femme?

Une petite fille est avec elle.

Il faut qu'elles soient bien pauvres.

Elles cherchent à terre les épis échappés aux moissonneurs.

C'est ce qu'on appelle glaner.

Liez vous-même une petite gerbe, pour leur en faire présent.

Prenez, prenez, pauvre femme.
Voilà de quoi vous faire du pain.
Comme elle est âgée! Elle a de la peine à marcher.
Elle doit être bien lasse, de se tenir courbée, pour ramasser quelques poignées d'épis.

SEPTEMBRE.

Pourquoi tous ces paniers et ces grands bâtons?
C'est pour abattre les pommes des arbres.
Les pommes tombent comme de la grêle.
Elles se meurtrissent en tombant.
Cela ne fait rien, on va les écraser bien davantage, en les faisant passer sous la meule.
Le suc des pommes va devenir du cidre, ou du vinaigre.
Voici un fruit qui ressemble beaucoup à la pomme.
Ce sont des coings. Mettez-en dans votre corbeille.
Nous les porterons à Nanette.
Elle vous en fera d'excellentes confitures pour cet hiver.

OCTOBRE.

C'est dans le mois d'Octobre que la vendange commence communément.
Il n'y a plus de fleurs dans le parterre.
Il n'y a plus de fruits sur les arbres du verger.
Par bonheur, il y a des noix sur les noyers, et des châtaignes sur les châtaigniers.
Nous en aurons pour tout l'hiver.
Les châtaignes ne sont pas encore assez mûres.
Mais les noix sont bonnes à présent.

Vous les aimez beaucoup, Jules, n'est ce pas?

Eh bien, attendez; je vais jeter un bâton sur ce noyer pour en abattre.

En voici une, deux, trois.

Je vais les ouvrir avec mon couteau.

Tenez, mangez. Nous allons garder les coquilles, pour en faire de petits bateaux.

Mais voyez sur la colline.

Où vont ces hommes et ces femmes avec leurs paniers?

Ils vont cueillir les raisins.

C'est ce qu'on appelle vendanger.

On met en un grand tas les grappes qu'ils ont cueillies.

Puis des hommes les foulent aux pieds.

Le liqueur qui en découle, c'est le vin.

Ensuite on le tire en bouteilles.

Puis on le sert sur la table, pour le boire à nos repas.

NOVEMBRE.

Les feuilles tombent des arbres.

Le soleil ne paraît plus qu'à travers les brouillards.

Ne vous en affligez pas, mon enfant.

Nous retournerons dans quelques jours à la ville, pour y retrouver nos amis.

Nous lirons ensemble de jolis livres.

Nous raconterons des histoires.

Nous regarderons des estampes.

Voilà de quoi nous amuser pendant la triste saison.

DECEMBRE.

Le froid commence à se faire sentir.

Il tombe de la neige.

Le vent la fait souvent voler en tourbillons.

Il fait trop mauvais pour faire un tour de promenade.

C'est le temps propre à l'étude.

Voyez-vous, Jules, quel plaisir il y a de favoir lire?

Vous voilà au bout de votre livre.

Eh bien, voici un nouveau livre que je vous donne.

Les histoires y sont un peu plus longues.

Toutes ces histoires roulent sur les enfans de votre âge.

Les uns sont bons, les autres sont méchans.

Vous y verrez, comme les bons se font aimer, et se rendent heureux.

Et comme les méchans se font haïr de tout le monde, et deviennent malheureux.

Je suis sûre, mon cher ami, que vous serez comme les bons, pour être heureux comme eux.

~~~~~~~~

Un bon vieux père a douze enfans;
Ces douze en ont plus de trois cens;
Ces trois cens en ont plus de mille;
Ceux-ci sont blancs, ceux-là sont noirs,
Et par de mutuels devoirs,
Un repos éternel dure en cette famille.

~~~~~~~~

Que marque le calendrier? l'an.

~~~~~~~~

Que dites-vous, Jules? Vous voudriez savoir un peu d'avance, comment sont les petites histoires, que je vous ai promises? Eh
~~~~~~~~

bien, mon ami, je vais vous satisfaire; en voici une pour échantillon.

~~~~~~~~

Albert n'avait que six ans, et déjà il allait à l'école avec joie. Dès que sa mère l'éveillait, il se levait et courait se faire laver et peigner. A l'école il se tenait tranquille à sa place, et il écoutait attentivement ce que disait le maître. Quand celui-ci lui faisait une question, il répondait modestement, à voix haute, en le regardant.

Aussi le précepteur instruisait Albert avec plaisir; Albert était bien aimé de tous les autres enfans, et il apprit à bien lire en peu de temps.

~~~~~~~~

L'ENFANT PARESSEUX.

Jean pleurait toujours, quand il devait aller à l'école. Il se levait trop tard, s'habillait fort lentement; après il fallait chercher les livres dans tous les coins; il allait trop lentement dans la rue, et venait toujours trop tard à l'école. Souvent aussi il n'y venait pas du tout et courrait ou jouait ailleurs.

Lorsqu'on lisait, au lieu de prêter attention il s'amusait à béer çà et là, à jouer, ou bien à causer avec d'autres et à leur faire des niches.

Lorsque le précepteur racontait quelque chose, jamais il n'écoutait. Ses parens et son précepteur le châtiaient bien pour sa paresse; mais quelle était la plus grande punition, qu'il se donnait lui-même? — Jean ne plaisait point

à ses camarades, et il resta un ignorant toute sa vie.

Veux-tu être nommé paresseux?
Un enfant paresseux n'apprend rien;
Qui n'apprend rien, ne comprend rien;
Qui ne comprend rien, ne sait rien;
Qui ne sait rien, ne peut rien;
Qui ne peut rien, ne travaille rien;
Qui ne travaille rien, ne gagne rien;
Qui ne gagne rien, n'a rien;
Qui n'a rien, est malheureux.
Veux-tu être malheureux?

D'un enfant qui aimait la proprete.

Caroline donnait une grande attention à ne point salir ses habits. Elle mettait tous les soirs en se couchant, ses bas, sa jupe et son corset à la même place. Lorsqu'elle mangeait, elle ne prenait que de petites bouchées pour ne pas se faire des taches. En marchant dans la rue, elle évitait soigneusement la boue et la saleté, et cherchait les endroits les plus propres. Il n'y avait pas de taches dans ses livres, et elle se lavait toujours proprement les mains et le visage.

Aussi tous les autres enfans et les autres hommes chérissaient Caroline et aimaient à l'avoir dans leur société.

Au contraire.

Guillaume était toujours si crasseux, si sale, si vilain et si négligent dans ses habits, qu'il

ressemblait à un ramoneur, et qu'on l'appelait Nicolas le Salope ou Monsieur de Pourceaugnac. Quand il mangeait, il était si mal-propre, qu'il faisait mal au coeur à tous ceux qui le voyaient. Il avait ses habits toujours si sales et si tachés qu'il ressemblait à un gueux, parce qu'il se trainait par terre comme une bête, et passait dans la rue au milieu de la boue. Il avait le visage et les mains si barbouillés, qu'on aurait dit qu'il avait mangé avec les cochons. Il ne rinçait jamais ni les dents ni la bouche.

Aussi les autres enfans et tout le monde le fuyaient et n'aimaient pas à l'avoir dans leur société.

La propreté n'est pas seulement utile, elle est même nécessaire; outre qu'elle contribue à la santé, elle fait partie de la bienséance.

Antoine le grosier.

Antoine était si grosier et si mal élevé, qu'il ne savait saluer personne, ni faire à personne aucune civilité; il ne disait jamais Adieu, ni Bon jour, ni Bon soir!

Quand il voulait avoir quelque chose, il dit simplement: Donnez-moi ceci, donnez-moi cela; sans jamais dire: Je vous prie, ou s'il vous plait.

Quand on lui donna quelque chose, il la prit grossièrement sans dire: Je vous remercie, Monsieur, ou Madame, ou Mademoiselle.

Son père et sa mère avaient beau lui dire: Il faut être honnête et civil envers tout le monde; il l'oubliait toujours.

Mais il fut bien puni de son incivilité. Personne ne l'aimait ni ne cherchait à lui faire plaisir.

Des enfans bien élevés sont le plus bel ornement des pères et des mères.

Madame de Martel et Henriette sa fille.

Henriette. Maman, dis-moi, je te prie, qui vaut le mieux, d'Amélie Rosel ou de moi?

Mad. de Martel. En vérité, ma fille, je n'en sais rien. Je ne connais pas Amélie autant que je te connais. Ainsi je ne suis pas en état de juger laquelle de vous deux vaut le mieux.

Henriette. Amélie vient cependant souvent chez nous; et vous savez, combien de fois il lui arrive d'être tracassière.

Mad. de Martel. On dirait à t'entendre que tu ne l'es jamais.

Henriette. Est-ce que je ne fus pas beaucoup plus sage qu'elle hier au soir?

Mad. de Martel. Il est vrai. Mais avant-hier, lorsque nous fumes chez les demoiselles Dormeuil, quelle fut ta conduite? Si tu t'en souviens, il me semble que tu devrais en être encore bien honteuse.

Henriette. Cependant, maman, je ne puis m'empêcher de croire que je vaux mieux que mes amies.

Mad. de Martel. Fi donc, Henriette. Tu ne devrais jamais parler ainsi. Rien n'est si offensant pour les autres que de se louer soi-

même. Si tu es bonne, les autres le verront : et tu dois leur laisser le soin de le dire. Je crains bien cependant, que si l'on savait combien tu es mutine, hautaine et jalouse, on ne s'empresserait pas beaucoup de te louer sur tes bonnes qualités. Comme tu te connais mieux que personne, je suis sûre, que si tu veux y réfléchir un moment, tu ne pourras pas te croire une fort bonne fille. Ne sais-tu pas que tu pleures et que tu trépignes des pieds, soit parce qu'on ne sert pas le dîner au moment précis, où tu le voudrais, soit parce qu'il fait mauvais temps, lorsque tu aurais envie d'aller à la promenade ? Il t'arrive aussi fort souvent de ne pas faire ce que l'on t'ordonne, de parler aux domestiques d'une manière hautaine. Rappelle-toi toutes ces choses, et je pense que tu n'auras plus de sujet d'être si fière de ton mérite.

Henriette. Quand est-ce donc, maman, que je pourrai dire que je suis une bonne fille?

Mad. de Martel. Je t'ai déjà dit que l'on ne doit pas se donner des louanges à soi-même. Mais si tu désires, que les autres pensent avantageusement de toi, tu dois renoncer à tout ce qui est mal, et ne faire jamais que ce qui est bien. C'est alors que tu verras sur le visage et dans l'empressement de tous ceux qui t'environnent, combien ils sont satisfaits de ta conduite, ce qui vaut mieux que les louanges qui ne servent qu'à flatter la vanité.

~~~~~~~

On ne plait pas tant par ce qu'on dit, que par ce qu'on fait ; et on ne plait, que lorsqu'on a un air gai, doux, et bon.

~~~~~~~

Monsieur Duprat avait un fils dont le nom était Gilles. Cet enfant avait un défaut assez triste, quoiqu'il fit rire tout le monde à ses dépens. On le voyait pleurer pour la moindre bagatelle.

S'il trouvait sa leçon tant soit peu difficile, il disait qu'il ne pourrait jamais en venir à bout; et il laissait tomber son livre pour répandre des larmes amères.

Lui manquait-il quelqu'un de ses joujoux; au lieu de le chercher, il ne faisait que pleurer de l'avoir perdu.

Au moindre coup que lui donnait en jouant l'un de ses petits camarades, il poussait des cris si aigus, que tous ceux qui l'entendaient l'auraient cru estropié pour la vie.

Son père lui dit un jour: Je suis honteux, d'avoir un fils dont tout le monde ne fait que s'en moquer. Quel est l'enfant de trois ans, que l'on entend crier comme toi? Je suis sûr que le petit marmot, qui est là couché dans le berceau, n'est pas à beaucoup près si pleureur. Gilles, si tu continues ainsi, tu ne seras jamais qu'un sot. Ecoute-moi.

Lorsque tu jettes ton livre à terre, pour un mot difficile qui t'arrête, comment viendras-tu à bout de le lire?

Dans le temps que tu perds à pleurer sur tes joujoux; ne pourrais-tu pas les trouver? Penses-tu qu'ils viendront te chercher d'eux-mêmes?

Si tu te mets à crier pour un coup léger que tu auras reçu, quel est l'enfant qui voudra jouer avec toi? tu aurais beau devenir plus grand que moi de toute la tête, tu ne seras jamais un homme.

Gilles fut tellement frappé du discours de son père, qu'il résolut, dès ce jour même, à se corriger de son défaut.

Il ne tarda pas à s'apercevoir, combien il gagnait. Ses leçons n'eurent bientôt plus de difficultés dont il eût peur; ses joujoux ne se perdirent plus : et ses amis le regardèrent comme leur meilleur camarade dans toutes leurs parties de plaisir.

~~~~~~~~

La petite Sophie avait un chat blanc tacheté de noir, nommé Mimi, qu'elle aimait beaucoup. C'est fort bien d'aimer ces animaux domestiques; mais l'amitié de Sophie pour Mimi était si folle, qu'elle oubliait tous ses devoirs, et employait tout son temps à jouer avec lui. Elle avait tous les jours une leçon à apprendre. Mais elle était si occupée de son Mimi, que lorsqu'elle allait à sa maman lui répéter sa leçon, elle n'en savait pas un seul mot. C'était la même négligence pour ses petits ouvrages à l'aiguille. Elle cousait tout de travers, pour avoir fini plus vîte et courir après son favori. Même dans ses heures de récréation, au lieu de s'amuser avec sa poupée, comme les autres petites demoiselles de son âge, elle prenait le chat sous ses bras et le menait bongré malgré, faire un tour de jardin.

Si la petite Sophie négligeait ses devoirs en jouant avec Mimi, Mimi négligeait aussi les siens, et laissait l'armée sourisquoise dévaster impunément la maison. La mère de Sophie voyait danser les souris sur la table, et sa fille se jeter dans l'ignorance.
~~~~~~~~

Elle crut devoir prendre d'autres mesures. Malgré les pleurs de Sophie, Mimi fut envoyé dans un faux-bourg de la ville, dans une maison où l'on savait l'usage que l'on doit faire des animaux. De cette manière tout rentra dans l'ordre. Mimi délivra sa nouvelle demeure des rats et des souris qui la ravageaient: et Sophie, après avoir essuyé ses larmes, apprit très-exactement ses leçons, se rendit fort habile dans la couture, et pendant toutes ses heures de loisir, donna tant de soins à sa poupée, que celle-ci fut bientôt déclarée, tout d'une voix la reine des poupées de tout le voisinage.

~~~~~~~~

Avec de la patience on vient à bout de tout.

~~~~~~~~

MONSIEUR DE VERNET, HENRI SON FILS.

MR. DE VERNET. Qu'est-ce donc, Henri? D'où te vient cet air de tristesse?

HENRI. C'est qu'un petit garçon, qui passait devant la porte, a battu le pauvre Milord, et l'a fait crier. Je ne veux pas qu'on fasse mal à mon chien; et toi mon papa?

MR. DE VERNET. Ni moi non plus, vraiment. Il faut que ce soit un bien mauvais enfant! J'aurais envie de courir après lui pour le châtier. Tous ceux qui battent sans sujet de pauvres animaux, méritent d'être battus eux-mêmes, comme le fut le petit Joseph Levadou.

HENRI. Dis-moi, je te prie, mon cher papa, comment cela lui arriva-t-il?

MR. DE VERNET. Ce petit garçon était fort méchant. Il se plaisait à tourmenter tous les

animaux qu'il trouvait sur son chemin. Un jour, il attacha un chien à un petit chariot qu'il chargea de grosses pierres. Il appelait le chien son cheval; et il le fouettait rudement, parce qu'il ne pouvait pas le trainer. Pendant ce temps, son père entra dans le jardin. Il vit la méchanceté de son fils, et il en fut indigné. Il le mena dans la cour, l'attacha au timon de sa voiture et lui dit de la trainer. Comme Joseph n'en avait pas la force, son père lui donna deux ou trois coups de fouet bien appliqués sur les jambes, en lui demandant s'il aimait à être traité de cette manière. Non certes, mon cher papa, lui répondit Joseph en pleurant. Hé-bien, souviens-toi que tu ne dois faire mal à aucune créature vivante, si tu ne veux pas qu'on t'en fasse à toi-même. Je te battrai toujours lorsque tu battras sans sujet de pauvres animaux.

Quelque temps après Joseph attrapa un petit oiseau, et se mit à le plumer tout vivant. Son père l'aperçut, courut à lui, et le saisissant par le collet, il lui dit: Je t'avais averti, Joseph, que je te punirais si tu étais méchant et je vais le faire. Tu as arraché des plumes à cet oiseau. Si tu en avais, je te les arracherais, et tu sentirais par-là, quel mal tu as fait à ce pauvre animal. Mais puisque tu n'as pas de plumes, tes cheveux feront mon affaire. Il lui arracha aussitôt une poignée de cheveux: ce qui fit pousser à Joseph des cris de douleur. Ne l'avait-il pas mérité?

Henri. J'en conviens, mon cher papa. Mais est ce que tu voudrais me traiter de la même manière, si je faisais comme Joseph?

Mr. de Vernet. Oui sans doute, mon fils. Mais je ne crains pas que tu me forces jamais à te faire subir ce châtiment.

Henri. Je suis bien aise, mon cher papa, que tu aies de moi cette pensée. Non, non, je ne veux jamais être méchant.

~~~~~~

Le petit Antoine était si malade, que tout le monde était persuadé qu'il allait mourir. Sa mère prit bien soin de lui, et le veillait nuit et jour. Les plus grandes fatigues lui paraissaient douces, dans l'espérance de sauver son fils chéri. Elle oubliait de manger et de dormir, pour le tenir dans ses bras. Enfin, à force de soins et de remèdes, elle vint à bout de le guérir. Son coeur se flatta que son fils la récompenserait par son amour de toutes les peines, qu'il lui avait fait prendre. Hélas! elle fut bien trompée. Cet enfant, qui avait été un peu gâté par les complaisances que l'on avait eues pour lui pendant sa maladie, devint volontaire, opiniâtre et paresseux.

Dès qu'il se voyait contrarié dans la moindre fantaisie, il ne faisait que crier et grincer les dents. Il n'y avait ni raisons ni menaces qui pussent le faire tenir en repos.

Sa maman fut désolée de lui voir ces défauts. Elle se disait à elle-même: Je suis bien malheureuse. Je me suis excédée de fatigues pendant la maladie de ce petit garçon. J'ai été sur le point de me rendre malade moi-même pour le guérir; et voilà, comme il me récompense de mes peines. Je crains bien de n'avoir jamais ni paix, ni consolation avec lui.
~~~~~~

Allons, je le vois, il faut le traiter d'une autre manière.

Elle le fit venir aussitôt, et lui dit d'une voix ferme, que s'il ne voulait pas changer de conduite, elle était décidée à l'envoyer tout de suite dans une pension où il serait traité avec rigueur, et qu'elle n'irait le voir que lorsqu'il serait entièrement corrigé. Le petit Antoine fut frappé de cette menace. Il pensa, qu'il ne serait pas heureux s'il vivait éloigné de sa maman, car il ne devait pas espérer de trouver en aucun autre endroit une si bonne amie. Il faut dire aussi qu'il l'aimait véritablement. Il lui promit donc de faire à l'avenir tout ce qu'elle lui dirait, et il commença, dès ce jour même, à tenir un peu sa parole. Il observa mieux encore les jours suivans. Je ne connais pas aujourd'hui d'enfant qui soit plus aimable que lui.

Sur toi, enfant, fais un effort,
Apprends; n'en perd jamais l'envie;
Car l'ignorance dans cette vie,
Est une image de la mort.

Le petit Ratier pria un jour son père de lui donner des cerises. Le père lui en donna une poignée. L'enfant en demanda encore. Le père lui en donna une seconde poignée. L'enfant en voulut avoir une troisième. Mais le père lui remontra, que c'en était assez pour cette fois. Sur cela l'enfant se mit à pleurer. Le père voyant, que l'enfant était indécent, lui prit les cerises, qu'il lui avait données.

MADAME BRESSON, LOUISE SA FILLE.

MAD. BRESSON. Qu'as tu donc à pleurer, Louise? Tu sais bien que je n'aime pas à voir pleurer les enfans! Viens ici, et dis-moi ce qui te chagrine.

LOUISE. Tu le veux, maman? Je vais te le dire. Mon oncle vient d'envoyer deux gâteaux, l'un pour ma soeur, l'autre pour moi. Celui de ma soeur est le plus grand; et je ne veux pas que le mien soit plus petit que le sien.

MAD. BRESSON. Fi donc Louise! C'est bien vilain. N'as-tu pas honte de pleurer pour un pareil sujet? Si votre oncle n'avait envoyé qu'un gâteau, tu aurais dû lui en être encore fort obligée, et te trouver très heureuse d'en avoir un morceau. Mais puisqu'il a bien voulu en envoyer un tout entier pour toi, n'est ce pas une folie de pleurer parce que ce gâteau n'est pas tout-à-fait aussi grand que celui de ta soeur?

LOUISE. Mais pourquoi ma soeur n'a-t-elle pas le plus petit?

MAD. BRESSON. Je te demande, pourquoi tu aurais le plus grand?

LOUISE. Parce que j'aurais voulu l'avoir.

MAD. BRESSON. Et ta soeur n'aurait-elle pas voulu l'avoir comme toi? Je suis pourtant persuadée qu'elle n'aurait pas répandu follement des larmes, si par hasard elle avait eu le plus petit.

LOUISE. Mais ma soeur n'est pas si grande que moi.

MAD. BRESSON. Je ne suis pas si grande que ta tante. Cependant lorsqu'il n'y a que deux gâteaux, tu ne la vois jamais me donner le plus

petit, parce que je ne suis pas de sa taille. Penses-tu que ton oncle fut bien content de toi, si je lui disais la manière dont tu viens de te conduire? Les enfans d'un bon caractère sont toujours bien aises, lorsque leurs frères ou leurs soeurs ont quelque choses qui leur fait plaisir. Ils se privent même quelquefois de ce qu'ils ont, pour leur donner. Ta soeur, par exemple, te donna hier une orange toute entière quoiqu'elle n'eut que celle-là. Et tu lui envies aujourd'hui son gâteau parce qu'il est un peu plus grand que le tien? Il me semble, qu'à ta place, je ne serais guère contente de moi.

Louise. Oui, maman, tu as raison. Je me sens bien honteuse de ma vilaine jalousie et de ma gourmandise. Mais sois tranquille, je saurai si bien m'en corriger, que tu n'auras plus de reproches à me faire.

Soyez officieux, complaisants, doux, affables,
Et tout le monde toujours vous sera favorable.

D'un enfant imprudent.

Un jour que les parens de Henriette étaient absents, elle dina seule. Après le diner, elle voulut regarder par la fenêtre et grimpa sur une chaise. Elle eut l'imprudence de garder la fourchette à la main; et par un faux pas, qu'elle faisait, elle tomba de la chaise. Cette chûte fut si malheureuse, qu'elle donna de la fourchette dans l'oeil droit, et le creva. Hen-

riette souffrit de grandes douleurs; et resta borgne toute sa vie.

C'est pour éviter de pareils malheurs, qu'on défend aux enfans de tenir des fourchettes ou des couteaux, ou d'autres instruments pointus ou tranchants à la main, quand ils jouent.

~~~~~~~~

Léonore était une petite fille pleine de la plus sotte vanité. Pourvu qu'elle fût bien habillée, elle pensait qu'elle n'avait pas besoin de savoir lire et travailler, et qu'il fallait laisser les livres et les aiguilles aux enfans des pauvres, qui avaient besoin de s'instruire pour gaguer leur vie.

Il n'y avait pas un domestique dans la maison, qu'elle n'humiliât chaque jour par ses airs de mépris; et lorsqu'elle trouvait dans la rue de petits garçons ou de petites filles, dont les vêtemens n'annonçaient pas la richesse, elle redressait sa tête, les regardait d'un air de mépris par-dessus l'épaule, et s'imaginait qu'ils n'étaient pas dignes de marcher sur le même terrain.

Elle ne traitait pas ses compagnes avec moins de hauteur. Son coeur s'enflait d'orgueil, en se comparant avec elles, parce qu'elle avait de plus jolis bijoux et de plus beaux habits. La petite Emilie venait quelquefois jouer avec elle; mais comme ses parens, quoiqu'ils fussent très riches, la tenaient simplement vêtue, Léonore l'insultait, et s'emportait même jusqu'à la battre, lorsqu'elle ne voulait pas faire semblant d'être sa servante, en jouant au ménage.
~~~~~~~~

Ses parens avaient un procès, duquel dépendait toute leur fortune. Ils le perdirent et moururent de chagrin. Léonore se trouva bien malheureuse. Elle ne pouvait gagner sa vie de l'ouvrage de ses mains, parce qu'elle n'avait pas appris à travailler, lorsqu'elle pouvait le faire. Après avoir été si dédaigneuse envers ses amies, il ne fallait pas songer à leur aller demander des secours. Tout le monde la rebutait. Elle sentit alors, combien le mépris fait de mal aux pauvres gens. Enfin, elle se crut trop heureuse, de pouvoir entrer au service d'Emilie.

N'était-il pas bien triste pour elle, mes chers amis, de se voir réduite à être tout de bon la servante d'Emilie, elle qui l'avait si souvent battue, pour ne vouloir pas être la sienne en badinant?

Ne t'enfles point d'orgueil pour la beauté du corps,
Elle est sujette au temps, le moindre mal l'efface;
Mais les dons de l'esprit sont de riches trésors,
Qui demeurent, lorsque tout passe.

MONSIEUR BREMON, ALBERT SON FILS.

ALBERT. Mon cher papa, où irons-nous donc?

MR. BREMON. Nous irons voir le petit Auguste, qui venait autrefois chez toi, et avec qui tu aimais tant à jouer.

ALBERT. Mais je pensais, qu'il fût mort?

Mr. Bremon. Oui, il est mort, et pour cette raison même nous allons encore une fois le voir, avant qu'on l'enterre. (Ils sont auprès du corps mort.) Le voilà: Crois-tu donc, que c'est encore le même Auguste, qui venait jadis chez toi, et qui jouait avec toi?

Albert. Oui, mon cher papa; mais il n'a plus son habit bleu.

Mr. Bremon. Tu as raison; mais ce n'est pas tout ce qui lui manque. A-t-il encore la même mine, qu'autrefois?

Albert. Il l'a bien, mais pourtant pas entièrement. Il n'ouvre pas les yeux: je crois, qu'il dort: Auguste, Auguste!

Mr. Bremon. Tu as beau l'appeller! Auguste ne dort pas: car si on dort, on respire pourtant, mais Auguste ne respire plus. Si tu l'appelles, il n'entend pas: quand même tu le touches, il ne le sent pas; il ne se remue plus, comme tu vois bien.

Albert. Mais pourquoi est ce donc, qu'il n'entend plus, qu'il ne se remue plus?

Mr. Bremon. Parce que ce que tu vois là, est seulement son corps. Le corps seul ne fait pas un homme; mais un corps et une ame réunis ensemble. A ce corps là manque l'ame, c'est pour cela qu'il ne vit plus.

Cantique du matin.

Plein d'assurance j'ai dormi,
Le travail me rappelle;
Avec plaisir j'y cours, rempli
D'une vigueur nouvelle.

Au tendre amour de mes parens
Je dois ma nourriture,
Par leurs soins toujours renaissans
Ma joie et douce et pure.
Je reconnais tout le pouvoir
Qu'ils ont sur mon enfance,
Et me fais un sacré devoir
De mon obéissance.

~~~~~~~

Le jeune Alphonse de Montarlo voyait un jour de sa fenêtre deux petits garçons du peuple, qui se disputaient vivement et qui semblaient près de se battre.

Il fut bien étonné lorsqu'on lui dit que ces deux petits garçons étaient frères, et que le sujet de leur querelle était une pomme, que l'un d'eux venait de trouver à terre, et dont il ne voulait pas donner le moindre morceau à l'autre.

Comment ce peut-il, disait-il, que deux frères se querellent pour des gourmandises? Il faut sûrement que ce soint deux bien mauvais enfans.

Sa soeur ainée jeune demoiselle pleine de raison, lui dit qu'elle n'en était pas moins étonnée que lui. Ces deux enfans, continua-t-elle, n'ont pu recevoir d'éducation de leurs pauvres parens. On n'a pas su leur apprendre, que des enfans bien élevés doivent chercher à se faire plaisir l'un à l'autre; que lorsqu'on chérit son frère, on s'en fait chérir à son tour, et que Dieu a ordonné à tous les hommes de s'aimer.

Que je plains ces pauvres petits malheureux! s'écria Alphonse. Et combien je dois
~~~~~~~

de grâces à Dieu, de m'avoir donné des parens qui ne négligent rien pour mon instruction! Me voilà résolu de suivre en tout leurs conseils: et toutes les fois que je serai embarrassé sur ce que je dois faire, j'irai leur demander comment il faut me conduire, pour tâcher de devenir un jour un homme de bien.

Les Fraises et les Groseilles.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père, que les enfans ne savaient rien de ce qui pouvait leur convenir; et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait il oubliée.

On avait partagé entre son frère Charles et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eut sa portion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Charles se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier et lui dit: Mon ami Rusin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre?

Rusin lui donna des oignons, des graines choisies et de jeunes plantes. Charles courut aussitôt les mettre en terre. Rusin eut la complaisance d'assister à ses travaux, et de les diriger.

Anselme haussait les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Fi donc, lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il alla cueillir des fleurs, et les planta par la tige dans la terre. Rusin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées, et penchaient tristement à terre. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégouté de cette manoeuvre. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printemps, il apperçut sur le terrain de son frère quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha; c'étaient des fraises du plus beau pourpre et d'un gout exquis.

Ah! s'écria-t-il, si j'en avais aussi planté dans mon jardin.

Quelque temps après il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha: c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le coeur. Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

~~~~~~

Je travaille et je joue; j'apprends et je danse; je nourris mon petit oiseau; je cultive mon jardinet; j'arrose mes fleurs; je déjeune; je
~~~~~~

dine; je goûte; je soupe; je dors; tout à son temps.

~~~~~~~~

Cécile de Forey était à l'âge de six ans d'une figure charmante. Ses cheveux, d'un brun clair, descendaient en boucles naturelles sur ses épaules. Ses yeux brillaient d'un feu plein de douceur. Le sourire était toujours sur sa bouche; et ses petites joues rondelettes avaient une fraicheur qui invitait à les caresser.

Cécile entendait dire à tout le monde qu'elle était jolie. Son coeur en prit de l'orgueil. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ses défauts. Elle eut même bientôt la folie de se croire un modèle de perfection. Les charmes de l'esprit et la bonté du caractère n'étaient rien pour elle. La beauté faisait tout. Encore elle n'estimait que la sienne. Jugez comme elle traitait ceux qui avaient quelque défaut naturel dans la taille ou dans la figure. Au lieu de les plaindre, elle les insultait sans pitié.

Josephine, sa soeur, moins âgée d'un an, sans être d'une figure désagréable, n'avait aucun trait qui la fit remarquer. Mais ce qui la faisait distinguer de tout le monde, c'était son humeur douce et caressante, sa modestie et sa docilité. Elle aimait beaucoup à s'instruire; et avant que sa soeur connût une lettre, elle savait déjà lire tout couramment.

Les deux petites filles prirent ensemble la petite vérole. Josephine supporta son mal avec autant de douceur que de courage. Mais Cécile, effrayée du danger où elle était de perdre sa beauté, aigrit son sang par ses impatiences. Qu'arriva-t-il? Josephine guérit heureuse-
~~~~~~~~

ment, sans que le mal laissât de traces sur sa figure. Pour Cécile, elle fut près de mourir; et son joli visage fut entièrement défiguré. Elle avait de grandes cicatrices sur le nez et ses yeux restèrent bordés de rouge. On ne se souvenait plus qu'elle eut été belle, ou ceux qui se le rappelaient, ne la regardaient qu'avec plus de dégoût. Son humeur devint triste; et comme elle ne savait ni travailler ni lire, elle n'avait rien qui put la distraire de ses chagrins. Elle eut beau avancer en âge, elle n'en devint que plus paresseuse et plus ignorante, et par conséquent plus méprisée.

Josephine, au contraire gagnait tous les jours quelque chose dans l'estime des honnêtes gens par son goût pour le travail et pour l'instruction. Sa société était recherchée de toutes ses compagnes. Son bon naturel les attirait auprès d'elle; et son esprit amusant leur faisait toujours sentir un nouveau regret, de s'en éloigner.

Qu'est-ce donc que la beauté, s'il suffit d'une maladie pour la détruire? Croyez-moi, cherchons à orner notre esprit, à cultiver notre raison, à nous former un caractère doux et sociable. Voilà des avantages dont rien ne peut nous priver.

Quel est l'homme le plus estimable?
C'est le plus bon et le plus raisonnable.

Les cinq pains.

Un pauvre journalier avait coutume de dire, qu'il gagnait tous les jours cinq pains par son travail.

Un de ses voisins lui demanda, comment il les partageait?

J'en prends un, répondit-il, j'en donne un, j'en rends un, et j'en prête deux.

Surquoi son voisin le pria, de lui expliquer cette énigme?

J'en prends un, répartit-il, pour moi; j'en donne un, le donnant à ma belle-mère; j'en rends un, à mon père; et j'en prête deux, à mes enfans.

~~~~~~~~

Séraphine et Félix de Sainville avaient coutume d'accompagner leur père à la promenade: toutes les fois qu'ils l'avaient mérité par leur bonne conduite et leur application.

Un jour qu'ils avaient fort bien rempli tous leurs devoirs, Mr. de Sainville les prit avec lui, pour les mener voir un jardin.

Lorsqu'ils y furent, ils prièrent leur papa de leur permettre, de jouer tous deux en pleine liberté. Mr. de Sainville leur en accorda la permission: et il se retira dans un pavillon avec le maitre du jardin, qui était son ami, pour les abandonner entièrement à leur plaisir.

Ces deux enfans avaient été jusqu'alors si bien élevés, que Mr. de Sainville négligea de leur renouveler en ce moment ses bonnes instructions sur ce point. Il fut bien puni de sa confiance.

Le printemps règnait dans toute sa force; et le jardin était couvert de fleurs. Leur aspect ravissant fit naître aux enfans l'idée d'en cueillir quelques-unes des plus belles.

Séraphine en eût bientôt fait un bouquet, et s'empressa de le montrer à son frère. Celui-
~~~~~~~~

ci jugea que le sien n'était pas si beau, et le jeta, pour en faire un autre.

Séraphine, craignant d'être vaincue par Félix, en voulut faire aussi de son côté un second, plus gros que le premier. Félix se trouva vaincu la seconde fois; mais il se flatta de l'emporter à la troisième. Ainsi à l'envie l'un de l'autre, ils dépouillèrent les planches de toutes leurs fleurs. Félix en avait rempli son chapeau et l'un des pans de son habit, et Séraphine tout son tablier et tout son mouchoir.

Séraphine, en ce moment, réfléchit pour la première fois sur sa conduite. Elle rougit en jetant un coup d'oeil sur les planches, qui lui avaient paru si brillantes il y avait quelques minutes et qui avaient l'air si triste à présent.

Accablée de honte, elle ne savait où mettre les fleurs qu'elle avait cueillies. Elle pria Félix de les prendre; mais celui-ci n'était pas moins embarrassé des siennes.

Comme ils étaient l'un et l'autre dans cette fâcheuse situation, Mr. de Sainville vient les rejoindre avec son ami. Il resta confondu lorsqu'il vit la dévastation du jardin et la triste contenance de ses enfans.

Ils voulaient lui faire l'aveu de leur faute, et ils ne pouvaient prononcer nn seul mot.

Eufin Séraphine rompit en pleurant le silence, et raconta la chose de la manière qu'elle s'était passée.

Mr. de Sainville fit en leur nom des excuses à son ami. Heureusement c'était un homme qui aimait les enfans, et qui savait leur pardonner les fautes qu'ils avaient commises, non par malice, mais par étourderie et par légèreté.

Cependant Mr. de Sainville regardait toujours Félix et Séraphine d'un air sérieux. Il ne semblait plus les connaître pour ses enfans.

O mon papa! s'écrièrent-ils en se jetant à son cou; nous avons mérité votre colère, mais ne nous abandonnez pas, nous vous en prions. Vous savez bien que nous ne sommes pas en état de nous passer de vos secours. Nous voyons mieux que jamais, combien nous avons besoin que vous veillez sans cesse sur nous. Nous ne désirons plus à l'avenir d'être seuls, jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de nous demander à nous mêmes pour chacune de nos actions, si elle est bonne ou mauvaise; si elle peut vous déplaire, ou faire de la peine à quelqu'autre.

Mr. de Sainville fut si content de cette résolution, qu'il embrassa ses enfans et leur pardonna. Il fut bien plus content dans la suite; lorsqu'il vit qu'ils l'exécutaient constamment, et qu'ils n'abusèrent plus de sa confiance.

Lisette, va-t-en au jardin, ma fille; tu cueilleras quelques cerises au petit cerisier, pour réjouir un peu le coeur à ton frère malade; mais n'en mange pas.

Non, non, ma chère maman.

Tu sais, que nous n'en avons guère cette année; il faut conserver le peu, qu'il y a, pour les malades.

Oui maman, c'est juste.

Lisette part; mais elle ne tient pas sa promesse.

Aü retour sa mère lui demanda, si elle n'en avait point mangé.

Oh non, répondit la petite menteuse.

La mère s'apperçut bien, que sa fille mentit; elle en fut très-fachée et la punit bien pour avoir menti.

~~~~~~~~

Jeune menteur, vieux voleur.

~~~~~~~~

La petite Elise de Monval était une charmante enfant. Sa mère avait été fort malade, et avait reçu d'elle les soins les plus touchans pendant sa maladie. Le premier jour qu'elle sortit du lit, Elise pleurait de joie en la voyant de bout. Sa mère la prit dans ses bras, faibles encore, et lui dit: O ma chère Elise, je ne saurais t'exprimer la douce satisfaction que me cause ta tendrese. Tu ne sais pas, quel plaisir c'est pour une mère, d'avoir des enfans à qui elle peut donner tout son amour.

Elise. Et comment ne t'aimerais-je pas aussi de tout mon coeur, ma chère maman? Ne vois-je pas que tu prends le plus grand soin de mon enfance, que tu quittes tes plaisirs pour m'apprendre à lire, à écrire, et à travailler, que tu te prives de mille choses pour me procurer ma nourriture et mes habits! Et moi, je ne puis faire autre chose pour toi que de t'aimer.

Mad. de Monval. Eh bien, ma chère Elise, voilà ce qui me récompense de toutes les peines que ton éducation me donne. Je vois avec plaisir que tu pourras un jour dire à tes filles ce que je te dis à toi-même; car ceux qui aiment leur père et mère, sauront aussi se faire aimer de leurs enfans, lorsqu'ils en auront.

Allons nous asseoir sur ce sopha, ma chère enfant; et si tu veux, je te raconterai une jolie histoire d'un chien fidèle.

ELISE. Oh oui! ma chère maman, je t'en prie, j'ai toujours tant de plaisir à t'entendre raconter tes jolies histoires!

MAD. DE MONVAL. Ecoute. Un habitant de Valenciennes meurt; son chien le suit au cimetière et se couche sur la tombe; on lui porte à manger, qu'il refuse pendant trois jours; il mange enfin, mais ne quitte pas le poste que son coeur lui assigne. Quand on eut éprouvé pendant quinze jours sa constance infatigable, de jeunes gens lui bâtirent une cabane auprès de son maître; il y demeura neuf ans, sans jamais s'en éloigner plus de douze ou quinze pas; il y mourut accablé de vieillesse et plus encore de douleur de la perte de son maître et de son ami — et cet homme était un bourreau; on semble l'entendre dire à son chien, en gémissant sur son sort au milieu de la société: tu es mon seul ami.

LA COMPLAISANCE.

Voudrais-tu me faire le plaisir, disait Fréderic à sa soeur Caroline, de ranger toutes mes petites affaires? J'entends mes camarades qui viennent; et je voudrais aller jouer avec eux dans le jardin. Fais-moi ce plaisir, je t'en prie, ma petite soeur; une autre fois je te rendrai la pareille.

Je le veux bien, mon cher frère, répondit Caroline; tu sais bien que je ne suis jamais plus contente que lorsque je puis t'obliger. Va trouver tes camarades, et ne songe qu'à te divertir. Je me charge de ta besogne.

En effet, la bonne Caroline se mit aussitôt à rassembler les livres et les papiers de son frère, et les ranger dans son bureau avec un ordre admirable.

Elle était encore occupée de ce soin, lorsque Mad. de Merteuil entra dans la chambre, et lui demanda ce qu'elle avait à fureter dans le bureau de Fréderic.

Caroline. Oh maman, je ne brouille rien; au contraire.

Mad. de Merteuil. A la bonne heure, ma fille. Mais pourquoi Fréderic ne range-t-il pas ses affaires lui-même?

Caroline. Ma chère maman, tu sais bien qu'il le fait toujours: on ne peut pas être plus soigneux que lui. Mais ses amis sont venus plutôt qu'il les attendait: il n'a pas voulu les faire attendre; et il m'a priée de mettre de l'ordre dans sa chambre. Aurais-je pu le lui refuser?

Mad. de Merteuil. Non, sans doute, ma chère Caroline: mais, dis-moi, ton frère en aurait-il fait autant pour toi?

Caroline. Oh oui, maman, je t'assure: il n'y a pas de jours où il ne me rende quelque petit service: mais quand il ne le ferait pas, je ne l'en ferais pas moins. Il y a tant de plaisir à obliger ceux qu'on aime!

Tu es une excellente enfant, ma chère Caroline, s'écria Mad. de Merteuil; et elle lui donna le plus tendre baiser.

Quelques jours après, Caroline alla passer la soirée chez une de ces amies: elle rentra fort tard. Dans l'impatience où elle avait été de sortir l'après-midi, elle avait tout laissé pêle-mêle dans sa chambre. Elle n'eut pas le temps de rémédier au désordre avant de se coucher, tant elle était fatiguée; et le sommeil la retint assez tard au lit le lendemain.

Il était sept heures: la bonne étant entrée chez Fréderic pour ouvrir ses fenêtres, elle ne put s'empêcher de dire entres ses dents: Il y a de l'ordre ici; mais dans la chambre de Caroline ce n'est pas de même. Si Madame y monte avant son réveil, je crains qu'elle la gronde bien vertement.

Fréderic du fond de son lit entendit ces paroles: il ne dit rien, mais s'étant aussitôt levé, il s'habilla, monta dans la chambre de sa soeur, rangea soigneusement toutes ses petites affaires, et se retira sans avoir interrompu son sommeil.

Caroline ne s'éveilla qu'au moment, où sa mère venait d'entrer dans sa chambre. Sa première pensée fut celle du désordre où elle avait laissé la veille ses livres et ses habits, et son premier regard lui fit voir chaque chose à sa place. Elle en fut surprise. Oh! c'est maman qui a rangé tout cela. Son coeur frémit de la réprimande qu'elle croyait à chaque instant devoir essuyer.

Cependant, comme sa mère, au lieu de lui faire des reproches, la comblait de ses caresses ordinaires, elle ne savait plus que penser, lorsqu'elle vit entrer Fréderic d'un air riant. Elle courut à sa rencontre, et lui dit tout bas: Sais-tu, mon ami, qui a si bien rangé mes

affaires? C'est moi, petite soeur, lui répondit Frédéric. J'ai entendu dire à ma bonne, que maman te gronderait, si elle voyait le désordre où était la chambre. Je savais que ce n'était pas ta faute, parce que tu t'étais couchée hier un peu tard, et que tu dormais encore d'un bon sommeil. J'ai eu peur de te voir arriver du chagrin: je me suis levé tout de suite, et je suis venu mettre ici de l'ordre de mon mieux. Tu me rendis ce service l'autre jour: j'aurais été bien méchant, si je n'en avais pas fait de même aujourd'hui.

Caroline, transportée de joie, embrassa son frère, et le conduisit par la main devant sa maman, à qui elle raconta tout ce qui venait de se passer. Puis elle dit: Eh bien, vois-tu comme mon frère est bon? Je te disais bien l'autre jour qu'il était aussi obligeant pour moi, que je pouvais l'être pour lui.

Mad. de Merteuil les prit tous les deux dans ses bras, et les serrant contre son coeur, elle s'écria d'une voix attendrie: O mes chers enfans, que je me réjouis de vous voir cet heureux caractère! Votre vie sera pleine de douceurs, si vous conservez toujours ces bonnes dispositions; tout le monde aura de l'amitié pour vous, et chacun se fera un devoir de chercher, à son tour, l'occasion de vous faire plaisir.

Après vous avoir présenté le portrait de ces aimables enfans, il est triste pour moi d'avoir à vous en peindre un autre, d'un caractère hélas! bien opposé. Mais peut-être vous sera-t-il également utile de le connaître, pour apporter autant de soin à vous défendre de son exemple, qu'à suivre celui des premiers.

L'enfant dont il s'agit, se nommait Dényse de Lonval. Il me suffira de vous rapporter quelques traits de sa conduite.

Lorsque sa soeur Josephine lui disait: Dényse, aide-moi, je te prie, à dévider mon écheveau, ou bien prête-moi ton crayon, ou taille-moi ma plume. Je n'ai pas le temps de me détourner, répondait Dényse; tu m'interromps toujours. Maman m'a défendu de quitter mon ouvrage.

Sa cousine Agathe était un jour allée la voir; elles avaient passé quelque temps à jouer ensemble sous un berceau. Agathe y avait oublié son sac à ouvrage en allant joindre Josephine dans le salon. Elle cria à Dényse: Ma chère cousine, lorsque tu viendras, fais-moi le plaisir, je te prie, de m'apporter mon sac à ouvrage. Oui vraiment, répondit aigrement Dényse, j'ai bien assez de porter le mien.

Un autre jour, sa bonne habillait Josephine; elle pria Dényse de lui avancer des épingles qui étaient sur la table. Est ce que je suis ta servante, répondit-elle, pour te porter des épingles? tu n'as qu'à venir les chercher, si tu en as besoin.

Lorsqu'elle était avec ses amies, il fallait que chacune s'empressât d'exécuter ses volontés; et jamais elle ne voulait rien faire pour les autres.

Elle ne cherchait pas même à prévenir les petits besoins de ses parens. Jamais il ne lui était venu dans la pensée de courir au-devant de son père, pour le débarrasser de son chapeau ou de sa canne, et de présenter une chaise à sa maman, lorsqu'elle rentrait fatiguée de sa promenade.

Oh combien de chagrins la malheureuse Dényse se préparait ainsi pour le reste de sa vie!

Lorsqu'elle fut mariée, et qu'elle reçut du monde dans sa maison, elle ne faisait rien pour se rendre agréable à ses amis ni à son époux, et si l'un de ses voisins lui demandait le moindre service, elle avait toujours un prétexte pour le refuser.

On jugera aisément, que ce caractère la rendit bientôt odieuse à toutes les personnes de sa connaissance.

On n'en parlait qu'avec haine et mépris.

Elle ne tarda guère à sentir, combien ces sentimens étaient enracinés contre elle dans tous les coeurs.

Le feu prit pendant la nuit à une grande maison qui se trouvait à peu près à une égale distance de sa maison, et de celle que l'aimable Caroline de Merteuil occupait depuis son mariage. Au premier bruit de cet événement il accourut une foule immense de peuple. Dényse eut beau se placer devant sa porte, pour implorer des secours: tout le monde se porta de préférence vers la maison de Caroline, parce qu'il n'était personne dans la ville qui n'eut entendu parler de la bonté de son caractère. Chacun travaillait pour elle, comme il aurait travaillé pour lui-même. Grâce à ces nombreux secours, on parvint bientôt à défendre sa maison des flammes qui étaient déjà prêtes à l'envelopper. Mais pour la maison de Dényse, elle fut entièrement consumée, afin de servir de leçon à ceux qui refusent d'obliger les autres, et de leur apprendre qu'ils ne doi-

vent pas espérer d'être obligés par eux à leur tour.

Quel est l'homme le plus estimable?
C'est le plus bon, le plus obligeant, et le plus raisonnable.

L'ECOLE DE VILLAGE.

Monsieur de Juge avait fondé près de son château de Frisquili une école publique, où tous les enfans du village pouvaient aller apprendre à lire et à écrire, sans qu'il en couta rien à leurs parens. Il avait choisi pour précepteur Mr. Desroches, homme sage et instruit. Mes chers amis, je vous en conjure, soyez bien attentifs aux leçons que Mr. Desroches vous donne, afin qu'il puisse rendre de vous un bon témoignage à vos parens et à moi. Ses discours et ses soins faisaient une telle impression sur quelques-uns des enfans, qu'ils redoublèrent de zèle et de courage pour avancer leur instruction.

Mr. de Juge était venu un matin sans être attendu; il pria Mr. Desroches de lui présenter ceux dont il était le plus content. Vous pourrez les juger vous-même, lui répondit Mr. Desroches en leur faisant des questions, et en examinant leurs livres, leurs cahiers de chiffres et d'écriture.

A peine cette épreuve fut elle proposée, que six d'entre eux se levèrent, leurs cahiers à la

main, et se présentèrent à Mr. de Juge d'un air joyeux.

Mr. de Juge les accueillit avec bonté. Je vois dans vos yeux, leur dit-il, que vous êtes sensibles à l'honneur, et que vous aimez à remplir votre devoir. Il commença aussitôt à les interroger sur leurs études, et fut frappé de la justesse de leurs réponses. Il visita aussi leurs cahiers d'écriture et de chiffres, et en fut également satisfait. Mes chers enfans, reprit-il, vous venez de me causer une grande joie, par l'espérance que vous me donnez de voir un jour en vous des hommes utiles à votre famille et à votre pays. Il est bien juste que je vous donne aussi de la joie à mon tour: à ces mots, il fouilla dans ses poches, et leur fit présent a chacun d'un livre plein de petites histoires, propres à les fortifier dans la haine du mal et dans l'amour du bien.

Les enfans reçurent ces cadeaux avec un transport secret de plaisir; mais ils n'osaient en témoigner leur reconnaissance à Mr. de Juge par des caresses. Il s'aperçut de leur embarras, et leur dit: Ne craignez point, mes amis, de venir dans mes bras; je veux que vous me regardiez comme votre père: continuez de vous rendre dignes de mon affection, et il n'y aura personne qui ne se fasse honneur de la vôtre.

Après les avoir embrassés tendrement, il voulut examiner le reste de leurs camarades, et en fut très mal satisfait. Il fit aux uns de sévères reproches, aux autres de douces exhortations, selon ce qu'il jugeait devoir convenir à leurs différens caractères. Il n'en restait plus que deux, que Mr. Desroches avait réservés ex-

près pour les derniers, savoir Philippe et François.

Philippe se présenta d'un air effronté et regardant Mr. de Juge avec impudence, il lui dit: je ne crains pas, monsieur, que vous soyez mécontent de moi; et vous pourriez m'en croire sur ma parole.

Mr. de Juge lui fit des demandes auxquelles il répondit avec autant d'ignorance que de présomption: ses livres se trouvèrent malpropres et déchirés; la plupart de ses calculs étaient faux, son écriture indéchiffrable, et presque tous ses mots sans orthographie.

Mr. de Juge fronça les sourcils, et lui dit: je suis étonné, Philippe, que vous ayez montré tant d'assurance, avec de si mauvais titres pour la justifier: je crains bien que vous ne soyez pour la vie un homme inutile à vous-même, et d'une charge importune pour les autres. J'ai peu d'espérance de celui qui est lâche et paresseux: mais lorsqu'il ne rougit point de sa lâcheté et de sa paresse, j'ai bien peur qu'il ne faille absolument en désespérer.

A ces mots, il lui rendit ses cahiers d'un air dédaigneux, et lui dit sérieusement, qu'il ne s'avisât plus de lui présenter un travail si méprisable.

Il ne restait plus que le petit François, qui s'avança d'un air triste et d'une marche lente: son visage était rouge de honte, et des larmes roulaient dans ces yeux.

Je crains bien, dit en lui-même Mr. de Juge, que celui-ci ne me donne guère plus de satisfaction.

Il voulut l'interroger, et n'en obtint que des réponses interrompues par des sanglots. Il

examina ses cahiers et les trouva presque aussi pleins de fautes que ceux de Philippe.

Sa tristesse inspira de la pitié à Mr. de Juge. Tu vois, lui dit-il, mon ami, combien l'on à de peine en s'exposant à mériter des reproches. Ne vaut-il pas mieux être diligent et appliqué, pour pouvoir se présenter sans crainte devant les autres, que de se livrer à l'indolence et à l'oisiveté, pour être un objet de mépris? Cependant j'ai lieu d'espérer que tu te corrigeras: tu rougis du moins de tes fautes, et tu sais combien les reproches sont amers: il ne te manque qu'un peu de courage. Si tu veux prendre une bonne résolution, j'ose répondre que c'est ici la dernière fois que tu nous causeras du chagrin, à moi et à toi-même.

Mr. de Juge ne fut point trompé dans ses idées. Cette scène fit une impression si vive sur François que dès ce moment, il travailla de toutes ses forces à mériter des éloges au lieu de réprimandes.

Il disait souvent a Mr. Desroches: Je vous en supplie, Monsieur, apprenez-moi comment je dois faire pour n'être plus repris. Je vous promets de bien profiter de vos leçons. Pendant qu'il travaillait sous ses yeux, il lui demandait sans cesse: Est-ce bien comme cela? Croyez vous que Mr. de Juge en soit content?

Grâces au desir ardent qu'il avait de se corriger, il en vint bientôt au point qu'il n'eut plus à rougir devant son bienfaiteur, qu'il pouvait soutenir avec fermeté son examen, et qu'il obtenait toujours de lui des encouragemens ou des récompenses.

Mais pour l'impudent Philippe, il en fut tout autrement. Comme il était insensible à la honte, il ne cherchait pas à se corriger. Après avoir inutilement employé les traitemens les plus sévères, Mr. Desroches se vit dans la nécessité de le chasser ignominieusement de son école.

L'ignorance et l'oisiveté le conduirent bientôt à tous les vices. Faute de moyens de pourvoir à sa subsistance, il fut enfin obligé d'entrer dans un régiment, ou il se vit méprisé de tous ses camarades qui étaient gens d'honneur. Il passa la moitié de sa vie aux arrets, et la termina dans l'opprobre et le désespoir.

LE PLAISIR D'OBLIGER.

MADAME DE ST. CERNIN, SOPHIE SA FILLE.

MAD. DE ST. CERNIN. Pourquoi Delphine vient-elle de te quitter en pleurant? Et d'où vient que toi-même tu restes assise sur ta chaise avec un air de tristesse et d'ennui? Qu'est-ce donc, Sophie? Tu as peur de me répondre?

SOPHIE. Non, ma chère maman; mais c'est que . . . .

MAD. DE ST. CERNIN. Achève. Que crains-tu de moi? Voilà un silence qui m'afflige.

SOPHIE. Te le dirai-je, maman? C'est que ma soeur voulait ma poupée; et moi . . .

MAD. DE ST. CERNIN. Eh bien?

SOPHIE. Et moi, je n'ai pas voulu la lui prêter.

MAD. DE ST. CERNIN. Et pourquoi donc, ma fille? C'est que tu ne l'avais peut-être pas sous la main?

SOPHIE. Je te demande pardon, maman: la voici.

MAD. DE ST. CERNIN. C'est que tu voulais t'en amuser sans doute?

SOPHIE. Non, maman: ce n'est pas encore cela.

MAD. DE ST. CERNIN. Est ce qu'elle t'aurait déjà gâté quelqu'autre de tes joujoux?

SOPHIE. Oh non, au contraire: c'est moi qui déchirai hier le jupon de sa poupée.

MAD. DE ST. CERNIN. Qu'elle raison avais-tu donc de lui refuser la tienne?

SOPHIE. Je ne sais, maman: je n'avais précisément aucune raison: mais c'est que je n'en avais aucune envie.

MAD. DE ST. CERNIN. Comment! Tu n'avais aucune envie de faire plaisir à ta soeur? J'en suis affligée. (Sophie se met à pleurer). Mais pourquoi pleurer, Sophie? Les larmes ne servent à rien. Parlons ensemble de bonne amitié. Veux-tu que je te dise tout ce qui vient de se passer dans ton esprit?

SOPHIE. Oh, maman, tu me feras bien plaisir de me l'apprendre.

MAD. DE ST. CERNIN. D'abord tu n'as pas voulu prêter ta poupée à ta soeur parce que tu voulais avoir tous tes joujoux autour de toi.

SOPHIE. Oui voilà ce que c'est, maman: je venais de les rassembler sur cette table, et je m'amusais à les regarder.

Mad. de St. Cernin. Tu ne pensais pas à la peine que ton refus causerait à Delphine: tu ne pensais qu'au plaisir de voir d'un coup d'oeil toutes tes petites affaires.

Sophie. Oh, maman, tu as deviné tout juste.

Mad. de St. Cernin. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on ne s'occupe uniquement que de soi-même, sans songer aux autres: ta pauvre soeur s'en va triste et confuse; et toi, Sophie, es-tu bien contente de toi dans ce moment?

Sophie. Oh non! certes, je ne le suis guère: je n'ai pas été long-temps joyeuse après avoir refusé ma soeur.

Mad. de St. Cernin. Pourquoi donc ne l'as-tu pas été?

Sophie. C'est que j'ai senti que j'avais quelque tort.

Mad. de St. Cernin. Tu avais tort effectivement. Lorsqu'on peut obliger un autre, et que l'on manque à ces devoirs, on n'est plus content de soi, et l'on ne s'amuse plus à beaucoup près, comme auparavant. Ne le sens-tu pas toi-même?

Sophie. Oh oui! sans doute: mais comment devines-tu cela?

Mad. de St. Cernin. C'est que j'apporte une grande attention à lire dans ton coeur. Tiens, veux-tu que je t'apprenne encore ce qui t'arriva hier au soir?

Sophie. Oh voyons, si tu devineras aussi juste.

Mad. de St. Cernin. Te rappelles-tu, lorsqu' avant le souper, ta soeur te pria de lui prêter ton livre d'estampes, tu le fis de fort bonne grâce? Ne te sentis-tu pas alors plus

joyeuse après lui avoir procuré cet amusement? Et ne jouas-tu pas avec un nouveau plaisir?

SOPHIE. Oh oui, maman, je le sens encore.

MAD. DE ST. CERNIN. D'où te venait cette bonne disposition? N'était-ce pas de ta pensée que tu avais obligé ta soeur?

SOPHIE. Vraiment oui.

MAD. DE ST. CERNIN. N'avais-tu pas aussi du plaisir à la voir s'amuser si bien avec ton livre d'estampes? N'en eus-tu pas encore davantage, lorsqu'elle vient t'embrasser tendrement pour te remercier?

SOPHIE. Il est vrai, maman.

MAD. DE ST. CERNIN. Vous étiez alors toutes les deux bien heureuses, et vous vous aimiez beaucoup dans ce moment: au lieu qu'à présent vous venez de vous séparer très-mécontentes l'une de l'autre, et que chacune de vous est réduite à bouder de son côté. N'est-ce pas une grande différence?

SOPHIE. Oh oui! certes.

MAD. DE ST. CERNIN. Apprends par-là, ma chère fille, que l'on est toujours plus content, lorsqu'on a fait du plaisir aux autres, parce que l'on sent qu'on a rempli son devoir, et que c'est une grande satisfaction de le sentir. Ne l'as-tu pas éprouvé hier?

SOPHIE. Oui bien, maman.

MAD. DE ST. CERNIN. Au contraire, lorsque par un trop grand amour de soi-même, et par indifférence pour les autres, on refuse de les obliger, il ne reste que du mal-aise et de la tristesse, parce que l'on sent au fond de son coeur que l'on a de reproches à se faire, N'éprouves-tu pas cela aujourd'hui?

SOPHIE. Hélas! oui, je l'éprouve.

MAD. DE ST. CERNIN. Heureusement, Sophie, il ne tient qu'à toi de sortir de cet état.

SOPHIE. Oh, j'en veux sortir tout de suite; je vais courir après ma soeur, et lui faire mes excuses.

MAD. DE ST. CERNIN. Ne sens tu pas déjà, par cette résolution, que c'est comme un fardeau que l'on enlève de dessus ton coeur.

SOPHIE. Oui, sans doute, je me sens soulagée de moitié.

MAD. DE ST. CERNIN. Tu seras encore plus joyeuse, lorsque tu jouiras de la satisfaction que tu vas donner à la pauvre Delphine.

SOPHIE. Qu'il me tarde de la rejoindre! Adieu, maman, je vais lui porter ma poupée, la prier de la recevoir, et l'embrasser.

MAD. DE ST. CERNIN. Viens d'abord, que je t'embrasse toi-même. Voilà encore un plaisir sur lequel tu ne comptais pas; c'est d'entendre de la bouche de ta maman, qu'elle t'en aime cent fois davantage.

LA MODÉRATION.

Qu'est-ce que la modération? demanda Albert à son père, en lui entendant prononcer ce mot.

Cette question fut bien reçue du père; car Albert avait le défaut de pleurer, quand il était obligé de se passer de quelque chose qui lui faisait plaisir.

Le père lui répondit: Ce sera de la modération, mon fils, si aujourd'hui, pendant la récréation, tu ne montes pas sur ton cheval.

Pourquoi donc? s'écria tristement Albert: c'est vous-même, papa, qui me l'avez donné.

Cela est vrai, répondit le père; aussi je ne te défends pas de t'en servir: cela dépend de ta volonté.

Albert n'avait son cheval que de la veille, et il en était si épris, qu'à chaque instant il montait dessus.

ALBERT. A quoi me servira de me passer de mon cheval?

LE PERE. A prendre de l'empire sur toi-même, et à savoir, quand il sera nécessaire, te passer d'une chose qui te fera plaisir.

ALBERT. Il n'est pas nécessaire à présent que je me prive de mon cheval; car je ne vois aucun inconvénient à ce que je le monte.

LE PERE. Non; mais quand il faudra te passer d'une chose agréable, il ne sera plus temps de t'y préparer, si tu n'as pris l'habitude de savoir dès à présent t'en priver.

(Albert restait immobile en réfléchissant. Il comprenait en partie ce que son père lui disait; mais cela n'était pas encore tout-à-fait évident pour lui).

LE PERE. Veux-tu entendre une petite histoire, qui te prouvera combien il est utile de s'accoutumer à n'être pas esclave de ses caprices?

ALBERT. Oh oui, papa!

LE PERE. Une très bonne mère, mais aussi bien faible, donnait tous les jours beaucoup de bonbons et d'autres friandises à son enfant. Celui-ci en prit tellement l'habitude qu'il ne pouvait plus s'en passer lorsqu'il devint grand, et

quelque peine que l'on se donnât pour l'en priver, il en prenait par-tout où il en voyait.

De la maison paternelle il passa chez un maître, où il n'était jamais question de bonbons. Que fit-il? Il acheta tous les jours, avec son argent, des raisins secs, des amandes et des sucreries.

Quand il n'eut plus d'argent, il commença par vendre quelques-uns de ses effets, puis, je frissonne de le dire, il vola son maître.

Mais quel mal se fait-il qui ne se manifeste tôt ou tard? Ce crime fut bientôt connu, et pour éviter le châtiment, ce jeune homme fut obligé de se sauver aux Indes occidentales.

Le voilà échappé pour quelque temps à la punition des hommes; mais il ne l'est pas aux tourmens de sa conscience, à la honte dont son nom fut désormais flétri, ni au sentiment intérieur qu'il avait perdu l'estime et l'amitié des honnêtes gens.

Oh! cela est affreux! dit Albert en soupirant.

Oui, cela est affreux, répondit le père. Cependant un aussi grand malheur vient seulement de ce que ce jeune homme n'avait pas su se priver de quelque plaisir, avant d'en contracter l'habitude par la jouissance. A présent, conçois-tu pourquoi je t'ai conseillé de ne pas monter aujourd'hui sur ton cheval?

Albert. Oui mon père; aussi je n'y monterai pas de la journée.

Son père l'embrassa, et applaudit beaucoup à cette résolution; mais il se réjouit bien davantage encore, quand il vit son fils tenir parole.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

LA CLEF DU BUFFET.

Madame de Clermont allait un jour rendre visite à une de ses amies. Avant de sortir, elle fit venir sa fille Célestine, lui rappella ses bonnes instructions, et lui recommanda surtout de se conduire, comme elle se conduirait en sa présence. Célestine lui en donna sa parole.

A peine Madame de Clermont fut sortie de la maison, que Célestine aperçut sur la table la clef du buffet. Elle imagina aussitôt de l'ouvrir. Combien de bonnes choses y étaient renfermées! Un gâteau d'amandes, un pot de cerises confites, une corbeille de noisettes, des assiettes pleines de biscuits et des macarons.

Célestine se trouva fort embarrassée. Elle venait de promettre à sa maman de se conduire en son absence, comme elle se serait conduite sous ses yeux: mais d'un autre côté, quelle bonne occasion de se régaler une fois à sa fantaisie! Ses regards parcouraient tour-à-tour toutes ces friandises; et plus elle les regardait, plus elle en était friande.

Enfin, elle prit la corbeille de noisettes, et chercha le casse-noisette pour les ouvrir: mais à peine l'eut-elle trouvé, que son coeur frémit, tout son corps trembla, et la noisette qu'elle voulait casser, lui échappa de la main.

Cet accident la fit rentrer en elle-même. N'es-tu pas folle, se dit-elle, de te donner tant de tourmens pour quelques noisettes? Si tu es déjà punie par ces agitations de la seule pensée de faire le mal, combien ne le seras-tu pas davantage après l'avoir fait? Va, continua-t-elle, vilain casse-noisette, va, reprends ta place: et vous noisettes, rentrez dans votre corbeille. Je pourrai voler avec confiance au devant de maman, à son retour, et la serrer sans crainte entre mes bras.

A ces mots, elle referma brusquement le buffet, remit la clef sur la table; et le calme revint dans ses esprits.

Après avoir travaillé quelque temps à sa broderie, elle se mit à la fenêtre, pour voir du plus loin sa maman quand elle reviendrait.

Elle attendit à peine un quart-d'heure, qu'elle la vit paraître.

Elle courut aussitôt à sa rencontre; et s'étant jetée dans ses bras, elle l'accabla de caresses, et lui dit: Tenez, maman, voici la clef du buffet que vous avez oubliée.

C'est fort bien à toi de l'avoir prise, répondit Mad. de Clermont; ainsi je suis sûre que tout est resté en ordre dans le buffet.

Oh, sans doute, maman.

Tu en parles d'une manière bien positive, ma fille.

Vraiment oui, puisque j'y ai regardé. Mais pourquoi me fixez-vous ainsi? Vous pensez peut-être que j'ai dérobé quelque friandise? Ah, ma chère maman, il faut que je vous raconte tout ce qui s'est passé; ayez seulement la bonté de me croire. J'ai ouvert le buffet: j'ai vu le gâteau, les confitures, les noisettes,

les biscuits et les macarons, j'ai tout vu. L'eau m'est venue à la bouche, en regardant toutes ces bonnes choses. J'ai même. . . Oh oui, je veux tout vous avouer, j'ai pris des noisettes: j'ai cherché le casse-noisette pour les ouvrir; je l'ai trouvé; la noisette m'est tombée des mains, alors il m'a pris un tremblement dans tout le corps; j'ai frémi de l'idée de vous voler, de la crainte de ne pouvoir plus vous embrasser sans rougir; j'ai remis les noisettes dans la corbeille; j'ai refermé le buffet; je me suis mise à l'ouvrage; je vous ai attendue avec impatience; et maintenant je vous embrasse avec le plus grand plaisir que j'aie eu de ma vie.

Madame de Clermont pressa tendrement sa fille contre son coeur, et lui dit: O ma chère Célestine, combien je suis satisfaite de ta conduite! Quand on sait se commander à-soi-même, on est digne de commander aux autres. Dès ce jour, je te remets une partie de mon autorité dans la maison: tu gouverneras mon ménage avec autant de pouvoir que moi-même. Reprends cette clef, je te la confie: elle ne sortira plus de tes mains.

Célestine fut transportée de joie: elle partagea dès ce moment l'empire domestique; et quoiqu'elle n'eut que dix ans et demi, tous les gens de la maison se firent un devoir de suivre ses ordres avec autant de respect que ceux de sa maman.

HISTOIRE DU JEUNE GOURGAS.

Le jeune Gourgas avait des parens riches qui lui donnèrent une éducation distinguée.

Bientôt la révolution les ruina tout-à-fait, ils furent assez malheureux pour voir incendier leur maison et piller tout ce qu'ils possédaient.

Le jeune Gourgas fut obligé de porter de mauvais habits, et de se contenter d'une maigre chère. Quelques-uns de ses condisciples, qui ne l'avaient point aimé dans le temps qu'il était riche, le méprisèrent lorsqu'ils le virent dans la misère.

Il en fut affligé: mais il se rappela ce que père et mère lui avaient répété si souvent, qu'il ne faut pas compter sur les biens de ce monde, et il se consolait.

Il était appliqué, et donnait beaucoup de satisfaction à ses parens.

Un jour qu'ils étaient à la promenade, par une belle soirée du printemps, ils lui dirent: Cher enfant, nous sommes vieux et infirmes; nous sommes courbés sous le poids du chagrin; peut-être mourrons-nous bientôt et nous n'avons rien à te laisser en mourant: mais vois, Dieu couvre tous les arbres d'un jeune feuillage, ou il ranime toute la verdure des champs; le même Dieu aura soin de toi.

Gourgas ne put s'empêcher de verser des larmes.

Au bout de deux mois, il perdit en effet les auteurs de ses jours, et l'on trouva à peine de quoi faire les frais de leur sépulture. Il ne resta rien au jeune Gourgas.

Le voilà inconsolable; mais un jour qu'il pleurait sur cette tombe sacrée, il se rappela de ce qu'ils lui avaient dit deux mois avant leur mort.

Ce jour-là même de braves gens, touchés de sa situation, se concertèrent ensemble sur la manière de prendre soin de lui. Ils le firent venir, et lui promirent de se charger en commun de tout ce qui lui serait nécessaire pour exister.

Gourgas remercia ses bienfaiteurs avec un coeur attendri; et du moment qu'il fut seul, il se rappela, dans les plus vives émotions, qu'il n'y avait que quelques heures encore, que, pleurant sur la tombe de ses parens, il était abandonné de tout le monde.

Il se prosterna. Oh, mon Dieu! dit-il en versant des larmes de joie, pour remercier Dieu du secours inattendu qu'il lui avait envoyé.

Un de ses bienfaiteurs, Mr. Coulet, riche négotiant de Montpellier qui n'avait pas d'enfans, apprit à connaître le jeune Gourgas et découvrit en lui de jour en jour les meilleures qualités. Un jour il le fit venir chez lui, et le mena seul dans sa chambre.

Puis, lui prenant les deux mains, il lui dit: Gourgas, tu ne me quitteras plus.

O mon père! s'ecria le pieux Gourgas; ensuite il se jeta à ses pieds.

Oui, dès aujourd'hui je serai ton père, lui dit son bienfaiteur, et dès ce jour tu seras mon fils. Je te promets toute ma tendresse, et je ne doute pas que tu ne fasses ma joie par ton obéissance filiale et par ta bonne conduite.

Le jeune Gourgas ne pouvait rien répondre. Il répandit les larmes de la joie et de la reconnaissance.

On l'habilla mieux que la plupart de ses condisciples: dès ce moment ils se mirent à rechercher son amitié. Il ne lui vint point à l'idée de se venger de leurs mépris, ni de s'enorgueillir de son nouveau bonheur; il resta, au contraire, aussi doux et aussi modeste qu'il l'avait été dans le temps de sa misère, sachant qu'il avait déjà une fois perdu tous ces avantages, et combien peu l'on doit compter sur leur possession.

Gourgas éprouva dans la suite d'autres malheurs; mais il ne s'en laissa point ébranler. Jamais il n'abandonna ses sentimens réligieux; car il avait été préparé dès sa jeunesse à toutes les adversités de la vie.

Il travailla avec assiduité, et il acquit assez de fortune pour lui, pour sa famille et pour faire du bien à d'autres hommes.

Il parvint à un âge avancé; et dans sa vieillesse, il avait coutume de dire: Il y a deux choses dont je ne me suis jamais repenti; d'avoir travaillé, et d'avoir placé ma confiance en Dieu.

LE DINER
CHEZ
LA GRAND'MAMAN.

MONSIEUR ET MADAME DU ROSOY, SOPHIE ET VALENTIN LEVRS ENFANS, ALEXANDRE LEUR NEVEU, ET DOROTHEE LEUR NIECE.

MR. DU ROSOY. Ma chère amie, le domestique de ta mère vient de nous inviter de sa part, à aller diner aujourd'hui chez elle, avec un de nos enfans. Ceux de ta soeur doivent aussi s'y trouver. Qui amènerous-nous de Valentin ou de Sophie?

MAD. DU ROSOY. Sophie a été fort sage toute cette semaine et je souhaiterais que le choix tombât sur elle.

MR. DU ROSOY. Valentin a très bien fait son devoir aujourd'hui, ce qui ne lui arrive pas tous les jours: je voudrais l'en récompenser.

MAD. DU ROSOY. Je promis avant-hier à Sophie, de la mener avec moi la première fois que j'irais en ville. Mais veux-tu que nous les mettions à l'épreuve, pour voir lequel des deux montrera le moins d'humeur lorsque nous lui dirons que nous le laissons au logis, et que

nous amènerons l'autre avec nous? C'est le plus soumis qui sera de la partie.

MR. DU ROSOY. C'est à merveille; quoique je crains beaucoup pour Valentin. Mais il lui sera utile de recevoir une petite leçon. Veux-tu que nous commencions par Sophie?

MAD. DU ROSOY. Comme tu voudras. La voici qui vient fort à propros.

MAD. DU ROSOY. Sophie!

SOPHIE. (en entrant). Que souhaitez-vous, mon cher papa.

MR. DU ROSOY. Ta grand'maman nous a fait prier d'aller aujourd'hui diner chez elle, et d'amener l'un de vous deux. Ton petit cousin et ta petite cousine doivent venir nous prendre. Je voudrais bien pouvoir vous amener tous les deux: mais il faut que l'un de vous reste à la maison, et j'ai décidé que ce serait toi.

SOPHIE. O, mon papa, j'ai tant de plaisir d'aller chez ma grand'maman! Nous y mangeons de si bonnes pêches! Et puis! cette jolie carriole qu'elle a fait faire pour nous! Je serais si aise de m'y faire traîner!

MR. DU ROSOY. Je le crois, ma fille: mais comme j'ai résolu que tu restes à la maison, tu te soumettras sans doute à ma volonté comme une fille déjà raisonnable, et sans verser des pleurs? N'est il pas vrai?

SOPHIE. Je t'ai dit, mon cher papa, combien je me serais réjouie d'aller chez ma grand'-maman; mais puisque tu veux que je reste, eh bien je resterai.

(Elle détourne la tête pour cacher son chagrin, puis elle cherche à prendre un air moins triste).

Mr. du Rosoy. Viens, ma chère fille, embrasse moi. Tu es une bonne enfant, et je chercherai une autre fois à te faire plaisir. Remonte à la chambre, et dis à ton frère de venir nous parler, sans lui en dire davantage.

Sophie. Oui mon papa.

(Elle fait une jolie révérence, et sort).

Mr. du Rosoy. Je souhaiterais que Valentin répondit aussi bien à notre épreuve : je les amènerais alors tous les deux : et certainement que ta mère recevra bien mes excuses. Mais chut, je l'entends venir.

Valentin. (en entrant). Sophie m'a dit que vous me demandiez, mon papa. Que voulez-vous de moi?

Mr. du Rosoy. Oui mon fils: c'est ta maman qui veut te parler.

Mad. du Rosoy. Valentin, nous allons dîner aujourd'hui chez ta grand'maman: je ne peux y mener que l'un de vous; et il y a longtemps que j'ai promis à Sophie de la prendre avec moi la première fois que je sortirais. Ainsi tu voudras bien, je te prie, rester à la maison.

Valentin. Et pourquoi cela, maman?

Mad. du Rosoy. Pourquoi, mon fils? Il me semble que je ne suis pas obligée de t'expliquer mes raisons. Il suffit que je te fasse connaître mes volontés, pour que tu t'y soumettes, sans les examiner ni les contredire.

Valentin. Oui maman: mais je voudrais aller avec toi. Si tu savais combien je me divertis chez ma grand'maman! Il faut que j'y aille. Je veux y aller.

MAD. DU ROSOY. Cela n'est pourtant pas possible. Il faut que tu restes ici. Ne dois-tu pas obéir ?

VALENTIN. (en pleurant et en criant). Non, je ne veux pas rester : je veux aller avec toi.

(Ses cris et ses larmes redoublent).

MAD. DU ROSOY. Mais, voyez ce petit homme, qui veut faire ici le maître! Eh bien donc, pourquoi ces cris? pourquoi ces larmes? Tu devrais bien savoir que tes pleurnicheries ne t'ont jamais servies à rien auprès de nous. Il n'y a qu'un mot: vous resterez aujourd'hui à la maison, monsieur. Et comme vous venez de faire l'opiniâtre, vous irez dans ce coin ; et là vous pourrez pleurer tant que vous voudrez.

(Mad. du Rosoy conduit Valentin dans un coin de la chambre, et fait appeler Sophie, qui paraît aussitôt).

MR. DU ROSOY. Ma chère Sophie, comme tu viens de montrer tout-à-l'heure une parfaite soumission à mes ordres, et que tu as dit, sans bouderie, que tu resterais à la maison puisque je le voulais, tu viendras avec nous. Mais Valentin qui a fait l'opiniâtre, et s'est avisé de trancher ici du maître, je veux qu'il reste. Je lui conseille même d'essuyer tout de suite ses larmes, et d'aller demander excuse à sa maman. M'entendez vous, Valentin ?

(Valentin fait semblant de ne pas entendre, et reste à sangloter dans son coin. Pendant ce temps, on voit entrer Dorothée avec son frère Alexandre).

DOROTHEE ET ALEXANDRE. Bon jour, mon cher oncle. Bon jour ma chère tante.

MR. ET MAD. DU ROSOY. (en les embrassant). Bon jour, mes chers petits amis.

DOROTHEE (à Sophie). Comment te portes-tu ma chère Sophie? Nous sommes venus, en passant, jouer un moment avec toi.

SOPHIE. Je suis bien aise de te voir, ma petite cousine, et toi aussi Alexandre.

(Aussitôt que Valentin entend Alexandre et Dorothée, il suspend ses sanglots, sort de son coin, essuie ses yeux et s'avançant vers sa mère, il lui dit, en balbutiant).

Je vous demande excuse, maman.

MR. DU ROSOY. Non, mon cher monsieur, c'est maintenant trop tard. Vous auriez dû le faire lorsque je vous l'ai dit. Il ne faut pas que les enfans s'imaginent, qu'après s'être long-temps mutinés, ils n'auront plus qu'à dire, quand il leur plaira: Je vous demande excuse! pour que tout soit fini, et qu'ils puissent aller se divertir, comme si rien n'était arrivé. Non, non, cela ne s'arrange pas ainsi.

VALENTIN. Mais, mon papa. . . .

MR. DU ROSOY. Ecoutez, monsieur, s'il vous plait. Si dans le temps que je vous l'ai dit, vous étiez allé demander excuse à votre mère, vous seriez libre maintenant d'aller jouer avec les autres. Mais comme vous vous êtes obstiné à bouder jusqu'à leur arrivée, il faut que vous alliez de ce pas dans votre chambre; et vous y resterez tout seul jusqu'à ce que votre soeur soit revenue avec nous de chez votre grand'maman.

DOROTHEE (à Sophie). Nous y allons aussi, nous autres. Je ne savais pas que tu fusses de la partie.

SOPHIE. Mon papa et maman veulent bien me prendre avec eux.

ALEXANDRE. Oh, tant mieux! Nous allons bien nous divertir.

(Valentin entend ces derniers mots en sortant, et recommence à pleurer).

SOPHIE. Ah je crains bien d'être triste puisque mon frère ne vient pas avec nous.

ALEXANDRH (à Mr. du Rosoy). Comment, mon cher oncle, Valentin ne viendra pas?

MR. DU ROSOY. Non, mon ami. Votre grand'maman n'a demandé qu'un de mes enfans. Valentin s'est trop mal conduit pour mériter la préférence.

DOROTHEE. Ah le pauvre garçon, que je le plains! Mais au moins, mon cher oncle, laissez-le venir jouer avec nous dans le jardin.

MR. DU ROSOY. Non, ma chère nièce, il faut qu'il apprenne à être soumis, et à se défaire de son humeur opiniâtre et boudeuse. Il restera dans sa chambre jusqu'à notre retour.

ALEXANDRE. O mon cher oncle, c'est bien assez qu'il ne vienne pas chez notre grand'maman. Il serait trop puni d'être la haut tout seul à se désoler; tandis qu'il nous verrait jouer dans le jardin. Permettez-moi, je vous prie, de monter avec lui dans sa chambre.

MR. DU ROSOY. Viens, mon ami, que je t'embrasse: tu es un aimable enfant. Je sens que tu aurais plus de plaisir à jouer sous les arbres avec ta soeur et ta cousine. Mais puisque tu veux en faire le sacrifice à mon fils, j'y consens volontiers. Va le trouver dans sa chambre, et conseille-lui d'être plus docile une autre fois.

ALEXANDRE. Oui, oui, mon cher oncle, je lui dirai ce qu'il faut.

(A Dorothée, en sortant). Ma soeur; amuse bien ta cousine.

(A Sophie). Adieu Sophie, jusqu'au revoir.

SOPHIE (courant à lui et l'embrassant). O mon cher cousin, je te remercie d'avoir tant d'amitié pour mon frère.

MR. DU ROSOY. Aimables enfans, quel plaisir pour moi de vous voir un coeur si sensible et si généreux! Combien il me serait doux que Valentin vous ressemblât davantage! J'espère venir à bout de vaincre son indocilité: mais pour cela il est indispensable de le punir avec rigueur, quelque peine qu'il puisse en coûter à ma tendresse. Son humeur opiniâtre le rendrait malheureux toute sa vie; et il vaut mieux pour lui, de souffrir quelques privations dans l'enfance, que d'endurer, dans un autre âge, une suite continuelle d'humiliations et de chagrins.

LE ROSIER A CENT EEUILLES ET LE SERINGAT.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin, disaït un jour Fréderic à ses frères et à sa soeur?

(Car leur père leur avait cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler).

Ce n'est pas moi, répondit Auguste, ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Caroline. Quel est celui que tu veux?

Un rosier! s'écria Fréderic. Vois-tu le mien, le seul qui me reste? il est tout jauni. Viens-en choisir un toi-même, dit Caroline. Elle conduisit son frère au petit carre

qu'elle cultivait, et lui montrant un beau rosier, tiens, Fréderic, dit-elle tu n'as qu'à prendre.

Comment! dit Fréderic: tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes? Non, non, ma chère soeur: voici le plus petit; c'est précisément celui qui me faut.

Quel plaisir aurai-je à te le donner? répondit Caroline; il ne te produirait peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre: et je peux le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Fréderic, plein de joie, emporta le rosier; et Caroline le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avait vu et entendu tout cela. Il courut tout de suite chercher un beau pied de seringat et il le planta dans le jardin de Caroline à la place de son rosier.

Ceux qui ont un mauvais coeur, n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques boutons, dont la plupart périrent avant d'éclore. Celui de Fréderic au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Caroline, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Fréderic eut chaque jour une rose à donner à sa soeur, pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le seringat fleurit aussi très heureusement. On en sentait l'agréable parfum dans tout le jardin. Il devint cette année assez haut et assez épais pour que Caroline y trouvât de l'om-

brage dans la grande chaleur du jour. Son papa y venait quelque fois et lui racontait de jolies histoires.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun, que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose!

LE PRIX DE LA COURSE.

Un honnête bourgeois qui avait deux fils, les mena un jour dans un beau jardin et tirant de sa poche un gâteau, il leur dit qu'il le donnerait à celui qui arriverait le premier à une barrière placée à deux cent pas de là. Nos deux petits rivaux partirent ensemble au signal convenu; et se mirent à courir de toute la vîtesse de leurs jambes.

Ils seraient arrivés tous deux en même temps au but, si le pied de Maurice n'eût glissé sur l'herbe, ce qui le fit tomber, et par cet accident Henri gagna le prix sans dispute. Son père lui donna le gâteau, ainsi qu'il l'avait promis. Henri le prit; mais il courut aussitôt en porter la moitié à son frère. Si le pied m'avait glissé, dit-il, et que je fusse tombé, j'aurais été bien aise que Maurice me donnât de son gâteau; ainsi, puisque cette disgrâce est arrivé à Maurice je pense qu'il ne sera pas fâché que je partage avec lui.

C'est ainsi que devraient se comporter tous les enfans. Il n'est rien de si juste, que de

faire pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous-mêmes. C'est le véritable moyen de se faire aimer.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Gabrielle Vergis était une des plus jolies petites filles qu'on eût jamais vues. Son caractère était aussi doux que son regard; et son coeur était si sensible et si obligeant, quelle se faisait chérir de tous les gens de sa connaissance. Son père et sa mère l'aimaient encore plus tendrement que personne. Ils eurent soin de cultiver son esprit, en sorte qu'à l'age de sept ans, elle savait lire et écrire comme une petite femme. Son papa étant un jour assis auprès du feu, la prit sur ses genoux, et lui dit: Ma chère Gabrielle, garde-toi de dire jamais un mensonge, et je t'aimerai toujours comme je t'aime à présent. Nous pouvons nous rendre coupables d'une faute; mais, au lieu de la déguiser, il est plus noble d'en convenir, et de chercher à nous en préserver pour la suite. Un mensonge ne sert qu'à rendre la faute plus grande, même quand elle resterait secrète, et s'il vient à se découvrir, il rend le menteur méprisable aux yeux de tout le monde. Oh, mon cher papa! lui répondit

Gabrielle en l'embrassant, si je puis m'en empêcher, je ne ferai jamais rien dont vous ayez sujet d'être mécontent, afin de n'avoir pas besoin d'un mensonge pour m'excuser.

Quelques jours après, Gabrielle alla faire une visite à une de ses amies dans le voisinage. Sa mère lui recommenda bien expressément de revenir à la maison avant sept heures. Gabrielle le promit; et sûrement son intention était de tenir sa promesse. Mais comme on la fit jouer à différens jeux, le temps s'écoula sans qu'elle s'en aperçut. Neuf heures étaient sonnées avant qu'elle songeât à se retirer; et sa maman fut obligée de l'envoyer chercher par sa femme de chambre.

Lorsque Gabrielle apprit qu'il était si tard, elle fut bien effrayée, et se mit à pleurer d'avoir désobéi à sa maman. La femme de chambre lui dit que c'était une folie de fondre en larmes; qu'elle pourrait dire que son amie l'avait fait rester malgré elle, ou imaginer enfin tout autre chose pour s'excuser. Non, Justine, répondit Gabrielle, je veux avouer à maman la vérité; et si cela la met en colère, je lui dirai que je suis bien fâchée d'avoir manqué à ses ordres, et que je lui en demande pardon. Ce fut en effet le parti qu'elle prit, malgré les mauvais conseils de Justine. Sa mère fut d'abord bien irritée; mais, quand elle entendit Gabrielle, au lieu de chercher à pallier sa faute, l'avouer ingénûment, et en demander pardon, elle n'eut pas de peine à lui accorder sa grâce.

Quelque temps après, cette même Justine qui avait tant conseillé à Gabrielle de dire un mensonge à sa maman, en dit un pour son

propre compte. Elle avait cassé une tasse de porcelaine; et, pour mieux s'excuser, elle prétendit que c'était Gabrielle, qui l'avait cassée. Gabrielle, appelée par sa mère, soutint avec fermeté que ce n'était pas elle. Ma chère maman, ajouta-t-elle, si j'étais coupable, je ne craindrais pas de vous l'avouer; car je suis bien sûre que vous ne seriez pas si en colère contre moi pour avoir brisé toute votre porcelaine, que pour avoir dit un seul mensonge.

Justine cependant soutint toujours que c'était Gabrielle, jusqu'à ce qu'un autre domestique, que l'on interrogea, découvrit le mystère. Justine fut chassée avec mépris de la maison, au lieu que Gabrielle en devint plus chère à sa maman.

Elle n'avait besoin que d'assurer simplement un fait pour qu'on y ajoutât foi, comme si on l'avait vu; et toute son enfance fut heureuse, parce qu'elle inspirait à tout le monde la confiance et l'amitié.

Fuyez la bouche médisante!
Tous ses propos sont du venin.
L'envie attaque la vertu absente,
Et couvre de défauts le prochain.

LES DEUX AMIS.

Adrien Derval était un enfant d'un excellent caractère. Lorsqu'il eut environ huit ans, il se lia d'amitié avec François de Courcy, dont

le père était venu loger dans le voisinage. Ils allaient à la même école. Comme ils prenaient un grand plaisir à s'instruire, ils avaient coutume d'employer une partie du temps que les autres enfans perdent en de vaines dissipations, à lire ensemble quelques histoires intéressantes, ou à se faire répéter l'un à l'autre leurs leçons. Quoiqu'il regnât entre eux une émulation continuelle à qui remplirait le mieux ses devoirs, ils n'étaient point jaloux des succès l'un de l'autre; et c'était toujours à qui ferait briller son camarade.

N'allez pas croire cependant que le goût de l'étude les rendit graves et sérieux. Ils savaient fort bien s'amuser. Adrien n'avait pas son pareil pour pousser adroitement une boule; et Courcy fouettoit sa toupie avec une perfection singulière. Ils trouvaient seulement, que les plaisirs en sont d'autant plus agréables, lorsqu'ils succèdent au travail; et après leurs amusemens, ils retournaient à leurs livres avec une ardeur nouvelle.

Avec de pareilles dispositions il n'est pas étonnant qu'ils fussent meilleurs écoliers que la plupart de leurs camarades. Aussi les autres étaient-ils fâchés de les entendre louer de leurs maîtres, tandis qu'ils n'en recevaient que des reproches pour leur paresse ou leur ignorance.

Un de ceux-ci, plus méchant que ses compagnons, résolut de se venger d'une supériorité qui l'humiliait. Etant un jour entré dans l'école, lorsqu'il n'y avait personne, il prit les verges et courut les brûler; et le lendemain, il osa dire au maître que c'était Adrien qui les avait jetées au feu.

Adrien fut si surpris de cette accusation qu'il n'eût pas la force de se défendre; mais son ami, qui était sûr de son innocence, ne craignit point d'élever la voix en sa faveur. Oh! monsieur, dit-il au maître, non, mon ami n'est point coupable. Je suis sûr qu'il ne l'est pas. Pourquoi aurait-il brûlé les verges? Vous en êtes-vous jamais servi pour le punir? L'en avez-vous jamais menacé? S'il n'est pas innocent, je ne le suis pas plus que lui; et je veux partager toutes peines qu'il doit recevoir. Le maître fut ravi de voir une amitié si généreuse entre de jeunes enfans; et il soupçonna qu'on pouvait bien lui en avoir imposé. Il jeta les yeux à la derobée sur le petit garçon, qui avait accusé Adrien, et qui était assis à l'autre bout de la chambre. Il le vit sourire malignement, et causer tout bas avec son voisin. Il fit semblant de vouloir sortir pour aller chercher d'autres verges: et tournant brusquement vers le petit garçon, il surprit dans ses mains un bout de cordon rouge, qu'il montrait à son camarade. C'en fut assez. Le maître ne douta plus que ce ne fut lui qui eût brulé les verges, puisque c'était le même cordon dont elles avaient été attachées. Le petit scélérat fut bientôt obligé d'en convenir, et sa joie perfide et cruelle se tourna en honte et en désespoir, lorsqu'il se vit contraint à demander pardon devant tout le monde à Adrien, et à subir le châtiment qu'il avait voulu lui faire souffrir.

Adrien, qui avait eu le temps de revenir de sa première surprise, se jeta au cou de son ami, qui l'avait si bien défendu, et l'embrassa avec des larmes de joie et de réconnaissance.

Leur amitié, depuis ce moment, ne fit que se fortifier tous les jours ; et leurs parens se réjouirent d'une liaison qui leur faisait aimer plus vivement le devoir et la vertu.

Tiens-toi loin du mal et fais le bien.

LES MAÇONS SUR L'ECHELLE.

Le petit Albert se promenant un jour avec son père, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissait et qui était déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manoeuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les échelons d'une échelle, qui haussaient et baissaient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-la? Approchons-nous un peu plus.

Ils virent un homme qui allait prendre un moëlon d'un grand tas, et le portait à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentait le moëlon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisait passer à un quatrième; et ainsi de mains en mains le moëlon parvenait en un moment à la hauteur de l'échafaut, sur lequel étaient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu, Albert, dit le père, de ce que tu vois? Pourquoi tant de personnes sont-

elles employées à bâtir cette maison? Ne serait-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent chacun à leur édifice?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y aurait alors bien plus de maisons qu'il y en a.

As-tu bien pensé, mon fils, répondit le père, à ce que tu me dis-là? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci? Il faudrait donc qu'un homme seul, qui en entreprendrait la bâtisse, se formât dans toutes ces professions; en sorte qu'il passerait sa vie entière à acquérir diverses connaissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jetter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauts; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit?

Ah, mon papa! dit Albert, je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

Tu as raison, mon fils, répliqua le père. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles, et pour lesquelles

il aurait fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudrait en jouir tout seul, n'aurait à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Tu vois combien ils abrègent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils: que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.

LES DEUX MÉCHANTES SOEURS.

Thérèse et Louise de Belmont étaient deux petites filles, que l'on n'aurait jamais prises pour deux soeurs, en voyant la manière dont elles vivaient ensemble. Si Louise avait quelque joujou dont Thérèse eut envie, elle se jetait sur elle pour le lui ravir. Louise se jetait sur Thérèse pour le reprendre. Alors elles se battaient et se déchiraient comme deux chiens hargneux.

Louise voulut un jour avoir une tasse de lait que sa soeur laissait refroidir pour le boire. Aussitôt, selon sa coutume, elle saisit brusque-

ment la tasse, et la porta tout de suite à sa bouche; mais le lait était encore si bouillant, qu'elle se brûla la langue et le gosier. Elle ne pouvait rien prendre sans de vives douleurs; et elle souffrit beaucoup pendant plus de trois semaines.

Un autre jour, Thérèse ramassa le couteau de Louise qu'elle avait laissé tomber sous la table, et elle lui dit: J'ai trouvé quelque chose qui t'appartient. Eh bien, lui répondit Louise, tu n'as qu'à me le rendre. Tu ne dois pas garder ce qui est à moi. Et moi, répartit Thérèse, je veux le garder aussi long-temps qu'il me plaira. A ces mots Louise s'élance sur elle pour lui reprendre son bien; et comme elle ne savait pas que c'était un couteau, elle le prit à pleines mains, et se coupa le pouce jusqu'à l'os. La plaie saigna long-tems; et pendant plus d'un mois, Louise ne put se servir de cette main, ni pour manger, ni pour habiller sa poupée.

Leurs parens, qui étaient chaque jour témoins de leurs vilaines querelles, prirent enfin le parti de les séparer pour avoir quelque repos dans la maison. Eh quoi! deux soeurs que le ciel avait fait naître pour s'aimer, vivent entr'elles comme de cruelles ennemies! Il faut que j'abandonne ces petits monstres; je ne pourrais m'en occuper plus long-temps.

LE FRERE ET LA SOEUR.

Un père avait une petite fille très laide et un petit garçon très beau. Il arriva qu'un jour

ils trouvèrent un miroir sur la chaise de leur mère, et en jouant, ils se regardèrent dedans. Le petit garçon commence à se venter qu'il était beau. La petite fille se fâche, et court à son pére, pour se plaindre de son frère de ce qu'étant garçon, il avait touché au miroir. Le père, qui les aimait également tous deux, les embrassa et leur dit: Je veux, que vous vous regardiez tous les jours dans le miroir; vous, mon fils, afin que vous ne gâtiez pas votre beauté par la laideur du vice; et vous, ma fille, afin que vous couvriez le défaut de votre visage par la pureté de vos moeurs et de votre vie.

DIEU COURONNE LA VERTU.

Une barque légère
Conduisait fils et père
Vers le bord d'un ruisseau.
Le temps était tranquille,
De loin on vit la ville
Et tout proche un hameau.
Mon fils, disait le père:
Si toujours tu veux plaire
A l'Etre tout puissant:
Sois vertueux et sage,
Et un sort sans nuage
Jusqu'au tombeau t'attend.
Vois, contemple cette onde,
Et tel est dans le monde
Un homme vertueux.

Son coeur plein d'innocence
Adore la clémence
Et la bonté des Cieux.

Au bout de sa carrière,
En faisant sa prière,
Il joint ses mains et meurt.

Alors l'Etre suprême
Vient couronner lui-même
Sa vertu, sa candeur.

DURVAL ET COLIN.

Le petit Colin se présenta un jour à la porte de la marquise Durval, avec une corbeille des premières fraises de l'année, qu'il lui apportait en présent de la part de sa mère, l'une des plus riches fermières du canton. Le jeune Durval, qui était dans la cour, lui dit : Ah, te voilà, Colin. Maman est sortie; mais je veux que tu restes, et que tu joues avec moi. Je vous remercie, mon petit Monsieur, lui répondit Colin : ma mère m'a ordonné de m'en retourner bien vîte, et je ne voudrais pour rien au monde lui désobéir. Je vais la trouver; et si elle veut me permettre de venir jouer avec vous, je serai bientôt de retour, je vous le promets.

Tu ferais mieux de rester, répartit Durval, puisque te voici.

Non, en vérité, Monsieur, répliqua le brave Colin. Je ne saurais jouer avec vous, à moins que ma mère ne m'en donne la permission.

Il courut alors de toutes ses jambes vers la ferme; et après avoir fait part à sa mère de l'invitation du jeune Durval, il lui demanda la permission d'aller le rejoindre. Sa mère loua beaucoup son obéissance, et lui permit de retourner au château, lorsqu'il aurait conduit sa vache au paturage. Colin s'acquitta d'abord de son devoir, et se rendit ensuite auprès de Durval qui l'attendait avec impatience.

Après qu'ils eurent joué quelque temps, Durval dit à Colin de manger avec lui des fraises qu'il avait apportées. Dieu m'en préserve, Monsieur, lui répondit Colin. Ma mère les envoie à Madame la marquise: ainsi elles ne sont ni à vous ni à moi. Si votre maman était ici et qu'elle me dit d'en manger, à la bonne heure; je ne serais pas fâché d'en gouter quelques-unes. Mais j'aime mieux à présent ne pas en avoir: ce serait les voler. Durval rougit un peu de honte, en voyant que le petit paysan pensait plus noble que lui; car, pendant son absence, il n'avait pas été si scrupuleux.

On vit bientôt entrer dans la cour la voiture de Mad. Durval qui revenait de la promenade. En apprenant d'un domestique qui était resté auprès de son fils, la manière dont le petit Colin s'était comporté, elle fut extrêmement contente de lui. Elle lui fit donner de quoi se rafraichir, et dit à son fils, qu'avec un émule tel que ce petit garçon il ne pouvait manquer de profiter beaucoup dans sa manière de penser et d'agir. Souviens-toi bien, mon fils, ajouta-t-elle, que ce n'est ni la naissance, ni la richesse, mais une bonne conduite qui nous fait estimer des autres. A qui penses-tu qu'on

fasse le plus d'attention, à un enfant richement vêtu et que l'on traine dans un carosse, mais qui est sauvage, opiniâtre et capricieux, ou à celui qui, vêtu sans faste, mais avec propreté, se montre toujours modeste, officieux et soumis à ses parens? Crois-en la tendresse que j'ai pour toi, mon cher fils, il n'est point de bonheur sans l'estime et l'amitié de ceux qui nous entourent; et j'aimerais mieux te voir pauvre, mais chéri et respecté de tes semblabes, que de te voir vivre dans la richesse avec leur haine et leur mépris.

Durval profita des sages leçons de sa mère. Il s'attacha tendrement au petit Colin, dont les bons exemples lui firent aimer de plus en plus ses devoirs; et l'on ne sait plus aujourd'hui lequel est le plus aimable de ces deux braves enfans.

Une once de vanité gâte un quintal de mérite.

LE MENSONGE ET LA VERITE.

La petite Elise de Beauval était bien malheureuse. Elle avait perdu de bonne heure sa maman; et son père, livré à de grandes affaires, ne pouvait s'occuper de son éducation. Il lui avait donné pour gouvernante une femme d'un caractère inflexible, qui la châtiait sévèrement pour ses moindres défauts. Elise, au lieu de s'en corriger, ne cherchait qu'à les couvrir; et les mensonges ne lui coutaient

rien pour cela. Il est vrai que les domestiques l'avaient aidée à contracter ce vice odieux. Lorsqu'ils lui voyaient commettre quelque faute: Ne craignez rien, lui disaient-ils, je ne vous trahirai-pas; mais, en revanche aussi, vous ne rapporterez rien de ce que vous nous verrez faire. Elise, dans la crainte d'être punie, promittait tout ce qu'on voulait.

Une servante avait un jour brisé, en sa présence, une porcelaine d'un grand prix. Oh! Mademoiselle Elise, lui dit-elle, promettez-moi de ne pas me découvrir, et je vous donnerai en cachette du gâteau qui est dans le buffet. Mais, répondit Elise, si l'on m'interroge, et que l'on m'ordonne de dire la vérité? Eh bien, répliqua la servante, vous n'aurez qu'à répondre, que vous n'en savez rien.

Au lieu que, si vous m'accusez, je dirai que c'est vous, et nous serons battues l'une et l'autre.

C'est ainsi que la pauvre Elise prit la funeste habitude de dire des mensonges. Elle n'en disait d'abord que pour s'empêcher d'être punie; elle en dit bientôt pour le seul plaisir de mentir. Sa gouvernante la voyant devenir si vicieuse, ne voulut pas rester plus longtemps auprès d'elle. Son père ne l'aima plus. Il finit pour la reléguer dans la cuisine, où elle était fort mal reçue, car elle avait pris le parti de rejeter sur les domestiques tout le mal qu'elle faisait. Aussi ne pouvaient-ils la souffrir dans leur compagnie; et ils lui faisaient mille avanies pour l'obliger de sortir. Elle errait dans la maison comme une personne étrangère. Il ne lui restait d'autre ami qu'un petit chien qu'elle aimait beaucoup, parce que, malgré

ses défauts elle avait un fond de bonté naturelle, qui n'aurait demandé qu'à être cultivé avec plus de soin.

Abandonnée ainsi à elle-même, elle eut le temps nécessaire pour faire des réflexions sur sa conduite. Elle ne disait plus que la vérité; mais personne ne voulait la croire.

Elle était un jour assise sous un arbre, et poussait ces tristes plaintes: Que je suis malheureuse! Papa ne m'aime plus et les domestiques ne peuvent me souffrir. Papa ne veut pas me laisser entrer dans le salon, et les domestiques me chassent de la cuisine. Je ne ments plus à présent, et l'on ne veut pas me croire. Tout le monde m'abandonne. Il n'y a que mon pauvre chien qui ait eu toujours de l'amitié pour moi; et il faut convenir qu'il a eu bien de la bonté, car je ne l'ai guère mérité jusqu'à présent.

Madame de Saint-Alphonse était venue ce jour-là faire une visite à Mr. de Beauval, son frère. Il était sorti. En se promenant dans le jardin pour l'attendre, elle entendit, à travers la charmille, les plaintes d'Elise. Elle s'avança vers elle, et la vit qui essuyait ses yeux du coin de son tablier.

Qu'as-tu donc à pleurer, Elise? lui dit elle en l'embrassant.

Ah, ma chère tante, je pleure de ce que je ne suis aimée de personne.

Et d'où cela vient-il donc? J'ai bien peur que tu n'aies été méchante.

Helas! oui, je ne l'ai que trop été. J'ai dit mille et mille mensonges.

Si cela est ainsi, je ne suis pas étonnée de ce que l'on ne t'aime pas.

Mais je ne mens plus à présent, tante. Je ne mentais que parce que l'on m'y avait accoutumée. Hélas! je ne suis pas plus avancée, de dire aujourd'hui la vérité, car on ne m'en croit pas davantage.

Tu le vois, ma chère enfant, lui répondit Madame de Saint-Alphonse, le mensonge est en quelque sorte sa propre punition. La langue dont on s'est servi pour tromper les autres, devient funeste au trompeur lui-même. Tu ne sais pas encore tous les maux que le mensonge peut causer à celui qui s'abandonne à ce vice affreux. Supposons qu'une petite fille, te voyant passer dans la rue, dit que le chapeau que tu portes sur la tête lui appartient: tu aurais beau soutenir que cela n'est pas vrai; les voisins qui savent que tu es une menteuse, la croiraient de préférence à toi, quoiqu'elle mentît elle-même. Supposons encore que les domestiques, à l'heure du diner, allâssent dire à ton papa, que tu as diné dans la cuisine, et qu'ils en disent autant à l'heure du souper; ton papa, ne sachant pas que c'est un mensonge, pourrait le croire, et il ne te croirait pas, toi qui es accoutumée de mentir. Ainsi tu serais obligée d'aller te coucher sans avoir mangé de la journée. Tout ce qui se fait de mal dans la maison, pourrait aussi être mis sur ton compte; et tu serais punie pour les coupables sans l'avoir mérité.

O ma chère tante, s'écria Elise, vous me faites sentir mieux, que jamais, combien le mensonge est une vilaine chose. Je vous promets bien de ne plus mentir de ma vie. Mais qui voudra me croire à présent? C'est moi, ma chère Elise, lui répondit Madame de Saint-

Alphonse, puisque tu me promets de te corriger. Je vais passer quelques mois dans mes terres. Je demanderai à ton papa la permission de t'amener, le veux-tu?

Ah, si je le veux, ma chère tante! Il m'en coutera de m'éloigner de mon papa, mais je ne le quitte que pour revenir auprès de lui, plus digne d'en être aimée.

Monsieur de Beauval venait de rentrer en ce moment. Sa soeur lui fit part des bonnes résolutions d'Elise, et lui demanda son consentement pour l'amener avec elle. Monsieur de Beauval n'eut pas de peine à y consentir.

Elise étant arrivée dans les terres de Madame de Saint-Alphonse, commença bientôt auprès d'elle à changer de conduite. Elle veillait avec soin sur ses pensées, sur toutes ses actions. Lorsqu'il lui arrivait quelque chose de remarquable dans la journée, elle courait aussitôt l'écrire sur ses tablettes. De cette manière, elle savait le soir tout ce qu'elle avait fait de bien ou de mal pendant le jour; et ce tableau lui servait d'encouragement ou de reproche.

Avec ce secour, et les sages conseils de sa tante, elle se comportait déjà si bien au bout de trois mois, qu'elle était chérie non seulement de toutes les personnes de la maison, mais encore de tous les honnêtes gens du voisinage. Mais la meilleure amie qu'elle eut après sa tante, était la comtesse de Luzy, qui demeurait dans un château voisin, et qui invitait souvent Elise à venir passer quelques heures avec ses filles.

Madame de Luzy donnait un jour une fête à tous les enfans des environs. On avait préparé pour le bal une grande salle du château, ou était suspendu un lustre magnifique, qui portait vingt-quatre bougis. Après le diner, les enfans allèrent se divertir dans cette salle. Quelques-uns d'entr'eux avaient mis dans leurs poches des oranges du dessert. Il leur vint l'idée de se les jeter l'un à l'autre, comme des balles à jouer. Les premières parties se passèrent sans accident; mais le jeu s'étant un peu plus animé, une orange lancée avec roideur par une main étourdie, alla frapper le lustre, et brisa une grande partie des cristaux. Une morne consternation s'empara d'abord de la petite troupe. L'un d'eux proposa de sortir de la salle, et de fermer la porte, afin que personne ne pût voir ce qui était arrivé. Elise n'eut pas le temps de donner sa voix dans cette brusque déliberation. Elle fut entrainée par la foule qui se précipitait hors de la salle. Elle crut du moins devoir écrire cet événement sur ses tablettes, et se retira pour cet effet au fond du jardin.

Une demi-heure après, Madame de Luzy étant passée dans le salon, pour ordonner les préparatifs du bal, elle vit son beau lustre tout fracassé. Elle fit aussitôt venir les domestiques, mais aucun ne put lui rendre compte de l'accident, parce qu'il était arrivé pendant qu'ils dinaient. Elle comprit alors que le coupable ne pouvait être que parmi les enfans. On les fit venir en présence de toute la compagnie; mais suivant le complot qu'ils avaient formé ensemble, chacun d'eux interrogé à son tour, répondit qu'il n'en savait rien. Elise

était arrivée la dernière. Lorsqu'on vient à la questionner, au lieu de répondre, elle baissa la tête, et rougit. Tous les soupçons se réunirent alors sur elle. On allait même la condamner sans l'entendre, lorsque sa tante qui sentait bien que son silence ne venait que d'un sentiment de générosité envers ses camarades et la crainte de les accuser, dit à Madame de Luzy: Nous n'avons pas besoin de ses paroles; je sais un autre témoin qui nous apprendra la vérité. Alors elle pria sa nièce de lui donner ses tablettes; et les ayant ouvertes, elle y lut ces paroles, qu'Elise venait d'écrire: J'ai aidé à briser le beau lustre de Madame la comtesse.

Vous avez aidé? s'écria Madame de Luzy. Ce n'est donc pas vous seule qui avez fait ce beau coup?

Non, en vérité, Madame, répondit Elise. Votre lustre à été brisé par des oranges que nous jetions en jouant. Ainsi, je ne suis ni plus ni moins coupable que tous les autres, puisque nous étions tous ensemble.

Comment donc ont-ils osé me dire qu'ils n'en savaient rien? répartit Madame de Luzy. Je vois qu'on m'a trompée. Je ne puis assez exprimer aux menteurs combien je les méprise; mais vous, Elise, je vous en estime d'avantage, et je me fais un plaisir de vous le témoigner devant tout le monde.

On vint avertir, en ce moment, Madame de Saint-Alphonse, qu'un étranger demandait à lui parler. Elle sortit un moment, et rentra avec Mr. de Beauval, qui venait d'arriver chez elle, et qui ayant appris qu'elle était pour toute la journée chez Madame de Luzy, s'y

était fait conduire. Madame de Saint-Alphonse présenta son frère à la comtesse, qui tenait Elise entre ses bras, et lui faisait mille tendres amitiés pour sa franchise. Elise n'eut pas plutôt reconnu son père, qu'elle se jeta à son cou, et l'accabla de caresses. Mr. de Beauval, entrainé par les premiers mouvemens du coeur paternel, la serra contre son sein; mais s'en écartant presque aussitôt: Eh quoi, dit-il, je t'embrasse, comme si tu étais digne de mon amour!

Oh oui, mon frère, elle en est digne, s'écria Madame de Saint-Alphonse. Depuis trois mois, Elise n'a rien fait qui ne soit un sujet de joie pour ses parens. Vous arrivez bien à propos pour vous en convaincre. Elle lui fit alors le détail de ce qui venait de se passer. Mr. de Beauval, transporté de plaisir, embrassa mille fois sa fille. On le pria de passer au château le reste de la journée; et il fut enchanté de la décence et de la grâce des manières d'Elise, et surtout de la candeur qui regnait dans tous ses discours.

En se retirant le soir avec Madame de Saint-Alphonse il lui fit part du projet qu'il avait formé de rester huit jours avec elle. Ces huit jours furent bientôt écoulés, sans qu'il songeât à repartir, tant il avait de regret de se séparer de sa fille. Il ne pouvait plus supporter la pensée de vivre éloigné d'elle. Madame de Saint-Alphonse, qui avait conçu pour sa nièce les mêmes sentimens, proposa à son frère de ne plus faire qu'un seul ménage, pour avoir toujours Elise auprès d'eux. Mr. de Beauval y consentit avec plaisir. Ils partirent en effet tous les trois ensemble pour Paris, et y for-

mèrent la plus douce société. Ainsi, cette même petite Elise, qui n'avait fait d'abord que mettre le désordre et la division dans la maison de son père, devint, en quelque sorte, le noeud qui le réunit avec une soeur chérie, et combla leurs jours et les siens de satisfaction et de joie.

LE ROI LEAR.

ET

SES TROIS FILLES.

Lear, Roi d'Albion avait trois filles, Gonerille, Régane et Cordélia.

Etant devenu vieux et infirme, il forma le dessein de les marier, et de diviser son royaume entr'elles. Il voulut cependant savoir, avant le partage, laquelle des trois l'aimait avec le plus de tendresse, et, pour cet effet, il résolut de les interroger, chacune en particulier, sur leurs sentimens.

Gonerille, l'aînée, qui connaissait bien la faiblesse de son père, répondit qu'elle l'aimait plus qu'elle-même. Eh bien, lui dit le vieillard transporté de joie, je te donne, à toi et à l'époux que tu voudras choisir, le tiers de mon royaume.

Régane, sa seconde fille, ayant oui la même question, répondit à son père, qu'elle l'aimait plus que tout le reste du monde ensemble; et

elle reçut une récompense égale à celle de sa soeur.

Le roi voulut alors interroger Cordélia la plus jeune de ses filles, qu'il avait le plus tendrement chérie jusqu'à ce jour. Cordélia venait d'apprendre ce que ses deux soeurs avaient obtenu par leurs flatteries. Mais l'espérance de recevoir le même prix ne put l'engager à mettre aucune exagération dans sa réponse. „Mon père, dit-elle, je vous aime autant qu'une fille doit aimer son père. Ceux qui en prétendent davantage, ne cherchent qu'à vous flatter."

Le roi, peu touché d'une expression si naturelle, aurait bien voulu pouvoir rappeler ses paroles, et une seconde fois il lui demanda, quel était l'amour qu'elle lui portait. Cordélia ne fit que répéter la même reponse qu'elle venait de lui faire. „Apprends donc, lui dit le roi dans une colère violente, apprends fille indigne, ce que tu perds par ton ingratitude. Puisque tu n'as pas respecté ton vieux père à l'égal de tes soeurs, tu n'auras part ni à mon royaume, ni à mes richesses."

Bientôt après Gonerille fut mariée au Duc d'Albanie, et Régane au Duc de Cornouailles. Le roi leur donna, dès ce moment, à chacune un tiers de son royaume, et leur promit le reste à partager entr'elles après sa mort.

Cependant la renommée avait publiée au loin la sagesse et les grâces de Cordélia.

Allworth, puissant roi des Gaules, la fit demander en mariage: et quoiqu'elle n'eût rien à espérer de l'héritage de son père, il la reçut avec toute la pompe convenable à sa royale naissance.

Accablé de plus en plus par les infirmités et par la vieillesse, le roi Lear ne tarda guère à devenir la proie de l'avidité de ses deux filles ainées et de leurs maris. Ils étaient déjà parvenu, par des usurpations journalières, à mettre le royaume entier en leurs mains. Le vieux roi fut bientôt obligé de se confiner auprès de sa fille ainée Gonerille, avec soixante chevaliers seulement à ses ordres. Au bout de quelque temps, ils parurent encore trop nombreux, et ils furent réduits à la moitié. Enfin, sous le prétexte d'une querelle qu'ils avaient suscitée aux serviteurs du duc d'Albanie, on n'en réserva que cinq au service de leur maître.

Le bon vieux roi navré de douleur et transporté de ressentiment, voulut quitter Gonerille pour aller résider auprès de Régane, dans l'espérance que sa seconde fille aurait plus de respect pour ses cheveux gris, mais elle refusa de le recevoir, à moins qu'il ne se contentât d'avoir un seul chevalier à sa suite.

Enfin, le souvenir de sa chère Cordélia vient se présenter à son esprit. Il reconnut alors la vérité de ce qu'elle lui avait dit sur les flatteries de ses deux soeurs. Quoique le mauvais traitement qu'il venait d'essuyer de la part de deux personnes qu'il avait comblées de ses bienfaits, ne lui laissât rien à prétendre de celle qu'il avait si injustement outragée; il voulut cependant essayer, dans son désespoir, si la misère d'un vieux roi, dont l'esprit était affaibli par les années, et le coeur dévoré par les chagrins, ne pourrait pas engager sa troisième fille à le recevoir sous un toit plus hospitalier, et dans cette pensée il s'embarqua pour les Gaules.

C'est ici que l'on peut voir la différence de sincérité entre les expressions simples et naïves de la tendresse, et les protestations étudiées de l'avarice et de l'ambition. Cordélia, par le seul mouvement de son amour, et sans aucun espoir d'héritage, répandit des larmes vraiment filiales, en recevant le message de son malheureux père. Frémissant de la seule idée, que son oeil, ou celui d'un étranger, pût voir l'auteur de ses jours dans une condition aussi misérable que l'on venait de lui décrire, elle fit partir un de ses serviteurs les plus fidèles, avec ordre de conduire secrétement son père dans quelque bon port de mer; et là, de le revêtir d'habits magnifiques, de lui donner une suite brillante, telle que la demandait sa dignité, et de dépécher de cet endroit, comme du lieu de son débarquement, un ambassadeur qui vint porter solennellement la nouvelle de son arrivée au roi Allworth, son gendre.

Ces ordres ayant été exécutés avec exactitude, Cordélia, accompagnée du roi son époux et de tous les barons de son royaume, qui apprenaient pour la première fois la nouvelle de l'arrivée du roi Lear, vint en grand cortège à sa rencontre. Il reçut de toute la cour l'accueil le plus gracieux et le plus flatteur. Allworth, voulant honorer en lui un hôte royal et le père de son épouse, lui céda pendant son séjour toutes les marques et tous les droits de l'empire. Bientôt après il permit à Cordélia de partir avec une puissante armée, pour rétablir son père sur le trône dont on l'avait dépossédé. Sa piété filiale fut regardée du ciel d'un oeil si favorable, qu'elle vint à bout de vaincre en bataille rangée ses soeurs impies et

de ses maris. Le roi Lear reprit sa couronne, et il jouit en paix pendant quelques années. Après qu'il mourut, Cordélia hérita son royaume, et le fit ensevelir avec toute la pompe royale dans la ville de Leicester.

LES CHATAIGNES.

Alfred était un petit garçon très-gourmand; avait-il une pièce de monnaie, il la dépensait en friandises. Un jour il aperçut sur le marché aux fruits de très-belles châtaignes comme il n'en avait jamais vu. Il demanda à la marchande si ces fruits bruns étaient bons à manger. „Les châtaignes? dit-elle, je le crois bien. Achetez-en seulement, mon jeune Monsieur, elles sont d'un goût excellent, sur-tout quand on les fait cuire sous la cendre chaude.“ Alfred avait déjà donné son argent pour d'autres fruits. Il remplit donc, sans que personne le vît, ses deux mains de châtaignes et les mit dans la poche. Lorsqu'il revint à la maison, il se glissa secrétement dans la cuisine, et n'y voyant personne, il enterra les châtaignes sous la cendre chaude. Bientôt la chaleur commença à les faire griller; ce bruit flattait agréablement l'oreille d'Alfred, qui attisa encore quelques charbons ardens sur les cendres, en les soufflant de toutes ses forces. Tout à coup une châtaigne éclata avec fracas. Les cendres et les charbons lui sautèrent avec une telle force à la figure, qu'il n'y voyait plus, courait çà et là comme un aveugle, pleurait et criait en

même temps. Le bruit et les cris du petit garçon attirèrent tout le monde de la maison dans la cuisine, où son larcin fut découvert. Le petit voleur éprouva de vives douleurs jusqu'à ce que ses yeux fussent guéris. Il se répentit, en versant des larmes, de sa mauvaise conduite.

LES NOIX DOREES.

Plusieurs enfans, la veille de Noël, regardaient l'arbre qu'on a coutume d'élever en ce jour. Les branches en étaient ornées de brillantes lumières et de toutes sortes d'objets de différentes couleurs. Des noix dorées fixaient particulièrement les regards du petit Pierre, et il désirait les avoir. Sa mère lui dit: „Les noix sont un bel ornement de l'arbre; ainsi nous voulons les y laisser suspendues. Tiens, en voilà d'autres.“ Mais Pierre s'écria en pleurant: „Je n'aime pas les noix brunes, je veux ces noix d'or. Oh! celles-là doivent avoir des amandes bien douces.“ La mère savait qu'on ne pouvait souvent mieux punir les enfans capricieux qu'en se conformant à leur volonté. Elle lui donna donc les noix dorées et distribua les noix brunes à ses autres enfans. Pierre, joyeux, cassa les noix avec empressement. Mais à son grand regret elles étaient toutes vides, et ses frères et soeurs se moquèrent de lui. Mais son père lui dit: „Ces noix n'étaient destinées qu'à flatter agréablement les yeux et nullement propres à être mangées. J'en avais collé les coquilles, et je les avais recouvertes

d'un peu d'or faux. Du reste beaucoup de choses dans ce monde ressemblent à ces noix et brillent extérieurement de l'éclat de l'or, tandis qu'elles sont sans aucune valeur réelle. Remarque donc cette maxime:

Ne juge pas sur l'apparence,
Trop souvent elle amuse et trompe l'espérance."

LES LORIOTS.

Pendant un hiver très-rigoureux deux enfans du village allaient au moulin; chacun portait un petit sac de blé sur la tête. En passant devant le jardin du meunier, la petite Berthe fut émue de compassion à la vue de petits oiseaux jaunes perchés sur la haie et qui mouraient de faim. Elle ouvrit son sac et leur jeta quelques poignées de blé. Robert, son frère, la gronda, en lui disant: „Tu es bien sotte d'être si sensible! attends! tu auras certainement moins de farine, et nos parens t'en puniront." Berthe, effrayée, lui répondit: „Il est vrai, j'aurais dû peut-être ne pas avoir pitié de ces oiseaux; mais nos bons parens ne prendront point en mal ce que la bonté de mon coeur m'a inspiré, et Dieu peut nous en récompenser d'une autre manière." Lorsque les deux enfans revinrent chercher la farine au moulin, il se trouva dans le sac de la charitable Berthe une fois autant de farine que dans celui de Robert. Celui-ci ne savait qu'en croire, et sa soeur était très-disposée à regarder cela comme un miracle. Mais le brave meunier,

qui avait entendu l'entretien des enfans auprès de la haie, dit à Berthe: „Ta pitié pour les petits oiseaux qui avaient faim, m'a causé tant de plaisir, que j'ai doublé ta mesure. Quoique je n'aie mis dans ton sac que de la farine, tu dois cependant envisager ce bienfait comme une bénédiction dont Dieu veut récompenser la bonté de ton coeur."

LE LAIT.

Ferdinand, riche garçon de la ville, alla se promener un jour de printemps à une ferme voisine, se fit donner pour quelques sous une jatte de lait, s'assit à l'ombre d'un arbre sur le gazon et après avoir mis dans son lait de petits morceaux de pain, il s'en régala avec un plaisir extrême. Fréderic, pauvre garçon, maigre et pâle de faim et de misère, le regardait tristement, aurait bien voulu avoir sa part du déjeûner, mais il était trop timide pour en demander. Le riche Ferdinand eut bien l'idée de laisser quelque chose au pauvre garçon, mais il ne fit aucune attention à ce bon mouvement de son coeur et continua à manger avec le même appétit. Comme il était sur le point d'achever sa jatte de lait, il aperçut quelques mots tracés sur le fond; il les lut en rougissant, fit aussitôt remplir la jatte une seconde fois, et se fit donner un grand morceau de pain. Alors il appela amicalement le pauvre Fréderic, lui coupa lui-même le pain en petits morceaux, l'engagea avec bonté à le manger de bon appé-

tit, et lui donna en outre tout l'argent qu'il avait sur lui. „Les paroles écrites au fond de cette jatte, disait Ferdinand, devraient l'être aussi sur celles de tous les riches.“ C'étaient les suivantes:

Toi qui peux refuser au pauvre un peu de pain,
Crains d'avoir à souffrir les horreurs de la faim.

LES CERISES.

La jeune Sabine avait une chambre tout-à-fait jolie, mais qui présentait un aspect très-désagréable; elle n'y mettait aucun ordre, et tous les avertissements de sa mère, pour l'engager à la ranger avec plus de soin, étaient inutiles. Un dimanche après-midi, la jeune personne venait d'achever sa toilette, et voulait sortir. Au même instant la fille du voisin lui apporta une corbeille pleine de grosses cerises noires. Comme la table et la corniche de la fenêtre étaient encombrées de vêtemens et de plusieurs autres objets, Sabine plaça en attendant la corbeille sur une chaise recouverte d'une étoffe de soie bleue, et alla se promener avec sa mère dans le village voisin.

Le soir, lorsque Sabine rentra dans sa chambre, et que, bien fatiguée, elle voulut aussitôt se reposer, . . . elle jeta un cri de frayeur, car elle venait de s'asseoir précisément sur la corbeille remplie de cerises. La mère, une lumière à la main, accourut au cri de sa fille. Mais qu'aperçut-elle? Les cerises étaient écra-

sécs, le jus qu'elles exprimaient, coulait sur le parquet, et la robe neuve de Sabine, qui était de taffetas blanc, se trouvait tellement gâtée, qu'il lui fut désormais impossible de s'en servir. Sa mère lui fit une sévère réprimande et lui dit entr' autres: „Tu vois maintenant combien il est nécessaire d'avoir de l'ordre et d'assigner à chaque chose la place qui lui convient. Tu es maintenant bien punie de ta désobéissance et de tes habitudes de désordre; et tu peux t'appliquer ces paroles:

Montrez-vous en tout point économe et soigneux,
Le désordre est toujours un vice dangereux.“

LE PETIT QUERELLEUR.

Le petit Pierre était un méchant garçon, qui ne pouvait vivre en paix avec personne. Il jouait sans cesse quelque mauvais tour à ses frères et soeurs ou aux domestiques. Ses parens lui recommandèrent souvent d'être bon et aimable avec tout le monde; son père le menaça même, s'il continuait à être si insociable, de le séparer des autres personnes et de le laisser tout-à-fait seul. Mais les avertissemens et les menaces ne firent aucune impression sur lui; alors le père fit enfermer ce méchant garçon dans une chambre éloignée, et défendit à tout le monde d'aller auprès de lui et de lui adresser le moindre mot. Enfermé dans la chambre Pierre trouva bientôt le temps long. Il regardait souvent par la fenêtre, espérant à

apercevoir quelqu'un; mais il ne voyait personne. A midi la servante lui apporta son dîner. Pierre alors lui parla amicalement, mais elle ne lui répondit point. Il n'eut aucun plaisir à manger.

L'après-midi lui parut une année: il ne pouvait s'entretenir avec personne, ni parler à qui que ce fût. Il ne voyait dans sa chambre que des mouches; pour se passer le temps, il s'en amusa, les compta et voulut leur parler; mais ce n'étaient que des mouches. Le soir sa soeur, qu'il avait si souvent contrariée, lui apporta une soupe. „Ma chère petite soeur, lui dit Pierre, reste un moment avec moi, fais-moi ce plaisir et donne moi . . . .“ La soeur mit sa soupe sur une table et se retira aussitôt sans dire mot. Bientôt arriva la triste nuit. Pierre put à peine fermer l'oeil! Il se disait sans cesse: „Comment me traitera-t-on demain? faudra-t-il encore vivre enfermé?“ Il se rappela aussi, comment il s'était conduit jusqu'alors avec les autres personnes et comment il agirait à l'avenir à leur égard, si on lui permettait de revenir au milieu d'elles. Le lendemain se voyant de nouveau seul et séparé de tout le monde, ayant besoin tantôt de ceci, tantôt de cela, il se mit à pleurer et ensuite à crier: „Papa! Papa! Maman! ouvrez-moi, laissez-moi sortir: je ne peux plus y tenir. Papa! Maman! Papa!“ Le père le laissa longtemps crier, enfin il entra. Alors Pierre tomba à ses genoux et le supplia de lui permettre de revenir auprès de ses frères et soeurs et d'autres personnes. Mais le père lui dit: „Celui, qui ne veut pas supporter les autres hommes, ne doit pas vivre au milieu d'eux.“ Pierre promit de faire son possible pour se corriger,

et le père lui permit de sortir. En effet, Pierre devint plus gentil et plus aimable avec ses frères et soeurs et avec les étrangers. Si quelquefois il s'oubliait et voulait faire le méchant, son père n'avait qu'à lui dire: „Veux-tu être encore enfermé?“

IL NE FAUT PAS FAIRE LE BIEN UNIQUEMENT POUR RECEVOIR DES LOUANGES OU DES RECOMPENSES.

Catherine revint un jour de l'école en pleurant. „Mon enfant, lui dit son père aussitôt qu'il la vit, quel désagrément as-tu éprouvé? Pourquoi pleures-tu?“ — „Le pasteur, répondit Catherine en sanglotant, est venu aujourd'hui à l'école“ — „Eh bien! dit le pére, tu devrais en être contente“ — „Oui, reprit l'enfant, il a appelé des écoliers à qui il a donné des récompenses, moi, il ne m'a pas appelée: ce que les autres savaient, je le savais aussi bien et encore mieux qu'eux. Il en a loué quelques-uns de ce qu'ils étaient tranquilles et attentifs à l'église. Il me semble, que je m'y conduis, comme on doit le faire; mais il n'a pas dit un seul mot de moi.“ — „Et c'est pour cela, que tu pleures? continua le père. Es-tu donc si affligée, de n'avoir pas reçu d'éloges et de récompenses? Il t'arrivera souvent d'être affligée et mécontente. La récompense ne suit pas toujours immédiatement une bonne action, et

l'homme vertueux est souvent oublié ou négligé; mais on ne doit pas moins rester fidèle à ses devoirs ou à ses obligations. Combien de fois ne te l'ai-je pas dit, mais à ce que je vois, tu n'as pas encore pris mes paroles à coeur." En effet, quoique Catherine eût déja douze ans, elle ne savait pas ce que c'est que le devoir et la vertu; son père fut obligé de lui en parler de nouveau.

LA JAMBE DE BOIS.

Thomas se rendait à une foire, et son fils âgé de douze ans l'accompagnait. Ils virent sur la route un homme hors d'haleine qui traînait péniblement une jambe de bois, et qui leur demanda l'aumône. Thomas lui donnait une pièce de monnaie et lui dit: „Quel malheur, brave homme, vous a fait perdre la jambe?" — „Ah! Monsieur, répondit le mendiant en poussant un profond soupir, c'est moi-même, qui suis cause de mon malheur, je ne puis y penser sans senter redoubler ma misère. Jeune encore, à peu près de la taille de ce jeune homme, je m'amusais a lutter avec un autre garçon de mon âge; il me jetta par terre, tomba sur moi et me cassa la jambe. Oh! quelles douleurs j'en ai ressenties! On m'ôta plusieurs esquilles, une inflammation se déclara, et il fallut me couper la jambe pour sauver ma vie. J'ai perdu de bonne heure mes parens, je ne puis plus travailler comme vous le voyez, et maintenant-alors une larme coula de ses yeux-je

me vois réduit à demander l'aumône. Dieu vous rende mille fois celle, que vous m'avez faite,“ répétait-il, lorsque Thomas et son fils tout émus étaient déjà éloignés. Le père profita de cette occasion pour parler à son fils du peu d'attention, que les jeunes gens ont ordinairement de leur santé ou de leurs membres et lui fit voir, combien de maux les enfans s'attirent, en s'abandonnant à leur malice ou à leur légèreté. Ils peuvent perdre un oeil, un bras ou une jambe, quelquefois même la vie. Cet entretien dura jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au lieu où ils devaient se rendre.

SOUVENT LE BIEN EST DEJA RECOMPENSE DANS CETTE VIE.

On était occupé dans un grand jardin à cueillir les pommes. Tous les enfans du voisinage étaient accourus. Quelques-uns criaient avec impatience: „A moi aussi! une pomme!“ les uns s'approchèrent et en attrapèrent comme ils purent. Les autres se querellèrent et se battirent; car le jardinier jetait malicieusement quelques pommes au milieu d'eux, et il en résultait des disputes et des coups. Le maître du jardin était à sa fenêtre, il aperçut une petite fille, qui avait un panier au bras: elle se tenait à l'écart et ne voulait pas se mêler aux enfans turbulens. L'aimable enfant plut au maître: il la considéra long-temps.

Enfin, quand le travail fut achevé, les enfans se dispersèrent. Notre petite fille vou-

lait aussi s'en aller: mais le monsieur, qu'elle n'avait point aperçu, lui cria de la fenêtre: „Attends, reste-là.“ L'enfant s'arrêta, ne sachant, qui l'avait appelée. Le maître descendit et lui demanda: „Qui es-tu?“ La petite fille répondit: „Mon père est un pauvre journalier. Il a déjà travaillé dans ce jardin, mais à-présent il est malade. Le médecin, qui veut le guerir, a dit, qu'on devait lui donner à manger des fruits cuits; mais nous n'en avons point, et quand nous possédons quelque argent, maman s'en sert aussitôt pour acheter du pain.“ Le maître prit la corbeille et l'ouvrit; mais, loin de renfermer des fruits, il ne contenait pas même une feuille. „N'as-tu donc rien dans ta corbeille?“ demanda-t-il à l'enfant. „Mon père, répondit celle-ci, m'a dit de demander des pommes; mais je n'ai pu m'approcher.“ Le maître remplit la corbeille des plus belles pommes et la rendit à l'enfant en lui disant: „Tu es une bonne fille; si tu restes toujours la même, tu ne manqueras pas de trouver des personnes charitables. Voilà des pommes pour ton père malade, et quand vous n'en aurez plus, vous reviendrez auprès de moi.“ La petite fille le remercia poliment, lui baisa la main et courut pleine de joie auprès de son père à qui elle raconta tout en répétant souvent: „Le Monsieur m'a dit, que, lorsque les pommes seraient épuisées, je n'avais qu'à aller trouver.“ Le maître du jardin fit dans la suite beaucoup de bien à la petite fille.

DIEU A TOUT BIEN FAIT.

Marc, père pieux et éclairé, profitait de toutes les occasions pour rendre ses enfans attentifs aux oeuvres de Dieu, et pour leur apprendre à le reconnaître dans ses oeuvres. Souvent, pendant le travail des champs, il leur expliquait, avec quelle bonté et quelle sagesse Dieu a tout fait et comment il a établi par-tout un ordre admirable. Souvent ses enfans lui demandaient: „Pourquoi cela est-il ainsi et pas autrement?“ Et il leur donnait toujours une réponse, dont ils étaient contens.

Un jour, après le souper, le père était assis sur un coteau à l'ombre d'un arbre, et son plus jeune fils était à ses côtés. Au pied du coteau paissait un troupeau de moutons. Près de là vint à passer un étranger, accompagné d'un chien. Dès que les moutons virent le chien, ils s'enfuirent et se précipitèrent dans les buissons d'aubépines, où ils laissèrent quelques flocons de leur laine, qui s'accrochèrent aux branches. A peine l'enfant l'eut-il remarqué, qu'il fut de mauvaise humeur et dit: „Regarde, papa, comme les aubépines arrachent la laine des pauvres brebis; on devrait abattre de suite ces arbustes, afin q'uils ne fissent plus de mal à ces doux et innocens animaux.“ Le père garda un moment silence, puis il dit: „Tu crois donc, qu'on devrait couper ces broussailles?“ — „Oui, Oui, répondit l'enfant, et bien vîte; je voudrais seulement avoir une cognée.“ Le père se tut de nouveau et ils retournèrent à la maison.

Le lendemain ils se munirent d'une cognée et revinrent au même endroit. L'enfant était

déjà plein de joie, mais en même temps impatient, pourquoi son père ne mettait pas de suite la main à l'ouvrage, et ne coupait pas les aubépines. Il s'arrêta de nouveau au sommet du coteau et dit à son fils: „Entends-tu le charmant ramage des différens oiseaux? Aimes-tu leur chant? Les oiseaux ne sont-ils pas aussi de gentils petits animaux?" — „Oui, répondit l'enfant, ce sont eux que j'aime le mieux.' Un oiseau s'abattit tout à coup sur les aubépines. Il assembla la laine et la porta dans son bec sur un arbre creux. „Regarde, dit le père, cette laine lui sert à préparer à ses petits une couche plus molle; combien cette laine fera douce aux pauvres oiseaux encore tout nus! Les moutons peuvent bien perdre un peu de leur laine; faut-il maintenant couper les aubépines?" — „Non, non," répondit l'enfant, qui pensait à-présent d'une autre manière. „Ne condamne donc point, dit le père, une chose, que tu ne comprends pas; pense seulement, que Dieu a tout bien fait et qu'il a tout reglé avec sagesse, quoique nous ne puissions pas toujours connaître ses vues."

METS DE L'ORDRE EN TOUTE CHOSE.

Ferdinand s'était habitué dès sa tendre jeunesse à avoir en tout le plus grand ordre. Il se levait régulièrement chaque jour à une heure fixe. Tout son temps était si bien partagé, qu'il savait à chaque instant ce qu'il avait à

faire. Tout ce qui lui appartenait ou dont il pouvait avoir besoin, avait sa place déterminée. François, son frère, soit qu'il entreprît un travail, ou qu'il le quittât, était aussi léger que négligent. Il commençait tantôt un ouvrage tantôt un autre, et n'en achevait aucun: le plus souvent il ne savait pas où se trouvait ce qu'il cherchait, ou ce dont il avait besoin : il ne se souvenait jamais en quel endroit il avait placé telle ou telle chose et ne cessait de crier: „Où est ma plume? où sont mes souliers?"

Le père dit un jour après le dîner: „Mes enfans, votre cousin viendra nous voir aujourd'hui, vous savez bien, ses enfans sont bons et studieux: il désirera sans doute savoir, ce que vous avez appris jusqu'à maintenant, et si je suis content de vous. S'il vous fait quelques questions, répondez honnêtement et avec modestie. S'il désire voir vos cahiers . . ." En ce moment le cousin entra: François fut troublé; Ferdinand le reçut avec cordialité. Après un court entretien avec le père, le cousin se tourna vers les enfans. „Eh bien, François, dit-il, tu es de deux ans plus âgé que mon Léopold, tu dois donc déjà très-bien écrire." François se tut et dans son embarras il portait les yeux tantôt sur son père, tantôt sur le plancher. „Je voudrais bien, continua le cousin, voire ton écriture." François sortit pour chercher son cahier. Le cousin s'entretint dans l'intervalle avec Ferdinand, dont il fut charmé.

François ne rentra qu'un quart d'heure après. „Je ne sais pas, dit-il, où peut se trouver mon cahier; ma soeur me l'aura sans doute encore égaré: ce n'est pas la première fois . . . ." „Silence, lui dit son père, en l'interrompant avec

humeur: c'est à toi la faute; nous allons examiner cela, viens avec moi dans la chambre.“

Il fallut aller bon gré, mal gré. Alors le père trouva tout en le plus grand désordre; un soulier était sur une table, le papier et les livres par terre; tout était confondu, rien à sa place. „Je ne m'étonne pas, lui dit-il, que tu n'aies pu trouver ton cahier.“ François, qui, en cherchant son cahier, avait encore augmenté le désordre, ne put cacher sa confusion. Il n'osa plus reparaître devant son cousin.

Quand celui-ci fut parti, le père prit en particulier l'enfant tout confus et lui renouvela en termes sévères les représentations, qu'il lui avait déjà si souvent faites. „Tu vois, lui dit-il, à quoi le défaut d'ordre t'expose. Quelle opinion ton cousin aura-t-il de toi? Ton frère est plus jeune que toi, et cependant il est plus avancé et instruit, parce qu'il fait tout avec méthode. Ta honte ressaillit aussi sur moi. Tu as même été assez pervers, pour accuser ta soeur et pour vouloir t'excuser par un mensonge.“

François se mit à pleurer. „A quoi servent tes larmes, lui dit son père, si tu ne te corriges pas; si dès ce moment tu ne reconnais pas ta faute et si tu ne fais pas tous tes efforts, pour devenir meilleur, je perds toute espérance, que tu ne le fasses jamais....“ François pleura long-temps encore.

L'ENFANT RECONNAISSANT.

Conrad et Christine perdirent de bonne heure leur père et leur mère. Une de leurs paren-

tes, qui était veuve et n'avait pas elle-même beaucoup de fortune, recueillit chez elle les orphelins et les éleva avec tout l'amour et tout le soin, dont elle était capable. Conrad lui donnait beaucoup de peine. Lorsque tous deux furent en âge, leur mère adoptive les fit entrer en service dans une maison vraiment chrétienne. Ils purent y faire des économies, Conrad surtout, qui était plus âgé et plus robuste. Deux ans se passèrent; un jour la bonne veuve tomba d'un escalier et se cassa le bras et la jambe. Aussitôt que Christine eût appris ce malheur, elle demanda à son maître la permission, de quitter pour quelque temps son service, afin d'aller donner ses soins à sa bienfaitrice chérie. Son maître y consentit volontiers, et lui promit même de ne rien retrancher de ses gages.

Conrad, au contraire, s'inquiéta peu du malheureux état de sa mère adoptive. Bien loin, de lui faire le moindre bien, il n'alla pas même la voir une seule fois: sa soeur lui en fit des reproches; il lui répondit: „J'ai entendu assez long-temps murmurer cette vieille marmotte.“ Ces paroles déplurent tellement à son maître, qu'il ne voulût plus garder dans sa maison un homme si ingrat. Conrad se vit alors sans service. Son caractère s'aigrit: il fut bientôt mécontent de lui-même: soit découragement, soit désespoir, il s'abandonna à la boisson. Il finit par tomber dans la plus grande misère, et mourut avant d'avoir atteint sa trentième année.

Enfans, qui vous plaît le mieux de Conrad ou de Christine?

LA BOURSE.

Norbert, fils d'un pauvre charbonnier, était assis un jour sous un arbre, au milieu d'une forêt. Il se lamentait, pleurait à chaudes larmes et priait Dieu avec ferveur. Un seigneur, vêtu d'un habit vert, et portant une étoile sur la poitrine, chassait iustement dans ce bois. Il s'approcha aux cris de l'enfant et lui demanda la cause de ses larmes. „Hélas," dit Norbert, „ma mère ayant été long-temps malade, mon père m'avait envoyé à la ville, pour payer l'apothicaire. En chemin j'ai eu le malheur, de perdre la bourse et l'argent qu'elle renfermait." Le seigneur parla bas au chasseur qui l'accompagnait, et tira ensuite de sa poche une petite bourse de soie rouge, où se trouvaient quelques pièces d'or toutes neuves. — „Serait-ce ici ta bourse?" demanda-t-il. — „Oh! non," reprit Norbert, „la mienne était de peu de valeur, et il n'y avait pas d'aussi bel argent dedans." — „Ce sera donc celle-ci," dit le chasseur, en tirant de sa poche une bourse très-commune. — „C'est celle-là même," s'écria Norbert, tout transporté de joie, en la recevant de ses mains." — „Mon enfant," dit alors le seigneur, „je te fais présent aussi de cette bourse avec l'argent qu'elle renferme, en récompense de ta confiance en Dieu et de ta probité." —

Un autre garçon, qui s'appelait Etienne, entendit parler de cette aventure. Aussitôt que le seigneur retournat dans la forêt pour y chasser, le petit fripon s'assit sous un sapin, hurlant et criant: „O ma bourse! ma bourse! j'ai perdu ma bourse!" — Le seigneur s'approcha

également à ses cris, et lui montra une bourse pleine d'or. — „Serait-ce celle que tu as perdue?“ demanda-t-il. — „Oui, c'est elle,“ répondit Etienne, en étendant les deux mains pour la saisir. Le chasseur, qui se tenait près du prince, dit alors d'une voix courroucée: „Effronté! oses-tu bien tromper ainsi Monseigneur? Je vais te payer, moi, d'une autre monnaye.“ — Là-dessus, prenant une baguette de coudrier, il châtia l'imposteur aussi sévèremeut qu'il le méritait.

LYDIE DE GERSIN,

OU

HISTOIRE D'UNE JEUNE ANGLAISE.

CHAPITRE PREMIER.

La petite Lydie était un jour assise dans un coin du salon, et s'amusait à lire des historiettes pour les enfans, lorsqu'elle vit entrer sa mère, qui était sortie depuis une heure pour des affaires. La petite fille courut vers sa maman avec des transports de joie, et lui dit que sa tante était venue la voir, et qu'elle lui avait fait présent de quelques livres fort jolis.

O ma chère Maman! s'écria-t-elle, il s'agit dans ces livres de petits garçons et de petites filles de mon âge. On y voit tout ce qu'ils

ont fait; et s'ils ont été sages ou méchans. Oh, que je voudrais bien avoir d'autres livres comme ceux-là!

Mad. de Gersin. Tu aimerais donc beaucoup à lire des histoires sur de jeunes demoiselles bien élevées?

Lydie. Oui, Maman; et toi?

Mad. de Gersin. Et moi aussi, sans doute. Lire leurs aventures, c'est comme si on les voyait agir; et je pense qu'il n'est rien de plus agréable, que de voir de braves enfans, jaloux de remplir leurs devoirs, et qui savent ensuite s'amuser, sans être bruyans ou importuns dans leurs plaisirs.

Lydie. Oh, comme je m'amuserais à lire de ces jolies histoires!

Mad. de Gersin. Et serais-tu bien aise d'en voir une, écrite sur toi-même? Penses-tu qu'elle fût jolie?

Lydie. J'ai bien peur de n'être pas assez sage pour cela.

Mad. de Gersin. Je pense, en effet, qu'il y aurait par-ci par-là des traits qui ne seraient pas à ton avantage, comme par exemple, d'avoir un peu de gourmandise, d'impatience, d'entêtement, d'étourderie, d'être quelquefois brusque et pleine d'humeur envers ton petit frère Paulin, lorsqu'il veut toucher à quelqu'un de tes joujoux.

Lydie. Il est vrai, Maman. Mais quelquefois aussi je suis bonne. Il me semble que je voudrais bien l'être toujours, et j'ai du chagrin, lorsque je ne le suis pas. Je ne sais comment cela se fait; mais je pense que je ne suis pas quelquefois maîtresse de n'être pas méchante.

MAD. DE GERSIN. Ne t'imagine pas cela, je te prie, ma chère enfant. Tu pourras certainement t'en empêcher, lorsque tu le voudras. Je vais te dire ce qui se passe en toi. Tu suis toujours ta fantaisie du moment, au lieu d'être constamment décidée à ne faire que ce qui est bien. Par exemple, tu te mets quelquefois à l'étude avec l'intention de bien apprendre ta leçon : tant que cette intention se soutient, les choses vont à merveille; mais s'il t'arrive de rencontrer quelque légère difficulté qui t'embarrasse, alors tes belles intentions s'évanouissent, tu jettes ton livre de côté, et tu te plains d'être fatiguée. Une autre fois, tu entres dans la chambre d'un air joyeux: on te prendrait pour la plus aimable petite personne du monde, lorsque tu viens à t'apercevoir que quelqu'un a pris ta place, ou que tu ne peux avoir dans le moment ce que tu voudrais; et là-dessus ta figure s'alonge, tu prends un air triste, et je t'entends murmurer entre tes dents. Je suis fâchée, Lydie, que tu t'abandonnes à d'aussi mauvaises habitudes.

LYDIE. Et que dois-je donc faire, Maman?

MAD. DE GERSIN. Je vais te le dire : Il faut d'abord désirer de tout son coeur d'être bonne; et je me flatte que c'est-là ta disposition : ensuite, au lieu de ne songer qu'à faire ce qui te vient dans la fantaisie, tu dois prendre la ferme résolution de ne rien faire de ce que tu crois être mal, ou que je t'aie défendu.

LYDIE. Et penses-tu, Maman, que, par ce moyen, je puisse parvenir à être toujours bonne?

MAD. DE GERSIN. Surement, ma chère fille, car il ne tient qu'à toi d'éviter de faire de vilai-

nes choses. Par exemple, à déjeûner je vois souvent dans tes yeux l'impatience que tu as de recevoir ta tasse et ta rôtie. Si tu réfléchissais alors un seul moment, combien cette impatience tient à la gourmandise, penses-tu que tu ne pourrais pas t'empêcher de demander à être servie avant les autres, et de trépigner de dépit de ce que je te fais attendre?

LYDIE. Oui, Maman, tu as raison. Cela ne dépendrait que de moi.

MAD. DE GERSIN. Oui, sans doute, ma fille, et il en est de même dans toutes les autres occasions. Lorsque tu ne te sens pas disposée à apprendre tes leçons, tu n'a qu'à penser un peu, combien il est nécessaire que tu sois instruite de tout ce que doit savoir une jeune demoiselle, et combien l'oisiveté est blâmable. Avec le secours de cette réflexion, tu seras en état de continuer à travailler de ton mieux, sans pousser de vaines plaintes.

LYDIE. Mais, Maman, tu dois en convenir, je ne suis guère indocile pour ma lecture.

MAD. DE GERSIN. Il est vrai; mais c'est parce que la lecture t'intéresse. Or je voudrais, que tu remplisses chacun de tes devoirs par la seule pensée, que tu es obligée de t'en acquitter. Alors tu ferais les choses où tu ne trouves pas beaucoup de plaisir aussi bien que celles qui t'amusent. Surtout je désirerais ardemment de te voir mieux disposée à obliger tout le monde, plus attentive à veiller sur ton humeur et à mettre une douce égalité dans ton caractère.

LYDIE. Mais je suis souvent contrariée dans ce que je voudrais; et alors n'est-il pas tout naturel que j'en aie du dépit?

Mad. de Gersin. Non, ma fille, il est plus naturel encore de prendre patience, en se persuadant bien, que les choses ne peuvent pas toujours aller au gré de nos caprices. Lorsque ton frère Paulin entre dans le salon, et qu'il prend ton livre ou ta poupée, je crois que tu aimerais mieux qu'il n'y touchât pas. Mais faut-il pour cela faire un grand bruit, lui dire des injures, courir après lui, et arracher tes joujoux de ses mains? Ne vaudrait-il pas mieux lui dire avec douceur: „Mon cher Paulin, rends-moi, je te prie, mon livre et ma poupée!" Et s'il ne te les rendait pas tout de suite, comme ce n'est qu'un petit enfant, ne faudrait-il pas attendre un peu, jusqu'à ce qu'il les quittât de lui-même, quoique tu eusses peut-être désiré de les avoir sur le champ? Je puis t'assurer que cela te coûterait beaucoup moins de peine que de te mettre en colère, de grogner, de frapper du pied, et de te rendre importune à tous ceux qui sont autour de toi. Ne le penses-tu pas aussi?

Lydie. Oui, Maman, je commence à le croire. Je ne suis point heureuse quand j'ai de l'humeur, et que je te vois fâchée. Je veux essayer sérieusement de me corriger.

En disant ces mots, Lydie jeta ses bras autour du cou de sa mère, qui l'embrassa avec une vive tendresse, et lui dit: Je suis contente de ta résolution, et j'imagine un moyen pour la soutenir.

Lydie. Oh, voyons, voyons, je te prie.

Mad. de Gersin. C'est d'écrire chaque soir une petite relation de ce que tu auras fait dans la journée. Le lendemain, lorsque nous serons tous réunis dans le salon pour le déjeû-

ner, je la lirai tout haut; et je pense que tu seras bien plus satisfaite de ma lecture, lorsque tu auras été bonne enfant, que lorsque tu auras été méchante.

LYDIE. Oh, ma chère Maman, si je n'ai pas été sage la veille, je ne me soucierais guère de voir mon histoire récitée devant tout le monde.

MAD. DE GERSIN. Ce sera un petit désagrément, je l'avoue, mais il ne tiendra qu'à toi de l'éviter par une bonne conduite. Souviens-toi bien que je commencerai ton histoire dès demain au soir.

CHAPITRE II.

L'heureux essai.

Le lendemain, Lydie, en se réveillant, se rappela la conversation qu'elle avait eue la veille avec sa mère; et elle était résolue de se bien comporter pendant toute la journée. En conséquence, elle se hâta de se lever, aussitôt que sa bonne fut entrée dans sa chambre. Elle se laissa tranquillement habiller, et remercia poliment Justine de ses soins. Après avoir fait sa prière avec beaucoup d'attention, elle descendit dans le salon, embrassa tendrement son papa, sa maman, ses frères et ses soeurs, et s'assit au bout de la table pour déjeûner. Elle attendit, sans impatience, que sa mère eût servi tout le monde: elle ne se jeta point sur les rôties, comme à l'ordinaire, pour choisir la plus grande: elle mangea de fort bonne grâ-

ce, sans trop remplir sa bouche, et sans faire de mal-propreté.

Après le déjeûner, elle suivit sa mère dans son appartement. On lui avait fait cadeau d'une fort jolie encoignure pour y serrer son ouvrage et ses livres: elle en tira un volume, alla s'asseoir dans un coin, et se mit à lire d'un ton aisé et naturel, s'arrêtant à la fin de chaque phrase, avant de commencer la suivante, et donnant la plus grande attention à sa lecture, afin d'en saisir tout le sens.

Elle s'occupa ensuite de sa leçon de grammaire: elle y trouva des difficultés qui étaient faites pour la rebuter, et la mettre de mauvaise humeur; mais elle se souvint aussitôt que sa mère devait écrire l'histoire de sa journée. Cette réflexion lui rendit son courage: elle redoubla d'ardeur, et vint à bout d'apprendre un verbe entier, qu'elle récita sans faute à sa maman.

Pour se délasser de son application, elle prit un canevas où elle s'exerçait à broder des fleurs. Elle y travailla pendant une heure, jusqu'à ce que sa mère lui permît d'aller se récréer dans le jardin. Son frère Charles s'y amusait à cultiver un petit coin de terre qu'on lui avait donné: elle lui offrit ses services; et elle eut même le bonheur de lui donner de fort bons conseils.

A diner, elle se conduisit aussi bien que pendant le déjeûner. Dans l'après-midi elle pria sa mère de lui permettre de jouer avec ses cartons de géographie. Elle venait d'ajuster ensemble tous les états de l'Europe, et se préparait à dire à sa maman les noms des villes capitales de chaque pays, lorsque son petit frère

entra étourdiment dans la chambre, et jetant son chapeau sur la table, brouilla tous les royaumes et toutes les républiques. Lydie était sur le point de s'emporter; mais la crainte de ce que sa mère aurait pu écrire sur ce chapitre, vint s'offrir à son esprit. Elle se contenta de prendre doucement le chapeau de Paulin, et de lui dire : „Je te prie, mon frère, de n'y plus revenir. Regarde tout le désordre que tu as causé : il faut que je recommence.“ Mais le petit garçon qui trouvait quelque chose de divertissant à voir ces cartons voltiger, ne les eut pas vus plutôt remis en place, qu'il jeta de nouveau son chapeau sur la table. Trois fois la soeur eut la patience de rétablir l'ordre dans la géographie de l'Europe, et trois fois le frère eut la malice de le troubler. Lydie enfin, sans se fâcher, ramassa les cartons, et les remit dans leur boîte, en disant à sa mère : „Paulin est aujourd'hui si brouillon, que je ferais mieux de suspendre mes amusemens jusqu'à ce qu'il s'en soit allé.“ „Non, ma chère fille, lui répondit sa mère, il ne te dérangera plus. J'ai voulu voir jusques à quel point tu porterais la modération, et je suis contente de cette épreuve.“ Elle prit alors le petit garçon par la main, et lui dit d'un ton sévère, que s'il s'avisait encore de troubler sa soeur, elle le mettrait hors de la chambre, et, en même temps, elle lui donna des estampes pour s'amuser.

Lydie ne se démentit point de toute la journée. Il vint du monde, elle n'importuna personne, ni par son babil, ni par des jeux bruyans. Elle s'amusa très-innocemment avec sa poupée jusqu'à l'heure du souper; et lorsqu'elle se retira pour aller se mettre au lit,

elle eut le plaisir de recevoir mille tendres caresses de ses parens.

CHAPITRE III.

La rechute.

Le lendemain Lydie à déjeûner entendit avec beaucoup de joie le compte, que sa maman rendit publiquement de sa conduite de la veille. Il en fut de même les jours suivans. On n'avait à lui reprocher ni gourmandise, ni paresse, ni mauvaise humeur; et sa maman commençait à concevoir l'espérance de la voir bientôt se corriger de tous ses défauts. Je suis cependant obligé de vous dire, que cette bonne espérance ne se soutint pas long-temps.

Lydie avait une leçon un peu difficile. Ce qu'elle ne pouvait comprendre la première fois, lui serait devenu plus intelligible à la seconde étude. Mais le courage vint à lui manquer; et il lui échappa des murmures. „Ma fille, lui dit sa maman, je crains que ceci ne figure pas trop bien dans votre histoire;“ et prenant le livre, elle voulut lui expliquer ce qui l'embarrassait. Mais Lydie détourna la tête, et se mit à trépigner. Alors Madame de Gersin posa le livre sur la table, et sans dire un seul mot, elle sortit de la chambre. Elle resta quelque temps dehors; et lorsqu'elle rentra, elle vit sa fille tristement assise dans un coin. Lydie n'osait lever les yeux sur sa mère, ni lui adresser la parole. L'idée de la faute qu'elle venait de commettre après la bonne conduite qu'elle avait tenue pendant une semaine presqu'entière, et

l'honneur qu'elle s'était fait dans tous les esprits, cette idée, dis-je, l'accablait de douleur. Elle aurait donné tout au monde pour que la dernière demi-heure, qu'elle venait de passer, pût revenir. Mais hélas! tous ses regrets furent inutiles.

Après un long intervalle de silence, sa mère lui dit: A quoi penses-tu donc, Lydie?

LYDIE. Ah, ma chère Maman, je pense à la honte que j'aurai demain, lorsque vous lirez l'histoire de ma vilaine conduite de tout à l'heure.

MAD. DE GERSIN. Je t'avoue, ma fille, que je n'aurai guère moins de confusion que toi. Après t'avoir vu goûter la satisfaction que tu devais avoir de toi-même, je m'étais flattée que tu ne retomberais plus dans tes fautes.

LYDIE. Ah, Maman, il n'y a pas une heure que je m'en croyais bien loin.

MAD. DE GERSIN. J'espère, que la honte que tu auras d'entendre le récit de ta folie, t'en préservera pour l'avenir. Ce qu'il te réste de mieux à faire, c'est de tâcher de réparer ta faute, en recommençant ta leçon. Je suis encore prête à te l'expliquer.

Lydie suivit le conseil de sa mère, et profita de ses offres gracieuses. Elle se comporta très-bien le reste de la journée. Mais elle ne fut pas aussi gaie dans ses jeux qu'elle l'avait été les jours précédens; car le repentir de sa faute, et la crainte de l'humiliation qui l'attendait le lendemain, tourmentait cruellement son esprit.

CHAPITRE IV.

L'aveu généreux.

Le déjeûner du jour suivant ne fut pas, comme on l'imagine, bien agréable pour Lydie. Cependant, après avoir fait l'histoire de sa faute, Madame de Gersin ajouta qu'elle en avait témoigné de la honte et du repentir, que d'ailleurs elle avait fort bien appris sa leçon. Ensuite elle l'embrassa, et dit qu'elle pouvait répondre pour elle, qu'elle ne se mettrait plus dans le cas d'avoir à rougir.

Lydie commença sa journée avec la résolution de ne donner contr'elle aucun sujet de plainte. Mais elle n'avait pas ce contentement intérieur, dont son coeur était plein avant sa rechute. Dans le cours des trois ou quatre semaines suivantes, elle fut plusieurs fois sur le point de retomber dans ses premiers défauts. Cependant elle eut la force de se retenir: et souvent, lorsqu'elle était tout près de se livrer à l'oisiveté, ou de répondre avec aigreur, on la voyait rentrer tout-à-coup en elle-même, courir se jeter dans le sein de sa mère, et lui dire, les larmes aux yeux: „Embrasse-moi, ma chère maman, pour m'empêcher de devenir coupable.“

Un jour cependant qu'elle était dans le jardin avec son petit frère, il se saisit d'un bouquet qu'elle venait de cueillir dans l'intention de le présenter à sa maman, et se mit à fuir de toutes ses jambes. Lydie courut à lui pour ravoir son bouquet; mais le petit garçon ne voulant pas le lui rendre, elle se mit en colère, et dans un premier mouvement, elle empoigna les fleurs que son frère tenait par la tige,

et les mit toutes en pièces. Le petit Paulin, ébranlé par la secousse, alla tomber rudement à quelques pas, en poussant de grands cris. Lydie aimait tendrement son petit frère. Sa colère fut aussitôt oubliée: elle courut le relever, et lui demanda pardon. De tendres caresses et une autre fleur qu'elle lui donna, les remirent fort bien ensemble. Personne n'avait été témoin de cette querelle; et Lydie même ne s'en souvint qu'au moment, où elle était prête à se mettre au lit.

Quoiqu'elle ne fût pas absolument exempte de défauts, Lydie était pleine de sentimens d'honneur, et ne pouvait supporter la pensée de tromper personne. Comment laisser dire à sa maman, qu'elle avait été sans reproche toute la journée, lorsqu'elle savait bien le contraire? Cette réflexion l'occupa durant la nuit: et le lendemain au matin, aussitôt qu'elle fut habillée, elle résolut d'aller dire à sa mère ce qui lui était arrivé. Comme elle passait devant une croisée du corridor, elle vit entrer dans la cour une dame qui venait déjeûner à la maison. Ce fut une cruelle mortification pour elle. Cependant elle continua sa marche, et se rendit dans la chambre de sa maman, à qui elle annonca la visite de sa respectable amie. Elle aurait bien voulu lui confier tout de suite le secret qui pesait sur son coeur; mais elle ne savait comment elle devait commencer. Sa mère lui voyant un air d'embarras, lui dit: „Qu'as-tu donc, ma fille? Tu penses apparemment à ce que j'ai à dire ce matin sur ton compte. Va, ne sois pas alarmée. Je n'ai qu'une faute légère à te reprocher; et Madame de Sercy sera charmée d'apprendre la satisfaction

que j'ai de ta conduite.“ „Oh! Maman, s'écria Lydie, je ne puis vous tromper, ni recevoir des louanges que je ne mérite pas.“ Elle lui fit alors le récit de tout ce qui s'était passé la veille dans le jardin.

„J'aurai bien de la honte, ajouta-t-elle, de vous entendre rendre compte de mon emportement, mais je serais plus honteuse encore de recevoir vos éloges et vos caresses, tandis que je penserais que si vous aviez su tout ce que je savais, vous m'auriez traitée d'une manière bien différente.“ Sa maman la prit entre ses bras dans un transport d'affection, et lui dit: „Que le ciel continue de répandre sur toi sa bénédiction, ma chère enfant, et qu'il te conserve cette candeur et cette sincérité qui lui sont si agréables! Embrasse-moi, ma chère Lydie. Je dirai ta faute; mais ce libre aveu que tu viens de m'en faire, te fera plus d'honneur, que si tu n'avais pas été coupable. Il n'est rien que je ne doive espérer de toi, avec des sentimens si nobles. Allons, viens, descendons.“

Quelques jours après cette scène touchante, Madame de Gersin reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée de plusieurs personnes de sa connaissance, que sa fille n'avait jamais vues, et qui devaient passer quelques jours au château.

Le jour où elles devaient arriver, Lydie alla trouver sa maman qui se promenait dans le jardin; et après avoir un peu balancé, elle lui dit qu'elle avait à lui demander une grâce; c'était de ne pas lire son histoire à déjeûner, pendant tout le temps que la compagnie resterait auprès d'elle.

MAD. DE GERSIN. Et pourquoi donc, ma fille?

LYDIE. S'il m'arrivait d'être méchante, je ne voudrais pas l'entendre dire devant des étrangers. J'aurais trop à rougir.

MAD. DE GERSIN. Voilà une raison de plus pour être attentive à ta conduite. Ce serait une folie, de négliger un moment si propre à te corriger de tes défauts.

LYDIE. Mais, Maman, les aller publier devant tout le monde!

MAD. DE GERSIN. Tu ne fais jamais de mal sans être observée par des yeux que tu ne peux tromper.

LYDIE. Oui, Maman, je sais que Dieu les a toujours ouverts sur moi.

MAD. DE GERSIN. Eh bien! ce témoin seul n'est-il pas plus redoutable que tout l'univers ensemble?

Elles furent interrompues en cet endroit par l'arrivée de leurs nouveaux hôtes. Les paroles de Madame de Gersin avaient fait une profonde impression sur l'esprit de Lydie; et depuis ce moment elle veilla sur elle-même avec plus de soin. Pendant les quinze jours que la compagnie passa au château, elle n'eut point sujet d'avoir à craindre la lecture de son journal, où il ne paraissait tout au plus que des fautes légères. Il lui arriva cependant peu après une petite aventure qui mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Les fraises et les estampes.

Lydie était allée passer l'après-midi dans le voisinage chez une de ses amies. Elle rentra

par la porte du jardin; et comme il faisait encore un reste de jour, il lui vint dans l'idée de cueillir un panier de fraises avec ses plus jeunes soeurs. Le panier fut bientôt rempli; et la petite bande joyeuse se rendit en triomphe dans le salon. Lydie présenta le panier à sa mère, et lui demanda si elle pourrait manger les fraises à son souper avec ses soeurs et son frère Paulin. Madame de Gersin y consentit avec plaisir. Elle s'offrit même de lui aider à les éplucher. Lorsqu'elles furent prêtes, et qu'il ne manqua plus que du sucre, Lydie courut à la sonnette pour en demander. Mais tandis qu'elle portait la main au cordon, la porte s'ouvrit, et un domestique entra, tenant une assiette de tartines de confitures qu'on avait préparées pour le souper des enfans.

„Je suis bien fâchée, dit Madame de Gersin, que l'on vous ait fait ces tartines; mais puisque les voilà faites, vous ne voudrez pas sans doute les laisser perdre. Les fraises peuvent très-bien se garder pendant vingt-quatre heures; et vous les mangerez demain au soir à votre souper.“

Cet arrêt ayant été prononcé d'un ton ferme, les enfans virent bien qu'il fallait s'y soumettre sans murmure. Il n'y eut que Lydie, qui après avoir donné l'idée de ce régal, ne put supporter le chagrin d'en être privée. Elle se retira d'un air boudeur dans un coin de la chambre. Ce fut en vain que son petit frère et ses soeurs l'appelèrent pour venir souper avec eux. Elle répondit qu'elle ne voulait rien manger.

„Comment donc, ma fille, lui dit sa maman, n'aurais-tu pas mangé des fraises si on les

avait servies ? Voilà des confitures à la place. Il me semble que tu n'es pas fort à plaindre.“

Lydie sentait bien en elle-même qu'il valait mieux obéir à sa maman que de s'obstiner à bouder. Elle prit cependant ce dernier parti, et répondit qu'elle n'avait plus faim.

„Puisque tu as perdu si vîte l'envie de souper, reprit Madame de Gersin, il faut croire que tu es malade; et dans ce cas, je te conseille d'aller tout de suite te mettre au lit.“

Lydie pouvait encore revenir de son entêtement. Mais une mauvaise honte l'en empêcha. Elle sortit brusquement, sans embrasser ses soeurs ni sa mère, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Avant de se coucher, il fallait aller prendre sa coiffe de nuit dans un cabinet de toilette qu'on lui avait donné. Lydie, en y entrant, fut surprise de voir de tous côtés un grand nombre de jolies estampes, dont les bordures dorées rayonnaient dans tout leur éclat sur le papier fond bleu qui formait la tenture. Elle resta quelques momens dans une extase muette, les yeux fixes et la bouche ouverte. Son humeur s'était dissipée dans cet intervalle, et son coeur n'était plus ouvert qu'à des sentimens de joie. Elle descendit précipitamment dans le salon, pour savoir qui lui avait fait ce cadeau. „C'est moi, Lydie, lui répondit froidement sa mère. Tu avais souvent désiré d'avoir des estampes dans ton cabinet; et comme j'avais été fort contente de toi ces derniers jours, je me suis empressée de remplir tes voeux. J'ai profité cet après-midi de ton absence, pour décorer ton petit appartement, dans la

vue de te causer une surprise agréable, lorsque tu irais te coucher.“

Partagée entre la honte et la reconnaissance, Lydie ne savait auquel de ces sentimens elle devait obéir. Enfin, elle jeta ses bras autour du cou de sa mère, et répandit sur son sein un torrent de larmes. „Oh! ma chère Maman, lui dit-elle, aussitôt que ses sanglots lui permirent de s'exprimer; quoi! j'ai été assez insensée pour m'attirer ta colère, dans l'instant même où tu venais de t'occuper de mes plaisirs! Je ne puis me le pardonner à moi-même. Comment espérer que tu me le pardonnes?“

„Tu ne m'as point donné de colère, Lydie, lui répondit Madame de Gersin. Tu ne m'as inspiré que de la pitié. Je savais combien tu allais souffrir de ta faute. Calme-toi, ma chère fille et sois bien persuadée, qu'il te serait difficile de choisir pour m'offenser un moment, où je ne serais pas occupée de ton bonheur.“

LYDIE. Oh, Maman! combien tu me fais détester ma mauvaise conduite!

MAD. DE GERSIN. C'en est assez, ma chère fille. Tes larmes t'ont épuisée. Tu dois avoir besoin de souper.

Lydie ne fut pas insensible à ce nouveau trait de bonté de sa maman, qui la rappelait si doucement à son devoir. Elle fit se mettre à table auprès de son frère Paulin, et prit une tartine de confitures qu'on lui avait réservée. Elle se mit à manger, sans regretter ses fraises; mais son coeur était encore si plein, qu'elle avait de la peine à avaler les morceaux.

La scène qu'elle venait d'avoir, l'avait trop vivement émue, pour lui permettre de fermer l'oeil pendant les premières heures de la nuit.

Elle les passa à chercher les moyens de réparer ses torts envers sa mère, en se corrigeant de ses défauts. La vue des estampes qu'elle s'empressa d'aller examiner à son réveil, renouvela dans son coeur cette bonne résolution. Elle sentit plus vivement que jamais la nécessité de se vaincre elle-même, et d'y employer toutes ses forces. Ses efforts eurent un succès très-heureux. Après avoir peu-à-peu déraciné quelques mauvaises habitudes qu'elle avait contractées, on la vit bientôt acquérir chaque jour de nouvelles qualités et de nouveaux talens. La docilité qu'elle avait pour les instructions de sa mère, et l'ardeur qu'elle apportait à ses travaux, lui firent faire des progrès rapides dans l'étude, tandis que sa douceur et l'égalité de son caractère la faisaient chérir de tous ceux qui la voyaient. Chacun s'empressait de lui témoigner son amitié par mille petits services; et il n'y avait point de jeune demoiselle dans la contrée, dont on désirât plus vivement le bonheur.

CHAPITRE VI.

La bienfaisance encouragée.

Un ou deux mois après, que Madame de Gersin eut entrepris d'écrire le journal de conduite de sa fille, Lydie était à jouer avec quelques-unes de ses compagnes devant la porte du jardin. Son papa lui avait fait présent d'une petite corbeille de cerises cueillies dans sa serre chaude; et les jeunes demoiselles s'amusaient à les lier en forme de bouquet à des baguet-

tes, ainsi que le pratiquent les fruitières pour les premières cerises qu'elles portent au marché.

Au milieu de ces amusemens, elles virent passer une petite fille assez proprement habillée, qui conduisait par la main son frère âgé d'environ trois à quatre ans. La petite fille s'arrêta pour regarder le fruit nouveau, dont il n'avait pas encore paru dans le pays. Cette curiosité n'avait certainement rien d'offensant; cependant l'une des jeunes demoiselles, dont l'orgueil était excessif, lui demanda d'une voix insolente ce qu'elle voulait, et lui dit de passer son chemin, sans avoir l'impertinence de les regarder. La petite fille voulut aussitôt s'éloigner sans répondre. Mais son frère, à qui la vue des cerises avait fait venir l'eau à la bouche, se mit à crier en pleurant: „J'en veux manger.“ Ce qui lui attira à son tour une rebutade de la part de la jeune demoiselle, qui l'appela petit singe, et se mit en devoir de le chasser. La petite fille le prit alors dans ses bras, et l'emporta.

Lydie était indignée de la dureté de sa compagne. „Comment as-tu pu, lui dit-elle, traiter si cruellement ces petits malheureux? Pourquoi n'aimeraient-ils pas les cerises aussi bien que nous, surtout dans un temps où elles sont si rares?“ Elle courut aussitôt après les enfans, et mit dans la main du petit garçon le bouquet de cerises qu'elle venait de lier. „Tiens, lui dit-elle, mon petit ami, lorsque tu auras fini de jouer avec elles, tu pourras les manger; mais il faudra en donner à ta soeur.“ „Oh, oui, répondit-il, toujours à ma soeur la moitié. Tiens, tiens, regarde, Louison.“

„Mais il faudrait dire: Je vous remercie, Mademoiselle,“ dit Louison, en faisant une jolie révérence. „Merci, Mademoiselle,“ répéta le petit garçon avec un joyeux sourire.

Lydie se trouva fort contente d'elle-même en s'en retournant, et ne put s'empêcher de penser que sa maman l'aurait approuvée, si elle l'avait vue. Mais elle était trop modeste pour aller lui dire ce qu'elle avait fait; et quoique rien ne lui causât autant de plaisir que les louanges de sa mère, elle savait qu'une bonne action perd tout son prix, lorsqu'on la fait en vue de quelque récompense. Cependant ce trait ne demeura pas ignoré. Sa bonne qui se promenait alors dans le jardin avec un enfant sur ses bras, avait vu tout ce qui s'était passé. Elle fut si enchantée de la conduite de Lydie, qu'elle courut en rendre compte à sa maîtresse. Madame de Gersin n'en dit pas un mot à sa fille de toute la journée. Mais imaginez quelle fut la surprise de Lydie, lorsque le lendemain à déjeûner elle entendit toute l'histoire dans le journal de sa maman! Il serait difficile de peindre le plaisir qu'elle ressentit, en recevant des éloges aussi doux que ceux dont elle fut comblée. Sa mère lui demanda, si elle savait comment s'appelaient les parens de la petite fille, et où ils demeuraient. „Non, Maman, répondit Lydie: tout ce que je sais, c'est qu'elle s'appelle Louison. Ses habits sont assez propres, mais je ne la crois pas riche; et les orteils de son frère passaient à travers les souliers. Si tu veux me le permettre, Maman, je lui donnerai le fourreau que je viens de quitter. Je pense aussi que les souliers rouges, qui sont devenus trop courts pour Paulin, iraient

à merveille au petit garçon.“ „Fort bien, répartit sa maman, je veux te donner le plaisir de faire ces cadeaux. Tu peux les demander de ma part à ta bonne. Et puis, j'ai dans mon armoire un coupon de grosse toile. J'en couperai un tablier que tu coudras pour la petite fille.“

Lydie n'oublia point la permission qu'elle avait obtenue. Elle courut aussitôt chercher le fourreau et les souliers, dont elle fit un paquet. Ce n'est pas tout. Aussitôt que sa Mamam lui eut coupé le tablier, elle se mit à le coudre avec autant d'adresse que de propreté. La jeune Duparc vint la voir tandis qu'elle y était occupée, et ne put s'empêcher de lui témoigner la surprise où elle était de la voir travailler à un ouvrage aussi grossier. „J'admire, lui dit-elle, comment ta mère te laisse user tes jolis doigts sur cette toile dure. C'est un travail qui convient mieux à ta femme-de-chambre qu'à toi. Voilà une jolie occupation pour une jeune demoiselle, de faire des tabliers à de petites paysannes.“

Lorsque Mademoiselle Duparc se fut retirée, Lydie fit part à sa mère des discours de son amie. „Je suis bien fâchée, répondit Madame de Gersin, que l'on s'avise de t'inspirer de pareilles idées. Est-ce qu'il serait au-dessous de toi de te rendre utile à tes semblables? Tes jolis petits doigts, pour me servir de son expression, ne t'ont pas été donnés en vain; et quoique Mlle. Duparc ne fasse usage des siens que pour pincer les cordes de sa harpe, je pense qu'on peut les employer encore mieux à des ouvrages utiles.“

Lydie. J'aime bien aussi à m'en occuper, Maman.

Mad. de Gersin. C'est un de tes devoirs, ma chère fille. Mais surtout ne crois jamais, qu'il soit messéant de travailler pour les pauvres, et de leur rendre tous les services qui sont en ton pouvoir. Les petites filles n'ont pas beaucoup d'argent. Leurs habits ne leur appartiennent pas. L'unique chose dont elles puissent disposer, c'est leur temps. Si elles consacrent quelques heures de leur récréation à travailler pour leurs pauvres voisins, elles nourrissent et fortifient en elles-mêmes des sentimens propres à les honorer, et font le seul acte de charité peut-être, qui soit à leur portée. Tu n'avais pas de tablier à donner à la petite fille, c'est pourquoi je te fais travailler à celui-ci, afin que tu puisses avoir le plaisir de faire un cadeau qui vienne effectivement de toi. J'espère, que dans tout le reste de ta vie, tu regarderas comme l'un des plus grands plaisirs celui de faire de bonnes oeuvres. Mlle. Duparc serait, je crois, bien honteuse de ce qu'elle t'a dit, si elle était mieux instruite de ce que la religion et l'humanité nous prescrivent à ce sujet.

Lydie. Sa maman ne la laisse pas manquer d'argent, et je pense qu'elle en sait faire des charités.

Mad. de Gersin. Je ne la crois pas non plus d'un mauvais naturel, mais elle n'a pas un grand mérite de donner quelque chose de son argent, lorsqu'elle en reçoit de sa mère pour ses moindres fantaisies. Elle montrerait un bien meilleur esprit de charité, si elle portait de moins beaux habits, ou si elle donnait moins

de temps à ses plaisirs, afin de se rendre plus secourable aux pauvres. La charité, ma fille, veut dire l'amour de notre prochain; et nous sommes bien plus sures que cet amour est sincère, lorsqu'il nous porte à nous priver d'une chose, qui nous serait agréable, en faveur des autres, ou à prendre quelque peine pour les obliger.

Lydie. Eh bien, Maman, au lieu d'aller jouer cet après-midi dans le jardin, je finirai mon tablier. Mais à-présent je suis très-fatiguée, et je vais prendre un peu l'air.

Mad. de Gersin. Oui, ma chère Lydie, j'allais t'y engager.

CHAPITRE VII.

La guirlande.

Lydie eut beau faire exactement le guet, il se passa quelques jours avant qu'elle pût revoir la petite fille et le petit garçon. Un matin cependant, comme elle était assise auprès de la fenêtre, elle les vit venir. Elle descendit aussitôt avec légèreté, et les joignit au moment où ils passaient devant la porte. Dans sa précipitation, elle avait oublié de prendre les cadeaux qu'elle leur destinait. Elle les pria d'attendre une minute, courut à sa chambre, et revint bientôt avec le tablier, les souliers et le fourreau qu'elle leur donna. Les enfans firent éclater la joie la plus vive en recevant ces présens, et surtout le petit garçon qui ne cessait de s'écrier: „O mes jolis souliers! mes jolis souliers!"

Lydie le fit asseoir sur un banc, tandis que sa soeur le chaussait. Elle voulut ensuite essayer elle-même le tablier à Louison; et après les avoir bien caressés l'un et l'autre, elle les congédia. Elle avait été si occupée de leur parure, qu'elle avait oublié de leur demander le nom de leurs parens, et oû ils demeuraient. Il s'était passé plusieurs jours, et Lydie ne se souvenait presque plus de ses petits favoris. Uu matin, qu'elle s'était levée de bonne heure et qu'elle se promenait dans le jardin avant le déjeûner, elle aperçut quelque mouvement auprès de la porte. Elle courut de ce côté pour voir ce que c'était. Elle reconnut bientôt Louison et son petit frère. Ils tenaient à la main une guirlande faite des plus jolies fleurs, avec des noeuds de ruban. „Qu'avez-vous là, mes amis? leur dit Lydie, et qu'en voulez-vous faire?“ „C'est un petit présent, répondit Louison, que je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien accepter. Aujourd'hui c'est le premier dimanche de Mai, la fête des fleurs. Ma mère et moi, nous nous sommes levées de bonne heure, pour vous faire cette guirlande, dans la pensée qu'elle pourrait vous faire plaisir.“

Lydie transportée de joie, remercia tendrement Louison, et courut dans la chambre de sa maman pour lui montrer sa guirlande. „Elle est fort jolie, lui dit Madame de Gersin; et la mère de la petite fille nous montre bien de l'attention et de la reconnaissance. Mais tu devrais faire quelque don à ces enfans. Car quoique je pense bien que ce n'étaient pas les vues de leur mère, en nous envoyant la guirlande, c'est un usage établi dans ce jour. Va leur porter cet écu de six francs.“

Lydie courut de toute sa vîtesse, mais il était trop tard. Louison avait reçu ordre de sa mère de ne pas s'arrêter, de peur d'avoir l'air d'attendre quelque chose. Il lui avait été prescrit de ne pas prendre d'argent, malgré les offres les plus pressantes, mais de le refuser poliment, et de dire que sa mère serait fâchée contre elle, si elle en recevait.

Dans le transport de sa joie, Lydie avait encore oublié de demander à Louison le nom et la demeure de ses parens. Mais Madame de Gersin fut si touchée de l'attention délicate de la mère de la petite fille, qu'elle fit faire des perquisitions pour la découvrir. Elle apprit qu'elle se nommait Dutems, que c'était une femme très-honnête et très-industrieuse, qui tenait une petite école et travaillait à des ouvrages de couture.

Lydie, après avoir montré sa guirlande à tous les gens de la maison, l'avait suspendue dans sa chambre; et lorsqu'elle avait un moment de loisir, elle courait l'admirer et jouer avec elle.

Le lendemain, à son réveil, elle ne manqua pas de l'aller visiter. Mais elle vit avec chagrin que toute sa beauté s'était évanouie. Les tulipes avaient la tête abattue, les autres fleurs étaient flétries, et toutes leurs couleurs fanées. Lydie porta tristement la guirlande à sa mère, pour lui montrer combien elle était changée. „Ma chère enfant, lui dit Madame de Gersin, avais-tu oublié que toutes les fleurs sont sujettes à se flétrir? Elles tirent leur nourriture de la terre. Il faut donc bien qu'elles meurent, lorsqu'elles en sont séparées.“

Lydie. Mais comment la terre peut-elle les nourrir, Maman?

Mad. de Gersin. Comme les sucs de la viande que tu manges, te nourrissent, de même la fleur attire le suc de la terre. Ce suc circule dans toutes les parties de la fleur, et les alimente. Suivant les différens canaux où il passe, il prend différentes couleurs, quelquefois seulement un beau verd: il est même des fleurs, comme les lis, où il ne prend aucune couleur, et la fleur reste blanche. La terre est appelée la mère des plantes, et elle les nourrit, comme une mère nourrit son enfant. Si la fleur est arrachée de son sein, elle se flétrit; comme ton frère, que je nourris, périrait bientôt, si je cessais de l'allaiter.

Lydie. Tu m'as dit, Maman, que c'était Dieu qui prenait soin de moi.

Mad. de Gersin. Certainement, ma fille; et sans le secours de Dieu, la terre ne pourrait nourrir ses plantes, ni la mère son enfant. Mais en général, Dieu se plaît à soutenir les enfans par le moyen de leurs parens. Et comme les parens se font un devoir d'être les instrumens de la bonté de Dieu envers les enfans, de même les enfans doivent se faire un devoir de respecter et de chérir leurs parens, suivant le commandement qu'ils en ont reçu de Dieu même.

Lydie. Aussi, Maman, ai-je beaucoup de respect pour toi.

Mad. de Gersin. Tu sais aussi que je t'aime avec une bien vive tendresse. Je me fais un plaisir de te dire que je fus hier fort contente de toi. Lorsque je t'appelai pour ta leçon, quoique tu fusses occupée à jouer avec ta guirlande, tu la quittas tout de suite, et tu vins me trouver. Pour te récompenser de ton obéis-

sance, je veux cet après-midi, lorsque tu auras rempli tous tes devoirs, te mener chez la mère de Louison, pour lui rendre visite.

Cette partie de plaisir promettait beaucoup de joie à Lydie; mais elle n'en fut que plus attentive à bien apprendre ses leçons.

CHAPITRE VIII.

L'école de village.

Le temps fut aussi beau dans l'après-midi qu'on aurait pu le désirer. Madame de Gersin partit avec Lydie, accompagnée d'un domestique, qui portait dans ses bras le petit Paulin. Ils arrivèrent au bout d'une demi-heure chez Madame Dutems. Ils la trouvèrent dans une grande salle fort propre, autour de laquelle on voyait assis sur des bancs adossés à la muraille une vingtaine d'enfans. Louison et son frère étaient du nombre. La petite fille était occupée à marquer des mouchoirs, et le petit garçon s'amusait à regarder les images de son alphabet. Tous les enfans se levèrent à l'arrivée de Madame de Gersin; et comme l'heure de l'école était près de finir, leur maîtresse allait les congédier. Mais Lydie et sa mère prièrent Madame Dutems de ne pas les interrompre. On les fit rasseoir. Madame de Gersin examina les livres des uns et les ouvrages des autres, et fit une foule de questions à Madame Dutems sur sa famille et sur ses élèves, tandis que Lydie regardait avec amitié Louison, admirait son adresse et la propreté de son travail. Pour le petit Paulin, il écou-

tait de toutes ses oreilles un perroquet perché sur un pupitre, qui répétait B-A, BA; C-A, CA; D-A, DA; etc., ce qu'il avait appris en l'entendant répéter aux enfans; et je dirai même qu'il y en avait plusieurs d'entr'eux qui ne le savaient pas si bien.

Madame de Gersin avait apporté de petits cadeaux pour Madame Dutems et pour sa famille. Ils furent reçus avec beaucoup de reconnaissance. Les écoliers s'étant bientôt retirés, Madame Dutems invita ses hôtes à passer dans le jardin, où elle leur fit servir à goûter. Le repas fut très-joyeux, et Madame de Gersin se retira fort satisfaite de sa visite, ainsi que Lydie et Paulin.

CHAPITRE IX.

Le petit agneau.

Quelques jours après cette visite, Lydie vit de sa fenêtre la petite Louison, qui tenait sous son bras quelque chose, qu'elle paraissait avoir beaucoup de peine à porter. Lorsque la pauvre enfant fut arrivée devant la porte du château, elle s'arrêta et regarda à travers le trou de la serrure, n'osant prendre la liberté de tirer la sonnette. Lydie était déjà descendue, pour savoir ce qu'elle demandait. Quelle fut sa surprise, de voir dans les bras de Louison un petit agneau, âgé tout au plus d'une quinzaine de jours! Il avait été donné à Louison par un fermier dont les enfans allaient à l'école chez sa mère. Louison lui avait mit autour du cou une guirlande de fleurs des champs. Elle

venait le présenter à Lydie, et l'obligea par ses prières de vouloir bien l'accepter. Au milieu de sa joie, Lydie se souvint fort à propos, que sa mère avait eu l'intention de donner quelque chose à Louison pour sa guirlande de fleurs. Elle pria la petite fille d'attendre qu'elle eût été montrer l'agneau à sa maman. Elle revint bientôt avec un écu de six francs qu'elle voulut mettre dans la main de Louison; mais celle-ci ne consentit jamais à le prendre, disant que l'agneau ne lui avait rien couté, non plus que les fleurs de la guirlande, et que sa mère lui avait absolument défendu de rien recevoir.

„Mais au moins, reprit Lydie, tu ne refuseras pas de déjeûner avec moi.“ Elle la prit aussitôt par la main, la fit asseoir sur un banc, et courut avec la permission de sa mère chercher dans l'office un gâteau, et cueillir dans le jardin des fraises et des cerises. Elles mangèrent ensemble de fort bon appétit, et virent arriver avec regret le moment de se séparer. Lydie fit alors à Louison une petite provision de fruits et de friandises pour son frère; et Louison ayant donné un tendre baiser à l'agneau prit congé de Lydie, en lui recommandant de bien soigner le petit animal, de lui donner deux ou trois fois par jour du lait chaud, et de le retirer la nuit dans sa chambre.

On croira sans peine, que Lydie destina dès ce jour une partie de ses heures de récréation aux soins qu'exigeait son élève. Il était à la vérité d'une tournure charmante, et ses tendres bêlemens auraient fait naître un vif intérêt dans un coeur encore moins sensible que celui de Lydie.

Le plaisir que lui donnait cette innocente

créature, la conduisit naturellement à penser à la bonne Louison, et à s'entretenir sur son compte avec sa maman. Elle lui faisait observer que Louison, quoiqu'elle fût pauvre, et qu'elle ne fût jamais allée dans la bonne compagnie, se conduisait toujours d'une manière décente, et parlait avec beaucoup de douceur et de politesse.

„Ma chère enfant," lui répondit Madame de Gersin; „lorsqu'on a une modeste opinion de soi-même, et que l'on veille avec soin sur toutes ses paroles et toutes ses actions, il arrive rarement que l'on dise ou que l'on fasse quelque chose dont on ait à rougir."

„La crainte d'offenser les autres nous rend polis et réservés; et si nous nous attachons à parler toujours d'une manière obligeante, nous ne serons pas en peine de trouver les expressions. C'est l'étourderie et la vanité qui gâtent nos actions et nos manières; et ces défauts sont insupportables dans un enfant, soit qu'il doive la naissance à des parens riches ou à de pauvres gens. Les enfans ne peuvent se rendre agréables que par la soumission et la douceur, par des manières respectueuses envers tout le monde. Comme ils n'ont point encore de connaissances, et qu'ils ne disent ou ne font rien qui puisse mériter l'attention, ils doivent regarder les autres comme au-dessus d'eux, quelle que soit leur naissance, et se croire obligés envers toutes les personnes qui daignent s'occuper de leurs plaisirs ou de leurs besoins. Les amis de notre maison, ainsi que les domestiques, te montrent de la bienveillance, et ne perdront point ce sentiment, tant que tu continueras de te bien comporter envers eux. Mais lorsque les enfans s'avisent de vou-

loir disputer avec les grandes personnes, de leur parler insolemment, ou de prétendre savoir mieux qu'elles ce qu'il faut faire, ils se rendent aussi ridicules que désagréables. Ce qui te plaît dans Louison, c'est qu'elle semble n'avoir d'autre désir que de se trouver avec toi, de faire ce qui peut te donner du plaisir, et de te montrer sa reconnaissance. C'est aussi ce qui te fera aimer de tous ceux qui t'environnent, s'ils trouvent en toi les mêmes dispositions.“

CHAPITRE X.

Les sacs à ouvrage.

Pendant le cours de l'été, une tante de Lydie, qui demeurait dans les environs, fut obligée d'entreprendre un grand voyage. Comme elle ne pouvait emmener avec elle sa fille Henriette, elle pria Madame de Gersin de vouloir s'en charger jusqu'à son retour.

Henriette était à-peu-près de l'âge de Lydie; et quoique les filles aînées de Madame de Gersin eussent pour elle beaucoup de soins et de complaisances, Lydie était sa compagne favorite: et elle se plaisait extrêmement dans sa société.

Un jour, une dame, liée d'une étroite amitié avec la famille, vint lui rendre visite, et fit présent à chacune des deux petites demoiselles d'un sac à ouvrage de satin, enrichi d'une broderie en or. Il y avait dans chaque sac une ménagère avec des aiguilles et de la soie, un dé d'argent, une paire de ciseaux d'acier fin, et de plus une belle bande de mous-

seline, faufilée sur un joli dessin pour un tour de gorge.

Henriette quoique d'un excellent caractère, était extrêmement étourdie, et encore plus négligente. Elle avait l'habitude de laisser ses livres, ses joujoux, ses poupées dans tous les coins de la maison; en sorte qu'elle avait souvent le chagrin de les perdre, ou de ne les retrouver que dans le plus mauvais état. La dame qui venait de lui faire ce présent, ayant appris qu'elle avait un si triste défaut, lui recommanda particulièrement d'avoir bien soin de son sac à ouvrage: et elle exigea des petites amies, que chacune d'elles portait son sac, lorsqu'elles iraient la voir.

Pendant les premiers jours, Henriette oublia rarement de remettre toutes ses petites affaires en leur place, et d'en prendre soin. Un matin elle était allée avec Lydie travailler au frais dans un pavillon du jardin. Lydie, lorsqu'elle eut fini son ouvrage, le mit dans son sac, qu'elle passa à son bras. Henriette en fit de même; mais en sortant du pavillon, elle eut envie d'aller cueillir quelques fleurs pour en faire un bouquet. Comme le sac la gênait dans ses opérations, elle le posa sur une pièce de gazon voisine. Pendant qu'elle arrangeait les fleurs, elle vit le petit agneau de Lydie, qui passait sa tête à travers les barreaux d'une palisade, et poussait des bêlemens pour l'appeler. Elle courut à lui, le caressa, lui donna à manger dans sa main, et ne cessa de jouer avec lui, qu'en pensant tout-à-coup, qu'elle aurait à peine le temps de s'habiller pour le diner.

Le sac était resté sur le gazon; Henriette ne s'en souvint que dans la soirée, lorsqu'elle voulut reprendre sa broderie. Elle courut aussi-

tôt le chercher: elle le trouva, mais dans l'état le plus déplorable. Il était tout en lambeaux, couvert de sable et de boue. La ménagère et la mousseline étaient déchirées. Les ciseaux, le dé et les aiguilles étaient dispersés. Ceux d'entre vous, qui ont reçu quelque cadeau d'une main chérie, et qui l'ont vu détruit par leur négligence, pourront se faire une idée du chagrin que la petite fille ressentit à la vue de ce désastre. Elle resta d'abord stupide d'étonnement. Elle se mit ensuite à examiner toutes les pièces l'une après l'autre; et lorsqu'elle les vit entièrement délabrées, elle ne put s'empêcher de verser des larmes, et de pousser de tristes lamentations. Le jardinier ayant entendu ses cris accourut de l'autre bout du jardin, pour savoir ce qui lui était arrivé. Elle lui raconta son malheur et lui demanda, qui pouvait lui avoir joué ce vilain tour. Le jardinier répondit que c'était grand dommage, mais qu'il ne doutait pas que ce ne fût le petit chien, parce qu'il l'avait vu rôder dans les environs.

Henriette ne vit d'autre parti à prendre, que de ramasser les morceaux, et de les porter tristement à la maison. Ceux-mêmes qui blâmaient sa négligence, ne purent s'empêcher de lui témoigner de la pitié. Elle trouva surtout des consolations dans l'amitié de la tendre Lydie, qui essuyait ses larmes en pleurant avec elle.

Le lendemain, comme elles s'entretenaient ensemble de cet accident, Henriette dit que son plus grand chagrin était de penser que Madame de Salvières, qui lui avait fait ce cadeau, ne manquerait pas de savoir qu'elle en avait eu si peu de soin, et qu'elle ne pouvait soutenir l'idée de la voir fâchée contre elle. „Mais, ajouta-t-elle, la femme de chambre m'a

dit, qu'elle avait un morceau de satin justement de la même couleur que mon sac, et que sa cousine, qui était marchande de modes, le lui broderait comme l'autre; qu'elle ferait aussi une ménagère toute pareille, et qu'ainsi je n'aurais qu'à me procurer de la mousseline, et à me faire copier un dessin sur le morceau qui m'est restée: de cette façon, Madame de Salvières ne saurait rien de l'accident. Quant à maman, elle est sortie; et je recommenderai à tout le monde qu'on ne lui dise pas un mot de cette aventure.“

„Tu sais qu'elle est mon amitié pour toi, lui répondit Lydie, et combien je serais fâchée de te voir du chagrin. Mais je ne puis approuver le complot que tu me proposes: et je suis sûre que tu ne l'approuves pas toi-même au fond de ton coeur. Si tu ne peux à-présent soutenir l'idée de voir Madame de Salvières, je pense que tu seras bien plus effrayée de la voir, lorsque tu songeras que dans ce même instant tu cherches à la tromper. Combien il te serait cruel de l'entendre te donner des éloges sur le soin que tu as pris de ton sac à ouvrage, en sentant en toi-même les reproches que tu as à te faire à ce sujet! Quand personne ne découvrirait le mystère, tu serais malheureuse; et s'il venait à se découvrir, que ferais-tu?“

„Ah! tu vaux bien mieux que moi, ma cousine,“ s'écria Henriette, en se jetant dans ses bras. „Maintenant que tu m'as fait envisager la chose, je sens bien que maman serait indignée contre moi du parti que je voulais prendre. Il n'y en a pas d'autre que d'avouer tout à Madame de Salvières. Mais combien j'aurai de confusion!“

CHAPITRE XI.

La visite.

Quelques jours après cette aventure, toute la famille de Madame de Gersin reçut une invitation pour diner de la part de Madame de Salvières. Lydie, avant de partir, voulut prendre conseil de sa maman sur la conduite qu'elle devait tenir. „Maman, lui dit-elle, il vaudrait mieux, je crois, ne pas emporter mon sac. Cela donnerait trop de mortification à la pauvre Henriette. Il semblerait que je voudrais faire voir que j'ai été plus soigneuse qu'elle. Cependant, je ne voudrais pas paraître incivile aux yeux de Madame de Salvières qui m'a recommandé d'avoir mon sac, quand j'irais chez elle."

Lydie reçut les plus tendres caresses de sa maman pour sa délicatesse et sa générosité. „Madame de Salvières, lui dit-elle, qui doit déjà savoir l'histoire de ta pauvre cousine, devinera aisément la raison qui t'aura fait laisser ici ton sac, et elle t'en saura bon gré. Pour Henriette, je ne doute pas aussi qu'elle ne t'en aime plus tendrement, en voyant le sacrifice que tu fais à la crainte de la voir humiliée."

La voiture était déjà prête; et Madame de Gersin y monta avec Henriette, Lydie et sa fille ainée.

La pauvre Henriette servit à prouver ce jour-là par son exemple, combien une simple étourderie peut entièrement détruire le bonheur. Elle avait long-temps attendu avec une vive impatience le jour où elle devait être invitée chez Madame de Salvières; mais sa malheureuse négligence avait si fort changé ses dispositions, qu'elle redoutait alors cette visite, et qu'elle

aurait bien voulu demeurer au château. Elle fut très-sérieuse pendant tout le chemin, quoique Lydie fît tout ce qui lui fut possible pour la distraire, en lui montrant les fleurs qui brillaient sur les buissons, les oiseaux qui voltigeaient sur les branches, et les voitures élégantes qui roulaient sur le chemin.

Madame de Salvières fut charmée de voir arriver sa compagnie, et surtout les deux plus jeunes demoiselles. Elle examina d'un coup d'oeil, si elles avaient apporté leurs sacs à ouvrage, mais sans leur en parler.

Henriette et Lydie s'étant assises après les premiers complimens, elles aperçurent sur une table au bout du salon deux petits berceaux, où étaient couchés deux belles poupées. Elles se doutèrent bien que ces présens leur étaient destinés; et cette pensée augmenta la douleur et la confusion d'Henriette. Recevoir un second cadeau, lorsqu'elle avait eu si peu de soin du premier, cela blessa sa délicatesse. Quelques instans après, Madame de Salvières damanda à Lydie si elle avait brodé son tour de gorge.

„Oui, Madame,“ répondit Lydie.

„Et pourquoi donc, mon enfant, reprit Madame de Salvières, ne l'avoir pas apporté pour me le faire voir? Je suis sûre qu'il est travaillé avec beaucoup de propreté, et je me serais fait un plaisir d'admirer votre ouvrage. Le vôtre est-il aussi achevé, Henriette?“

La pauvre Henriette ne put y tenir plus long-temps, et fondit en larmes. Sa tante eut la bonté d'expliquer à Madame de Salvières le sujet de ses pleurs, et de dire combien elle avait eu de regrets de son étourderie. Elle lui dit aussi la délicatesse qu'avait eue Lydie de ne

pas faire parade de son sac, qui était resté en très-bon état au château.

„Voilà une charmante enfant, s'écria Madame de Salvières; et j'ose croire qu'elle sera excellente gouvernante.“ Elle se fit aussitôt apporter les deux berceaux. Le premier avait des rideaux de mousseline brodée, avec des rubans et des franges rosées. Il y avait dedans une poupée habillée en garçon d'un fourreau de satin rosé, avec un ruban vert de pomme à son chapeau et une ceinture de la même couleur. Le second avait aussi de rideaux de mousseline brodée et une poupée, habillée en fille, avec un ruban bleu autour de la tête et une ceinture blanche autour du corps.

Après avoir laissé aux deux jeunes demoiselles le temps de contempler les berceaux, Madame de Salvières, s'adressant à Lydie, lui dit: “Votre bonne conduite vous donne, je crois, le privilège de choisir la première: prenez celui qui vous plaira le plus. Henriette voudra bien accepter l'autre, et je me flatte qu'elle ne laissera pas rôder le chien à l'entour.“

Lydie demanda la permission de céder l'honneur du choix à sa cousine, et la pressa de déclarer son goût. Mais Henriette refusa constammant. Ce combat généreux ayant duré quelques minutes, Madame de Gersin dit à Lydie, qu'il fallait parler la première, puisqu'elle ne pouvait y décider Henriette.

Lydie désirait surtout qu'Henriette fut contente de son partage, et comme le premier berceau était celui qu'elle aurait préféré, elle imagina qu'il serait aussi beaucoup plus du goût de sa cousine; c'est pourquoi elle retint le second. Henriette prit l'autre avec joie, et

promit bien de le garantir avec soin de toute espèce d'accident.

Tout le monde avait été surpris du choix de Lydie, et sa soeur ainée le lui fit sentir. Lydie ne répondit rien. Mais Madame de Salvières qui soupçonnait ses motifs, demanda à Henriette quel était celui des deux berceaux qu'elle trouvait réellement le plus joli.

Henriette répondit que c'était celui qu'elle avait eu, qu'elle se doutait bien que Lydie ne le lui avait laissé que pour lui faire plaisir, mais aussi qu'elle ne l'avait accepté que pour engager Lydie à le prendre.

„Vous êtes l'une et l'autre d'aimables enfans, leur dit Madame de Salvières, et je vous laisse terminer entre vous ce combat généreux.“ Malgré sa résistance, Lydie fut obligée de consentir à l'échange qu'Henriette avait projeté. Elles s'amusèrent très-joliment ensemble avec leurs poupées jusqu'au moment de leur départ; et Lydie eut la douceur de voir au retour son amie infiniment plus gaie et plus heureuse qu'elle ne l'avait été le matin.

CHAPITRE XII.

La corbeille renversée.

Un jour que Lydie se promenait dans la campagne avec sa maman, ses soeurs et sa cousine, elle vit une petite fille assise sous une haie, qui pleurait amèrement. La voix de la douleur n'avait jamais frappé vainement l'oreille de Lydie. Elle courut avec Henriette vers la petite fille, et lui demanda ce qu'elle avait à pleurer.

La petite fille. Oh! ma chère demoiselle, que vais-je devenir? Mes oeufs sont presque tous cassés. Et ma mère, que dira-t-elle? Comme elle va se mettre en colère! Je n'oserai jamais retourner à la maison.

Lydie. Ne t'afflige pas davantage, ma pauvre petite. Je t'assure que ta mère ne se fâchera pas. Ma bonne maman ne se fâcherait pas, si elle était à la place de la tienne.

La petite fille (en sanglottant). Votre maman, à la bonne heure. Mais pour ma mère, elle va me battre. Je devais avoir trente soux de mes oeufs, et en acheter du pain.

Lydie. Tu n'as pas cassé tes oeufs exprès sans doute. Comment cela t'est-il arrivé?

La petite fille. Maman en avait mis trois douzaines dans cette corbeille. Elle les avait entremêlés de paille, et m'avait dit d'aller les vendre à la ville sans m'arrêter. J'ai marché sans m'arrêter jusqu'à ce champ. Là j'ai vu dans la haie des mûres si appétissantes, que j'ai voulu en manger. Je ne faisais tort à personne de les cueillir. J'ai posé ma corbeille à terre pour atteindre à de hautes branches. Pendant ce temps, il est venu un gros chien qui a fourré son museau dans ma corbeille, et puis il l'a renversée, et il a cassé presque tous les oeufs. Maintenant je ne puis avoir ni les trente soux que je les aurais vendus, ni le pain que j'en aurais acheté. Ma mère l'attend pour donner à manger à mes petits frères, et je ne sais ce qu'elle me fera, lorsqu'elle me verra revenir les mains vides.

Pendant cet entretien, Madame de Gersin et ses filles aînées avaient eu le temps de s'approcher, et d'entendre le triste récit de la petite fille. „Ma pauvre enfant, lui dit Madame

de Gersin, je suis fâchée du malheur qui t'est arrivé; mais tu vois maintenant ce que c'est que de ne pas suivre exactement les ordres de ses parens. Les enfans croient toujours en savoir autant qu'eux; mais ils s'y trompent toujours, et il leur en arrive quelquefois de grands chagrins. Ta mère t'avait dit d'aller à la ville sans t'arrêter, parce qu'elle savait bien que si tu t'amusais à jouer, ou à penser à autre chose qu'à tes oeufs, tu courais mille fois le risque de les casser. Si tu avais observé ses ordres, il y a toute apparence qu'il ne te serait pas arrivé de malheur. Ta mère aura donc sujet de te faire des reproches, lorsqu'elle saura comment cet accident t'est arrivé.“

La petite fille. Oui, Madame, vous avez bien raison. C'est justement ce qui la mettra en colère. Elle m'aurait plutôt pardonné, si mes oeufs avaient été cassés d'une autre manière. Un petit garçon qui vient de s'en aller, m'a conseillé de dire qu'en voulant passer sous une barrière, je me suis cogné le dos, et que la corbeille m'est échappée des mains. Mais je n'ai jamais dit de mensonge; et je ne voudrais pas commencer aujourd'hui à mentir.

Mad. de Gersin. Je vois que ta mère est une brave femme, puisqu'elle t'a donné de si bonnes instructions.

La petite fille. Oh oui, Madame. Elle m'a toujours défendu de mentir pour aucun sujet; et si elle venait à savoir que je l'ai trompée, elle me battrait encore dix fois plus fort.

Mad. de Gersin. Sois bien sûre que tu te rendrais malheureuse pour toute la vie, en t'accoutumant à mentir. Tu as déjà fait une faute, et tu vois combien elle te donne de chagrin. Ce serait bien pis, si tu devenais plus

coupable en manquant à la vérité. Quand ta mère ne découvrirait pas ta tromperie, elle t'aura appris sans doute que Dieu voit tout ce que tu fais, et que si tu cherches à te tirer d'embarras par le mensonge, tu perds aussitôt sa grâce et sa bénédiction. Puisque tu es une si bonne fille, je te promets que ta mère ne sera pas si en colère que tu le crois. Va porter de ma part au château les oeufs qui te restent. Voici les trente soux que tu aurais eu de ta corbeille. Tu pourras en acheter du pain; et ta mère n'y aura rien perdu. Je veux que tu m'apportes d'autres oeufs quand tu en auras à vendre. Je serai bien aise de te voir.

La pauvre petite fille reçut l'argent avec des transports de joie et de reconnaissance. Lorsqu'elle fut partie, Madame de Gersin fit observer à sa fille, que l'on trouve quelquefois une récompense actuelle dans l'exercice de ses devoirs. „Si la petite fille, dit-elle, avait suivi le conseil du petit garçon, et s'était décidée à dire un mensonge à sa mère, elle serait probablement partie tout de suite, et elle aurait été dans un autre champ, quand nous sommes venues ici, en sorte que nous n'aurions pas pu la tirer d'embarras. J'espère que la rigueur de sa mère sera adoucie, à la vue du pain que la petite fille va lui apporter; et lorsque celle-ci aura rendu compte de sa conduite, elle recevra des louanges au lieu des reproches et des coups dont elle aurait été accablée, si son mensonge avait été découvert, comme il l'aurait été infailliblement.“

CHAPITRE XIII.

Le jour de naissance.

Lydie, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, avait des frères et des soeurs plus âgés qu'elle. L'un de ses frères, nommé Vincent, semblait être destiné par son heureux naturel à faire le bonheur de sa famille. Obligeant envers tout le monde, il avait une affection particulière pour Lydie. Un jour qu'il se promenait avec elle et sa mère dans un petit coin du jardin que Lydie avait obtenu de ses parens pour le cultiver, il y vit une grande quantité de fraises, et il demanda à sa soeur s'il pouvait en goûter quelques-unes. „Non, je te prie, mon frère, lui répondit Lydie, n'en cueille pas aujourd'hui. Je les garde pour vous régaler tous demain: c'est mon jour de naissance.“—„Est-il vrai?“ répartit Vincent. „Eh bien, Maman, continua-t-il, en se tournant vers sa mère, je veux aller aujourd'hui à la pêche pour voir si je ne pourrai pas avoir un plat de poissons pour le dîner. Je vais partir tout de suite. Ne soyez pas en peine, Maman, si je ne reviens pas pour le dîner. Je vais prendre des provisions dans ma poche. Voulez-vous me le permettre?“ „Oui, mon fils, répondit Madame de Gersin, puisque tu veux fournir ton plat, je fournirai aussi le mien. Je vais commander un gâteau.“

Vincent alla prendre sa ligne et ses hameçons, et il partit. On ne l'attendit pas à dîner. Mais comme il n'était pas encore de retour assez tard dans la soirée, sa mère commenca à prendre de l'inquiétude. Elle allait envoyer un domestique pour le chercher, lorsqu'il arriva sa ligne à la main, mais sans un seul poisson dans son panier.

„Je suis bien fâché, ma chère soeur, lui dit-il, de n'avoir pas de poisson à t'offrir. Mais lorsque tu sauras ce qui vient d'arriver, j'espère que tu ne m'en voudras pas. Je n'avais rien pêché de la journée. Ce n'est que vers le soir que le poisson a commencé à mordre, et j'ai pris deux belles truites. Je m'en revenais fort content de mes succès, lorsqu'après avoir marché environ trois cents pas, j'ai entendu du bruit de l'autre côté de la haie, et j'ai distingué une voix qui disait: Il faudra que tes frères et tes soeurs aillent se mettre au lit sans souper. Les pauvres créatures! Je ne leur ai donné qu'un morceau de pain dans la matinée. J'ai peur qu'elles ne meurent de faim."

„La haie était si épaisse, que je ne pouvais voir qui parlait, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la barrière. Alors j'ai reconnu ce pauvre petit garçon qui vient quelquefois nous porter du poisson à la cuisine. Sa mère était à son côté. Sa figure était pleine de tristesse. Je lui ai demandé ce qu'elle avait. Elle m'a dit, qu'elle était partie le matin de chez elle avec son fils pour aller acheter du poisson et le revendre, qu'elle avait fait des économies depuis bien long-temps pour ramasser jusqu'à un écu et l'employer à ce petit commerce, afin de vivre sur le profit. Elle n'avait pas trouvé de poisson à acheter, et elle s'en retournait à sa chaumière. Comme elle avait un trou dans sa poche, elle avait donné son argent qui était tout en monnaie à garder à son fils. Elle avait eu l'imprudence de lui demander en chemin, s'il avait bien serré son argent. A ces mots, un homme avait sauté par-dessus la haie, et prenant le petit garçon au collet, lui avait dit: Voyons cet argent, j'en aurai soin pour toi.

Aussitôt il s'était mis à fouiller dans ses poches, et lui avait pris tout ce qu'il avait. Hélas! ajoutait la pauvre femme, je n'aurai donc rien à donner à mes enfans. Ce n'est pas pour moi que je me plains, c'ast pour eux. Que vont-ils devenir?"

„Elle pleurait si amèrement," ajouta Vincent, „que j'étais près de pleurer comme elle. Je n'avais pas d'argent à lui donner. Je n'avais que mon poisson. Je lui ai demandé combien on pourrait le vendre. Oh! mon cher Monsieur, m'a-t-elle dit, après l'avoir regardé, voilà deux belles truites! On les vendrait bien quarante soux la pièce."

„Et croyez-vous que vous trouveriez à les vendre ce soir, si vous les aviez?"

„Oh oui, je saurais bien où m'en défaire. Mais je ne veux pas vous priver de votre poisson."

„Quand j'ai vu que les choses ne tenaient plus qu'à cela, je l'ai tant pressée, qu'enfin elle a bien voulu accepter les deux truites; et alors elle est partie à grands pas pour les aller porter à la ville."

„La pauvre femme!" s'écria Madame de Gersin. „Elle a dû être bien contente de toi, et je le suis encore plus, mon cher fils. Mais tu avais de l'argent ce matin. Qu'en as-tu donc fait?"

Vincent. Ne me le demandez pas, Maman, je vous prie, c'est un secret à-présent.

Mad. de Gersin. A la bonne heure. Je suis persuadée que tu n'en as pas fait un mauvais usage. Je rougirais de moi, si une curiosité indiscrète me faisait désirer de savoir ce que tu crois devoir me cacher. Je ne trouve rien de si importun, que cette avidité de savoir ce que font les autres, qui devient d'au-

tant plus pressante qu'ils cherchent avec plus de soin à nous en faire un mystère.

VINCENT. Non, Maman, je n'ai point de secrets pour vous. Je désire seulement que personne n'en sache rien jusqu'à ce que . . . .

MAD. DE GERSIN (l'interrompant). C'en est assez, mon cher fils.

LYDIE. J'ai aussi un secret, Maman. Personne au monde ne le connaît que Julie. Ne vas pas au moins le dire, ma soeur.

MAD. DE GERSIN. Non, elle ne le dira pas, je t'assure, et quand elle viendrait me le découvrir, je ne voudrais pas l'écouter. Je vous ai dit souvent que je respectais les secrets des autres. C'est un devoir pour les gens bien élevés. Je serais bien fâchée que quelqu'un qui m'appartient ne fut pas capable de garder un secret qu'on lui aurait confié. Mais je m'aperçois que notre longue promenade vous a fatigués, et qu'il est temps d'aller nous reposer dans le salon.

Le lendemain au matin, Vincent se leva de très-bonne heure, et ayant pris son violon il alla jouer ses plus jolis airs à la porte de Lydie, et lui fit compliment sur son jour de naissance. Lydie se leva aussitôt pour aller embrasser sa maman dans son lit. Comme elle était au bout du corridor, le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut son petit agneau, qui avait un ruban rosé à son cou et des grelots qu'il secouait d'un air étonné. Elle eut beau demander à sa maman et à ses soeurs, qui lui avait fait cette galanterie: elle n'en put tirer aucune information. Tous les gens de la maison qu'elle questionna n'en savaient pas davantage. Après y avoir un peu rêvé: „Oh! Maman," s'écria-t-elle, „j'ai deviné:

il faut que ce soit Vincent. Vous savez qu'il nous a dit hier qu'il avait un secret. C'est lui, j'en suis sûre! Oh le bon frère, combien je l'aime!" „Tout le monde en effet doit l'aimer," dit Madame de Gersin: „il est si attentif et si prévenant!" „Je voudrais bien aussi le payer de retour," répondit Lydie. „Que ne puis-je savoir comment je pourrais lui faire plaisir!" „Ce souhait est fort aimable de ta part," répartit Madame de Gersin; „mais sois tranquille, ton frère est déjà payé par le plaisir qu'il a eu de te faire cette jolie surprise. Crois-moi, la générosité dans les sentimens est sa propre récompense. Si les personnes qui ne s'occupent que d'elles-mêmes voulaient pendant un mois seulement s'exercer à des actions nobles et bienfaisantes, elles trouveraient un charme si doux dans cette jouissance, que par intérêt même elles feraient du bonheur des autres leur propre bonheur."

Lydie. Je l'avais déjà senti, Maman. Je me réjouis de voir mon petit agneau sautillant de joie, lorsque je le nourrirai et que je le caresserai. Je crois que le plus grand bonheur serait de rendre heureux tout ce qui respire.

Mad. de Gersin. Embrasse-moi, ma chère Lydie: conserve toujours ces dispositions et ces sentimens. Quand tu ne les trouverais pas dans les autres, que cela ne t'empêche pas de les cultiver. Au lieu de te faire une excuse des mauvais exemples, pense combien il serait mal à toi, qui t'indignes si souvent aujourd'hui de la bassesse d'un méchant caractère, si tu venais à lui ressembler. Quel honneur au contraire ne te reviendrait-il pas, si les méchans, en voyant ta douceur, ton désintéressement

et ton humanité, renonçaient à leurs vices, pour se former sur le modèle de tes vertus.

LYDIE. Lève-toi, Maman, je te prie, allons chercher mon frère.

MAD. DE GERSIN. Oui, ma fille, courons l'embrasser. Je suis bien sûre que tous les plaisirs qu'il aurait pu goûter pour son argent ne valent pas celui que vous allez avoir l'un et l'autre; et plus vous avancerez en âge, plus vous serez sensibles à ces jouissances pures et délicieuses.

CHAPITRE XIV.

Le secret dévoilé.

Ce même jour, tandis que Lydie était occupée à travailler auprès de sa maman, un domestique entra et dit qu'il y avait à la porte un petit garçon et une petite fille qui demandaient à parler à Lydie. Lydie rougit, et sa mère lui ayant demandé qui pouvaient être ces enfans, elle répondit avec vivacité: „C'est apparemment Louison et son frère. Voulez-vous me permettre de les aller trouver? Mais je voudrais y aller toute seule. Je vous présenterai Louison avant qu'elle ne s'en retourne.“

Le consentement de Madame de Gersin ne fut pas difficile à obtenir; et Lydie, ayant couru dans sa chambre pour y prendre un petit carton, eut bientôt descendu l'escalier et traversé la cour.

Arrivée à la porte du château, elle vit Louison qui tenait une jolie petite corbeille de jonc, avec des noeuds de ruban aux quatre coins, et des feuilles fraîches par-dessus.

Louison s'empressa de présenter sa corbeille à Lydie, et lui dit que la servante qui était venue lui dire de passer ici ce matin lui ayant appris que c'était son jour de naissance, elle s'était mise aussitôt à finir sa corbeille, et qu'elle la priait de l'accepter.

„Elle est vraiment fort belle," lui répondit Lydie, „et je l'accepte avec plaisir." Elle écarta aussitôt les feuilles qui la couvraient, et vit qu'elle était pleine de petits gâteaux, sur lesquels Louison avait mis quelques rameaux de sorbier avec leurs fruits.

Lydie. Et où as-tu pris cela, Louison? C'est beaucoup trop pour moi, et je ne veux pas le prendre.

Louison. Ah! Mademoiselle, vous me feriez bien de la peine de le refuser. C'est ma mère qui a fait les gâteaux; et moi, j'ai cueilli les sorbes et j'ai fait la corbeille.

Lydie. C'est toi qui as fait cette jolie corbeille, Louison? Voudrais-tu bien m'apprendre un jour à les faire?

Louison. Ce sera avec grand plaisir, Mademoiselle, si votre Maman daigne me le permettre; mais, je vous en prie, prenez d'abord celle-ci, elle vous servira de modèle.

Lydie. Je vois qu'il n'y a pas moyen de te refuser: mais sais-tu bien, Louison, pourquoi je t'ai fait prier de passer ici?

En disant ces mots, Lydie ouvrit son carton et en tira un chapeau de paille tout neuf, entouré d'un large ruban vert, avec des rosettes devant et derrière et des cordons verts pour le nouer sous le cou. Elle fit quitter à Louison celui qu'elle portait, et lui mit le sien à la place. Louison fut enchantée de sa nou-

velle parure; mais Lydie n'avait pas moins de plaisir à la parer.

Elle tira ensuite de son carton un joli fourreau d'indienne, dont elle habilla le petit garçon avec plus de plaisir qu'elle n'avait jamais eu à habiller sa poupée, quoiqu'il ne fût pas à beaucoup près aussi tranquille; car il ne faisait que se tordre de tous côtés, pour regarder les fleurs peintes sur son fourreau.

Lorsque cette toilette fut achevée, Lydie prit les enfans par la main et les conduisit dans la chambre de sa mère.

„Maman," s'écria-t-elle en entrant, „je vous avais dit que j'avais un secret: le voici. Comment trouvez-vous mes petits amis?"

Mad. de Gersin. Fort bien, en vérité. Mais qui leur a donné tout cela? Ce n'est pas toi, sans doute. Tu n'avais pas assez d'argent.

Lydie. Il est vrai, Maman, que ma bourse n'y aurait pas suffi sans une grande économie; mais j'en suis pourtant venue à bout. Ne vous souvenez-vous pas que je ne voulus pas l'autre jour acheter une corbeille comme mes soeurs? Et voyez maintenant celle que Louison vient de me donner; elle est bien plus jolie que les autres. J'ai eu le chapeau et le ruban du fruit de mes épargnes.

Mad. de Gersin. Et le fourreau, comment as-tu pu te le procurer? Voyons, il me semble que j'en reconnais l'étoffe.

Lydie. Vraiment oui. C'est ce coupon d'indienne que ma tante m'avait donné pour en faire une robe de chambre à ma grande poupée. Ma soeur m'a dit qu'il y en aurait assez pour en faire un fourreau au petit garçon. Elle a eu la bonté de me le tailler, et moi, je me suis chargée de le coudre.

MAD. DE GERSIN. Comment donc! Je ne te croyais pas si habile ouvrière. Te voilà bien joyeuse, n'est-ce pas? Eh bien, ma fille, c'est la preuve de ce que je te disais encore ce matin sur le plaisir qu'il y a de faire de bonnes actions. Je suis sûre que tu n'as jamais eu tant de joie d'un chapeau pour toi-même, ou d'une robe pour ta poupée.

LYDIE. Oui, Maman, il est vrai. Louison et son frère sont si contents! Qui ne se réjouirait pas de rendre les autres heureux?

MAD. DE GERSIN. Ce n'est pas tout. Il faut qu'ils allaient aussi porter ce plaisir à leur mère. Je les vois déjà dans l'impatience de lui montrer leurs présens. Tu ferais bien de les laisser partir.

Lydie, qui avait appris à obéir aux moindres signes de volonté de sa mère, renouvela ses remercîmens à Louison pour la jolie corbeille qu'elle en avait reçue. Elle la pria avec la permission de sa maman, de venir bientôt lui apprendre à tresser le jonc pour en faire des corbeilles et des paniers, et lui dit qu'elle pouvait aller rejoindre sa mère.

Louison fit une douzaine de révérences. Le petit garçon tira autant de fois le pied en arrière, en baisant le bout de ses doigts; et ils partirent.

Lydie eut alors le temps de montrer à sa maman la corbeille et les gâteaux, et elle les alla poser sur une encoignure, en disant qu'ils serviraient pour le goûter.

Tous les enfans du voisinage avaient été invités à cette petite fête. Lydie en fit les honneurs avec beaucoup de grâce. Madame de Gersin n'avait rien négligé pour que sa fille régalât abondamment ses amies. Le gâteau dont elle

s'était chargée, fit un excellent effet dans la collation; mais, il faut l'avouer, la corbeille de Louison y joua le plus beau rôle; et c'est elle qui procura le plus de plaisir à Lydie, en lui rappelant le souvenir d'un acte de bienfaisance.

Au milieu de ce repas joyeux, un domestique vint apporter une petite boîte à l'adresse de Lydie; elle s'empressa de l'ouvrir, et y trouva un service complet de porcelaine pour sa poupée, avec un billet, pour lui apprendre que c'étaient les cadeaux réunis de ses soeurs.

Ce fut une nouvelle scène de joie pour son coeur sensible et reconnaissant; les larmes lui en vinrent aux yeux; mais c'étaient des larmes de tendresse; et le reste de la soirée se passa en mille petits jeux amusans, où elle eut l'attention de veiller à ce que tout le monde prit sa bonne part du plaisir qu'elle leur procurait.

CHAPITRE XV.

La générosité et la reconnaissance.

Quelques jours après, Lydie revenait de la promenade avec sa bonne: elle entra toute baignée de pleurs dans la chambre de sa maman et lui dit qu'elle venait de laisser la mère de Louison dans la plus grande désolation.

MAD. DE GERSIN. Et que lui est-il donc arrivé, ma chère fille?

LYDIE. Ah, Maman, elle doit quatre louis à M. Duru pour le loyer de sa maison; et parce qu'elle n'a pas aujourd'hui assez d'argent pour le payer, il veut lui faire vendre tout ce qu'elle a et la mettre sur le pavé. La pauvre femme et ses enfans jetaient des cris si pitoyables, que j'en ai encore le coeur tout saisi.

La pauvre femme disait qu'elle serait donc obligée de se mettre avec ses enfans à la charité de la paroisse, et qu'elle mourrait de cette humiliation.

Louison se désespérait de voir pleurer sa mère. Pour le petit garçon, il priait en grâce les sergens de lui laisser son lapin. Oh, ma chère Maman, il faut secourir cette pauvre Madame Dutems. Si tu as la bonté de parler à M. Duru, je suis persuadée qu'il ne voudra plus la traiter avec tant de rigueur.

MAD. DE GERSIN. Ma chère fille, je connais M. Duru mieux que toi : il ne sera pas possible de l'arrêter dans une affaire où il court après son argent. A l'égard des quatre louis dont Madame Dutems aurait besoin pour s'acquitter, c'est une somme dont je ne puis disposer en ce moment. D'ailleurs, tu sais que je dois des secours à d'autres malheureux qui se trouvent aussi dans la peine.

LYDIE. Oh, si tu avais vu leur désespoir! Eh quoi, je ne pourrai donc rien faire, ni toi non plus, pour la mère de ma pauvre Louison?

MAD. DE GERSIN. J'en ai un vif regret, je t'assure. Mais d'où vient que tu me regardes d'un air si pensif? As-tu quelque argent?

LYDIE. Non, Maman, je n'en ai pas. Mais tu sais que tu devais me donner un corset et un jupon de taffetas rosé, pour mettre sous mon fourreau de mousseline. Combien est-ce que cela t'aurait coûté?

MAD. DE GERSIN. Environ deux louis.

LYDIE. Hélas! ce ne serait encore que la moitié.

MAD. DE GERSIN. Que veux-tu dire, ma fille? Est-ce que tu renoncerais à cet habit qui semblait te faire tant de plaisir?

Lydie. Ah, Maman, j'en aurais bien davantage à tirer cette pauvre famille d'embarras.

Mad. de Gersin. Viens, que je t'embrasse, ma chère Lydie; je veux profiter du noble exemple que tu me donnes. J'avais dessein d'acheter un tapis pour mon cabinet de toilette. Je m'en passerai encore cette année. Au moyen du petit sacrifice que nous ferons chacune de notre côté, nous pourrons secourir l'honnête Madame Dutems.

Lydie. Ah, Maman, que nous allons la rendre joyeuse! Donne-moi l'argent, que je le lui porte tout de suite. Je ne me sens pas fatiguée de ma promenade.

Mad. de Gersin. Je veux y aller avec toi. Va reprendre ton chapeau et tes gants.

Lydie courut aussi vîte que l'éclair, et fut bientôt de retour. Elle se mit en marche avec sa mère, dont elle semblait précipiter les pas par son impatience.

Les premiers objets qu'elles aperçurent en arrivant chez Madame Dutems, ce fut ses petits écoliers qu'on avait fait sortir de l'école, et qui, rassemblés devant la porte en divers pelotons, versaient des larmes et poussaient des cris.

Tous les meubles de la maison avaient été déjà tirés de leur place: un homme d'une physionomie rébarbative venait de faire jeter les matelas et la paillasse par la fenêtre. Le petit garçon, debout contre la muraille dans un coin de la cour, avait les yeux fixement attachés sur lui et disait en sanglottant: „Où est-ce que ma mère ira coucher? Et moi donc? M. Duru a tant de beaux lits! Que fera-t-il de celui-ci?"

Lydie lui ayant demandé où était sa mère, il fit signe qu'elle était dans le jardin. Comme elle le traversait pour aller la joindre avec sa maman,

elles virent un autre homme qui allait renverser un treillage pour l'emporter. Madame de Gersin le pria de vouloir bien suspendre un moment, et continua sa marche. Au bout du jardin, elles aperçurent Louison et sa mère sous un berceau qu'elles avaient pris beaucoup de peine à orner de roses et de chèvre-feuille. Elles pleuraient amèrement, croyant y être assises pour la dernière fois de leur vie. Le perroquet était perché sur un arbre voisin, et semblait redoubler leur douleur, en répétant sans cesse: Jaco, Jaco! allons mon ami, de la joie!

En ce moment, elles virent entrer dans le jardin une jeune fille, qui passa brusquement auprès d'elles, et courant avec précipitation vers Madame Dutems qui s'était levée pour venir à leur rencontre, se jeta dans ses bras et lui dit du ton le plus affectueux: „Grâces au ciel, ma cousine, je suis arrivée encore à temps. Aussitôt que j'ai appris ton malheur, j'ai quitté mon service pour venir à ton secours. Voici de quoi payer ta dette et renvoyer ces vilaines gens hors de ta maison.“

La pauvre femme la regardait avec surprise et une admiration muette. Elle fondit bientôt en larmes, et lui répondit à travers mille sanglots: „Non, ma chère cousine, que Dieu me préserve de recevoir tes offres! Je ne supporterais jamais la pensée de t'avoir ôté le pain de la bouche. Pourquoi renoncer à une place qui te faisait gagner ta vie? Et puis, cet argent ne te vient pas seulement de tes gages. Je le vois, tu auras vendu tes habits. O ciel! ce n'était donc pas assez d'être malheureuse pour moi, il faut que je sois encore la cause de ton malheur!“

Pendant ce discours entre les deux généreuses cousines, Madame de Gersin avait eu le temps de s'avancer jusqu'à elles. Au milieu de son

agitation, Madame Dutems n'oublia pas de lui rendre ses respects. La jeune fille s'était aussi interrompue pour la saluer, mais elle reprit aussitôt: „Va, va, ma cousine, ne t'embarrasse pas de ce qui me regarde. Je suis jeune, et je puis gagner mon pain. Après tout ce que tu as fait pour moi, je serais la plus indigne créature de l'univers, si je ne venais à ton secours. Sans toi, je ne vivrais plus maintenant, ou si je respirais encore, je serais dans une maison de charité. Lorsque j'ai eu l'année dernière cette fièvre opiniâtre, c'est toi qui m'as veillée, c'est toi qui m'as reçue dans ton lit, c'est toi qui as payé les remèdes de ton argent, pour m'empêcher de vendre mes hardes; et ces hardes m'appartiendraient encore? Non, non, non; elles ne sont plus à moi: c'est à toi qu'elles appartiennent. L'argent que tu as dépensé pour ma maladie aurait payé ton loyer pour deux ans. Tu vas briser mon coeur, si tu me refuses. Mais qu'ai-je besoin de perdre le temps en vaines disputes, lorsque je puis terminer l'affaire moi-même?“ En disant ces mots elle allait courir vers les sergens, lorsque Madame de Gersin, la retenant par le bras, lui dit: „Je n'ai pas voulu interrompre ce débat généreux, et j'ai attendu, pour voir qu'elle en serait l'issue. Ne soyez plus en peine, ma chère amie, de la dette de votre cousine: nous sommes venues, ma fille et moi, pour l'acquitter; c'est Lydie qui en est chargée. Daignez, je vous prie, Madame Dutems, recevoir de ses mains ces quatre louis: ils avaient une autre destination, je l'avoue; mais cette jouissance ne nous aurait pas donné sûrement la moitié du plaisir que nous goûtons à vous obliger.“

„Quant à vous, généreuse fille, quoique votre

conduite soit au-dessus de toutes les louanges humaines, jé désirerais bien cependant pouvoir vous témoigner combien j'en suis satisfaite."

Il fut impossible à Madame de Gersin de continuer émue, comme elle l'était, des sentimens de joie et de reconnaissance que ces braves gens faisaient éclater. Pour les distraire de leur attendrissement, elle n'eut d'autre moyen que de les ramener vers la maison, pour empêcher que l'on ne continuât d'en enlever les meubles.

Lorsque la dette fut acquittée et les sergens congédiés, Madame Dutems fut en état de converser plus tranquillement avec ses bienfaitrices. Au milieu des transports de sa joie, elle exprima tendrement à sa cousine combien elle était fâchée de la voir exposée au péril de perdre sa place.

La jeune fille lui répondit qu'elle n'avait pas eu un moment de repos, depuis qu'elle avait appris de l'une de ses amies qui était venue la voir, que le propriétaire de la maison de Madame Dutems était impitoyable envers elle, et qu'il la menaçait chaque jour de lui faire vendre ses meubles pour le loyer. Elle était aussitôt allée vers sa maîtresse, et lui avait dit qu'une de ses parentes à la campagne avait un pressant besoin de ses secours: elle lui avait en même temps demandé son congé.

„Ton congé!" s'écria douloureusement Madame Dutems.

„Il le fallait bien, ma cousine," reprit la jeune fille. „Dans une maison où mes services étaient si multipliés, en m'absentant pour deux jours seulement, je devais m'attendre à voir ma place occupée à mon retour par une autre. Et puis comment oser y paraître, après m'être défaite de mes habits!"

„Il faut aller tout de suite les racheter," lui dit

Madame de Gersin : „ je me chargerai volontiers de ce qu'il vous faudra de plus, ainsi que de tous les frais de voyage. Quant à une place, n'en soyez point en peine : la bonne de mes enfans va bientôt se marier et quitter la maison; je vous retiens d'avance pour lui succéder. Je serais charmée de voir mes enfans sous la conduite d'une personne qui vient de montrer des sentimens si généreux. "

Madame Dutems et la jeune fille ne furent pas maîtresses à ces paroles de retenir les transports de leur joie ; elles se précipitèrent l'une et l'autre aux pieds de Madame de Gersin, qui ne voulut les recevoir que dans ses bras. Lydie qui avait conçu la plus tendre estime pour la jeune fille, fut ravie d'entendre qu'elle allait bientôt vivre auprès d'elle, et l'accabla de caresses.

Cette scène était trop vive pour pouvoir durer plus long-temps. Madame de Gersin jugea qu'il était à propos de se retirer.

La jeune fille au bout de quelques jours fut en état de remplir ses nouvelles fonctions auprès de Lydie et de ses soeurs; et Madame de Gersin rendit grâces au ciel de lui avoir inspiré le choix d'une personne si précieuse pour l'éducation de ses enfans.

CHAPITRE XVI.

Conclusion.

Dès le jour où Madame de Gersin entreprit d'écrire chaque soir le journal de la conduite de sa fille; Lydie eut tant de peur que l'histoire ne fut pas à son avantage, qu'elle n'entrait jamais au lit sans chercher à se rappeler

comment elle avait passé la journée et si elle avait sujet d'être satisfaite ou mécontente d'elle-même. Lorsque sa conscience lui reprochait quelque faute, la honte et le chagrin qu'elle en ressentait la conduisait naturellement à réfléchir, comment elle aurait pu l'éviter. Le matin à son réveil l'idée du journal était la première qui frappait son esprit. Elle pensait à tout ce qu'elle pouvait faire de bien dans la journée; et s'il lui était arrivé la veille de mécontenter ses parens, elle considérait avec attention, comment elle devait se conduire, pour qu'ils n'eussent plus désormais les mêmes reproches à lui faire.

Aussitôt que Madame de Gersin vit sa fille entièrement corrigée des défauts dont elle avait voulu la faire rougir en les lui présentant dans son histoire, elle négligea d'en suivre le cours. Mais Lydie s'était si bien pénétrée des avantages de cette méthode, qu'elle résolut de la continuer elle-même avec la même impartialité que sa maman. Rien ne l'affermit autant que cette pratique dans le désir qu'elle avait de se perfectionner. L'examen assidu de sa conduite lui fit découvrir plusieurs petits défauts auxquels elle n'aurait pas autrement fait attention. En travaillant aussitôt à s'en corriger, elle empêchait qu'ils ne dégénérassent en habitudes vicieuses, qu'il lui aurait été peut-être impossible de déraciner. Je recommande instamment cet exemple à toutes les jeunes personnes qui veulent se faire un jour distinguer par leurs vertus, et s'il en est une seule à qui les petites anecdotes que je viens d'écrire aient pu servir pour se rendre heureuse et pour faire la joie de ses parens, je regarderai son bonheur comme la plus douce récompense de mon travail.

